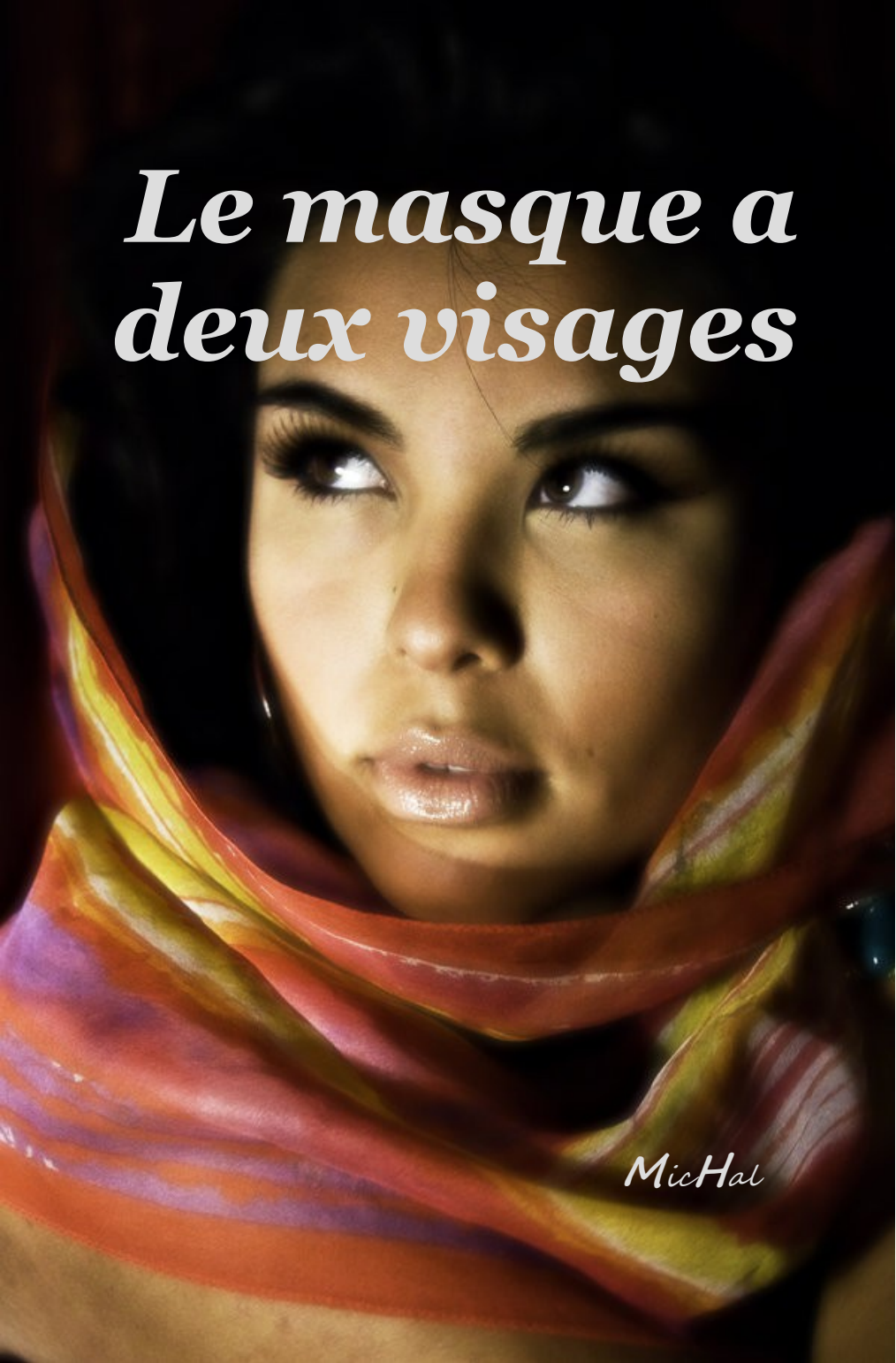
Le masque a deux visages



MicHal

Image de la couverture, libre de droit : http://fc04.deviantart.net/fs24/i/2008/004/9/9/Esmeralda_02_by_Dakn.jpg

Le masque a deux visages.

MicHal

ISBN :
Dépôt légal :

© Michel Hallet
L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.

MicHal

Le masque a deux visages.

Préface :

L'illusion…l'illusion…on ne croit que ce que l'on voit, que ce que l'on entend, que ce que l'on sent, que ce qui titille nos sens.

On dessine le personnage sur ce que l'on voit de lui, sur ce qu'on entend de lui, sur les impressions qu'il nous dégage. Tout s'édifie sur des émotions, sur du visuel, des mots. Mais il y a aussi ce que l'on ne sait pas de l'autre, le passé, les passés, la pensée, les pensées… quelquefois secrètes, les arrière-pensées, tout ce qu'une personne ne peut pas ou ne veut pas dévoiler, les petits jardins secrets, les comportements inavouables ou que l'on croit inavouables, toutes ces paroles oubliées au fond d'un confessionnal, dans les oreilles d'un curé quelquefois pas mieux.

Les personnes que l'on croise, même celles avec qui l'on vit, ont des secrets qui pèsent, parfois bien trop lourds…des incestes, des viols, peut-être même des crimes.

C'est pour cela qu'il ne faut pas se fier à l'apparence d'une vie qui peut être bien trompeuse. La plus belle des femmes, est-elle si belle que cela ? L'intelligence lui donne un autre pouvoir, celui de ne pas tout dévoiler d'elle, celui de nous donner qu'une impression, qu'une apparence, peut-être même une erreur.

Il faut regarder les autres avec un autre regard, invisible, incompréhensible, celui de la curiosité, celui qui voit derrière le tain des matins fatigués…

Chapitre 1 : Marie-Thérèse Rouxel.

Elles étaient là encore, l'une contre l'autre, le corps de l'une respirant celui de l'autre et vice et versa, belles, à peine habillées pourtant en cette soirée bien fraîche d'un automne bien consommé. Se miraient dans leur regard, l'image dansante d'une flamme, reflet d'un foyer bien dense. L'une et l'autre étaient tranquilles, trop peut-être, de tempête, il n'y eut. Ce n'était qu'un moment de bonheur qui n'a nul besoin de mots pour exister, un moment qui se nourrit de caresses, qui montrent à l'autre qu'il existe, qu'il nourrit le sentiment d'être nécessaire, nécessaire aux désirs de l'autre, nécessaire pour se donner une raison à exister. Cela faisait bien une heure qu'elles se prélassaient ainsi, insouciantes à presque tout, dans un temps que l'on ne veut pas mesurer quand on y oublie la vicieuse aiguille pour ne pas écouter le cœur trop régulier de la comtoise. Le moment est sublime dans la présence pour l'autre, un plaisir qui se repaît de lui-même. Le sentiment reste suspendu à des minutes qui pourraient sembler perpétuelles, s'il n'y avait une fin. Mais la fin n'est pas dans le vouloir, la fin n'existe plus, la fin n'est plus qu'une connotation de la pensée. Et là, la pensée était au repos forcé. A quoi sert de penser, quand il n'est nul besoin de se blesser l'esprit. Certes, il n'est si facile d'évacuer les nuées des soucis de la vie un seul instant seulement et pourtant nos deux belles semblaient bien loin du moindre tourment. La force des sentiments, la force sans doute d'un amour, si c'est ainsi qu'il s'appelle, le besoin viscéral de sentir l'autre par chaque pore de la peau, par chaque sens éveillé, donne ce plaisir. Tout est beau dans ce tableau imprégnable, tant les seuls petits mouvements d'une attention particulière sont nécessaires pour faire vivre ce non-temps. Je crois bien qu'elles pourraient rester ainsi des heures, des nuits, des jours même si tous les autres pouvaient dormir aussi longtemps. Mais qu'importe, je

ne pourrais décrire le tableau, les bons moments des uns ne sont que si peu appréciés des autres et lire ne peut devenir un plaisir que si le livre ne raconte pas trop les rêves inaccessibles. Puis, un éveil secoue la léthargie, un éveil de la vraie vie. Elle, avec ses emmerdes, ses problèmes quotidiens, ses soucis d'enfant, ses contrariétés de travail, malmène l'anémie.

-Il faut qu'on y aille ma Lili ! Sinon je vais m'endormir ici… dans tes bras.

-Reste encore un peu, c'est si bon… si bon.

-Il est déjà plus d'une heure du matin et j'ai vraiment envie de dormir confortablement.

-Confortablement ! Parce que nous ne sommes pas bien ici. Dis que tu sens mes os pendant que tu y es!

-Oh celle-là ! Jamais dans la dentelle.

Laurence ne lui laissa pas de choix. Debout, elle ramassa sa nuisette sur les cuisses, en tirant un peu dessus pour tenter de défroisser le tissu. Angélique, elle, se lovait sur le cuir du canapé, le cajolant de son corps comme un petit chat enjoué, comme pour un merci à un petit bout d'histoire, celle qui ne se raconte pas, celle qu'on garde pour soi, tant on ne veut que d'autres le jalousent.

-Tu abuses tout de même ! Je m'en moque, je vais me coucher, je ne t'attends pas.

-Bien, bien ! Réchauffe moi la place… s'il te plaît !

-Tu vas encore venir blottir tes fesses froides contre moi et me réveiller… si je dors déjà.

-Tu es une rabat-joie ! M'aimes-tu encore ? Je me le demande bien…pour me refuser ce tout petit plaisir. C'est mesquin ! C'est bien là qu'on voit que l'on devient un vieux couple, un couple qui oublie ses grands premiers émois, un couple qui sombre dans la routine d'une vie sans voix.

-Quel chantage ! Tu abuses ! Encore tes exigences de petites filles gâtées. Je vais me coucher… viens quand tu veux, pour réchauffer ta place !

Angélique feignait d'entendre. Bien entendu qu'elle abusait de la situation, mais elle n'avait surtout pas envie de dormir. Elle était ainsi, non prévisible, indépendante à certaines obligations de la vie. C'était sa liberté d'esprit et de penser qui la faisait ainsi. Laurence en avait l'habitude, elle connaissait sa rebelle de Lili, rebelle jusqu'au bout de chacune de ses pensées, rebelle à tout ce qu'on voulait lui imposer, rebelle par nature parce qu'il faut bien que quelqu'un dise non quand d'autres, bien trop d'autres, disent bien trop facilement oui. Elle savait bien que tôt ou tard, Angélique viendrait la rejoindre. Elle dormirait peut-être d'ici là. Elle sombrait aussi facilement vers Morphée qu'un souhait exaucé s'enliser dans la réalité.

Angélique continuait à se vautrer sur le cuir, présentant toutes les faces de son corps aux lumières réconfortantes et à la chaleur rassurante d'un âtre faiblissant. Puis, elle se ressaisit un instant, le regard tourné vers un plafond sourd aux maux d'une vie silencieuse et indifférent aux vœux de la belle. C'était un moyen de se parler à elle-même, de recadrer un peu ses pensées pour retrouver la force d'une décision, si petite soit-elle. Le corps se relâchait de nouveau, retrouvait une indifférence à la volonté. A voir d'ici, on aurait pu croire qu'elle cherchait à s'évanouir pour rejoindre un matin. Il ne faut pas se fier à l'illusion, bien au contraire, elle parlait en silence à son âme pour qu'elle retrouve la vigueur de lui confier une sage décision.

Elle resta encore quelques minutes, sans doute égarée en un hasard profond, il faut du temps pour une réflexion. Pour enfin rassembler ses illusions et ses muscles assagis, elle levait ce corps pour qu'il ne sombre dans un confort d'une nuit moins sincère. Elle grimpa avec délicatesse le petit escalier, taisant les rhumatismes séculaires du bois des marches fatiguées, évitant ainsi un réveil prématuré des enfants, des mamies au sommeil plus léger et à sa Lolo si elle avait

sombré. Elle se faufila par la porte de la chambre où Lolo avait finalement failli, oubliée du monde des vivants, le corps inerte et relâché, loin des soucis des réveillés. Les fesses étaient tournées vers la fenêtre, le visage face à la place laissée à Lili.

Angélique se glissa avec beaucoup de précaution sous la couche, soulevant seulement le coin du drap et des couvertures, sur son côté. Elle s'assit délicatement avant de couler les jambes jusqu'au pied du lit. Elle s'allongea sur le dos pour se recouvrir et enfin, elle cala ses fesses nues contre le creux du bas ventre de sa belle.

-Ah l'emmerdeuse ! Tu as le cul gelé. Tu pourrais être plus délicate avec moi, tout de même. Pourquoi prendre tant de précaution, pour de toutes les façons me réveiller. Tu prends soin de ne pas allumer la lumière, tu évites de faire du bruit et tu jettes tes fesses glacées contre moi. Quelle attention !

Angélique ne pipait mot et savait bien que le propos ne durerait pas, Laurence pouvait se rendormir presque en claquant du doigt. Elle en profita pour mieux se caler encore, réunissant son popotin pour prendre plus de surface sur sa Lolo et réchauffait ainsi plus vite son arrière train, le pubis de Laurence bien collé au milieu de ses fesses. Laurence remuait la tête de dépit, mais elle ne voulait pas en rajouter plus, certaine qu'un mot de plus relancerait une discussion puérile et presque sans fondement, retardant presque jusqu'au matin un sommeil nécessaire.

La pièce était baignée d'un semblant de pénombre, une luminosité embryonnaire causée par un volet roulant aux lames à peine jointes et d'une lune rebelle et indiscrète qui traînait ses rayons hors des pensées arbitraires. Angélique était la reine empotée d'un royaume effacé, reine de tout et de rien. La nuit n'appartient qu'à ceux qui la vivent, qui peuvent la vivre. Elle était partie, pour au moins une longue parenthèse, sans que rien ne vraiment l'attire au repos.

Il y a des moments ainsi où la volonté n'a pas de poids sur la décision de l'esprit. Elle voudrait bien dormir, mais rien encore, elle ne dormait pas. Vrai qu'il était bien tard, pour ceux cherchant sommeil, mais aussi trop tôt pour des noctambules embrumés et joyeux qui ne cherchent plus rien. Elle ne luttait en rien, ni à tenter de trouver une position plus conciliante, ni à essayer d'éviter des pensées abusives, ni même à se concentrer sur un futile rien qui ferait choir la paupière. Elle était là, sur le dos maintenant, les mains croisées sous la tête, bien sur son côté pour respecter un espace confortable à sa Lolo. Elle était là, princesse des ténèbres un peu déteintes, reine des silences qui respectaient le lieu et ses pensées, à peine couverte, plus nue que sur un Courbet, presque immobile, elle impressionnait la nuit tel un argentique démodé. Pourtant, ce n'était pas de l'arrogance ou quelque chose comme cela. Non, c'était un moment qui se suffit à lui-même, une erreur dans le scénario, sans doute. Elle ne semblait pourtant pas impatiente de rompre ce charme désuet d'une lassitude presque voulue. Bien au contraire, elle semblait se complaire dans cette suffisance, dans cette chambre où elle semblait seule à exister, non par le corps, mais par la pensée. Sans doute, un mal nécessaire pour recadrer un comportement, pour essayer de comprendre ce qui s'était passé et aussi ce qui ne s'était pas passé, pour appréhender un demain venant trop tôt. Elle resta ainsi encore longtemps, jusqu'à ce que la nature demande à reprendre des libertés pour délivrer un corps un peu ankylosé et prêter à d'autres les choix à se supporter.

-Ah Lili ! Tu es chiante quand même. Ce n'est pas parce que tu n'arrives pas à dormir qu'il faut que tu me réveilles à chaque fois que tu te retournes.

-C'est bon Lolo, c'est bon !

-Pour sûr, dans quelques minutes tu vas recommencer !

Elle ne répondait point, comme tout à l'heure. Il valait mieux taire des mots qui agresseraient un esprit

au sommeil dérangé. Elle s'était rangée sur le côté gauche au plus près du bord du lit, au plus loin de sa Lolo, pour moins la perturber. Elle coinçait l'oreiller entre la tête et le bras pour retomber dans une autre phase d'immobilisme du corps, l'esprit-lui, promenait maintenant son regard sur le mur opposé qu'elle connaissait pourtant par cœur. Mais qu'importe où se posent les yeux quand ils sont ouverts, ils ne voient rien et ils n'alimentent plus l'esprit qui lui, cogite déjà. Elle en était là, sautant d'une pensée à l'autre, sans autre cheminement, sans autre règle, sans raison non plus, à se poser des questions, qui pour nombre d'entre nous, seraient insignifiantes, mais qui pour Angélique étaient essentielles. Il lui fallait des instants pareils, rarement cela lui bloquait la nuit comme cela, mais il en était ainsi. C'est que sa nature appelait les sens à répondre à quelques petits tourments. Elle aurait sans doute une bouille pas possible, avec un regard rougi et gonflé, mais ses pensées resteraient saines, claires comme de l'eau de roche. Jusqu'à ce que la fatigue rattrape la volonté, elle retrouvera alors, au contraire, une somnolence, complètement insouciante aux autres. Mais en attendant, elle serait affûtée. Le temps passait sans qu'elle ne puisse le compter, rien à son regard ne permettait de lui indiquer l'heure. Le radio-réveil recouvert par une nuisette jetée par la Lolo, voyaient ses diodes amorphes pour qu'elles n'agressent pas l'ambiance feutrée d'une pénombre assoupie, pas très causant le voyou !

Certains instants lui paraissaient furtifs, d'autres interminables. Dans la nuit, on perd vite ses repères, il devient difficile d'appréhender la notion de durée. Depuis combien de temps était-elle à rêvasser sans rêver vraiment, à s'égarer sans vraiment dormir, à s'expliquer sans vraiment comprendre, à comprendre quoi d'ailleurs ! Elle patientait, sereine, écopant de temps à autre un râlement incompréhensible de sa Lolo qui lui reprocherait sans doute presque une fin du

monde d'un Nostradamus suicidé. Combien de temps, combien de temps, c'est là que l'on regrette le chant d'un clocher qui s'égare à chaque heure, ranimant ses cloches assoupies pour une danse bien rythmée. Pas de cloche, pas de coq, rien que l'intuition sans doute déraillée. Ce n'était pas grave, tant que les choses sont ainsi, elles sont ainsi et quand on a accepté le fait de ne pas s'endormir, on n'est pas pressé pour autant de se lever.

Puis, sans doute, au bout de quelques heures infinissables, elle s'agitait, certaine que le repos de l'âme pouvait attendre, celui du corps serait suffisant, suffisant n'étant pas forcément nécessaire. Elle sentait bien que le lit ne devenait plus assez grand. Elle décidait de se lever pour ne plus ennuyer sa Lolo, à qui il restait quelques minutes pour dormir, voire plus même, beaucoup plus peut-être. Dans le plus simple appareil, nue du corps et de l'esprit, elle se glissait hors des draps pour ne pas déranger sa belle, silencieuse ombre qui s'effaçait d'un destin. Dans une furtive discrétion, elle ragréait les draps sur les bords de la couche pour s'assurer que sa compagne ne subisse un réveil désagréable avant l'heure, qu'elle soit ainsi protégée d'une petite fraîcheur matinale incomprise. Puis, ayant enfilé ses pantoufles, elle glissait comme un Lupin, irrévérencieuse silhouette qui faussait sa destinée. Elle entrouvrait la porte pour retrouver une liberté s'exprimant enfin, laissant sa Laurence en compagnie de Morphée, après un coup d'œil rapide vers sa belle s'assurant qu'elle était toujours bien endormie au travers d'un rai de lumière essoufflé. Lolo restait, égarée dans une erreur du temps, sage dans un monde peuplé de rêves inconnus à sa Lili. Elle refermait tout aussi discrètement la porte sur l'huis accueillant et soupirait enfin, libérée d'une parole désagréable qui aurait blessé un petit-déjeuner qui se voulait pourtant convivial. Soulagée, elle se frictionnait le bras, la température ici était moins agréable, la chaleur des

corps n'embuait pas les vitres ici. Un rapide passage dans la salle de bains était nécessaire pour retrouver une certaine respectabilité et surtout, pour constater les dégâts dus à cette nuit sans sommeil et pour retrouver une décence aux yeux de ceux qui jalousent la plastique d'une belle femme découverte.

Après avoir réactivé un âtre assoupi en des braises, engourdies sous un lit de cendre, elle s'accapara le canapé, s'y lovant, recroquevillant les pieds contre les fesses sur le côté, la tête près de l'accoudoir. Elle retrouvait presque la même position que quelques heures plus tôt. Un coup d'œil sur l'horloge pendue au-dessus la rassurait, encore une heure à dormir pour sa Lolo et encore une heure à tuer pour elle. Ce ne sera pas une heure de perdu si elle arrivait à concentrer ses pensées sur un sujet précis, mais loin en était le cas. C'était plutôt le bordel là-haut, elle ne maîtrisait rien, les images, les bruits et les sons défilaient anarchiquement sans qu'elle puisse concentrer son attention. Elle s'en contenterait, tant pis si elle restait dans cet état, mi consciente de rien, mi somnolente.

-Alors, ma puce ! Pour toi aussi des problèmes de sommeil ?

-Je ne t'avais pas entendu maman ! Bonjour ! Enfin si l'on peut dire bonjour, j'ai encore l'impression d'être hier. Si j'ai vraiment fermé l'œil ! Ne serait-ce qu'une heure, c'est un vrai miracle. Mais enfin je ne vais pas me plaindre, et pour toi maman ?

-C'est ton frère, le plus jeune ! Sa femme s'est barrée en lui laissant les deux mômes. Je ne sais pas comment il va faire. Mais toi, qu'est-ce qui ne va pas ? C'est avec Lolo ?

-Non, non, c'est plus con que cela ! Il n'y a rien de grave. Tout baigne maman, mais pour moi quand tout baigne, ce n'est pas normal, tu le sais bien maman que je suis tordue. Je me demande bien ce qui va me tomber sur la tête. Oui, elle est compliquée ta fille, à croire que je ne suis bien que dans les emmerdes.

-C'est vrai que tu es bien compliquée quand même. Tu as tout pour être heureuse et tu ne dors pas. Ma pauvre chérie, c'est moi qui t'ai fait ainsi.

Angélique laissa une place entre l'accoudoir et sa tête pour que sa mère puisse s'asseoir et reposa la tête sur ses cuisses, telle une jeune gamine recherchant des câlins réconfortants, par les doigts effilés d'une maman attentive qui les laissent se promener au rythme des anglaises pas coiffées.

L'image était saisissante de sensibilité. Elle révélait les qualités et les faiblesses de l'être humain et montrait qu'on avait encore besoin d'une maman et bien plus longtemps qu'une majorité ne le laisserait supposer, même après un envol probant. Le rôle primaire d'une maman ne s'arrête pas dès que les progénitures quittent le nid.

-Maman, qu'est-ce qui arrive au frangin ? Il fait chier celui-là. Il ne se montre que quand il a besoin de toi !

-Tu n'as pas tort, mais c'est mon fils. Déjà que je ne vois plus l'autre ! Il a le don de se foutre dans des emmerdes pas possibles, celui-là. Il a une veine de son père. Elle était pourtant bien gentille sa petite femme, un petit amour même ! Si elle est partie, c'est qu'elle avait de bonnes raisons.

-Et qu'est-ce qu'il te veut ?

-Il me demande si je peux garder ses enfants deux ou trois jours.

-Cela commence bien, il ne peut même pas assumer les premiers jours de garde de ses mômes. Tu es mal barrée maman. Sur le fond, je m'en moque que tu t'occupes de ses enfants, tu t'occupes bien de ceux de Lolo. Mais fait attention de ne pas te faire embarquer dans une galère ! Combien d'enfants déjà a-t-il ?

-Trois et des terribles ! Lui, il ne s'en est jamais occupé. Pour jouer ou se promener, il avait d'autres occupations avec ses potes, comme il disait ! Mais c'est

réglé, je lui ai dit que je n'avais pas le temps. J'ai promis aux petits de Laurence d'aller à la piscine.

-Bien là, tu es vache tout de même !

-Eh dis donc ! Je fais ce que je veux, n'oublie pas que nous tombons dans les vacances scolaires. C'est bien pour cela qu'il me demande de garder ses enfants .Et puis, tu n'oublies pas, j'espère, qu'Irène part se faire soigner une semaine, je pense que toi et Lolo vous avez aussi du travail. Alors, qui va s'occuper des enfants ? Qui va les emmener se baigner ?

-Ah c'est vrai maman ! J'oubliais, mille excuses ! Peux-tu me ramener le café ? Il doit être terminé maintenant.

Angélique se redressa pour libérer sa mère. Elle s'installa plus assise pour prendre son petit déjeuner, tirant la table du salon plus près, pour un confort à moindre effort pour en fait…attendre.

-Quel plaisir de vivre ainsi ! Une maman adorable, au petit soin pour nous et une autre presque maman tout aussi attentive à nos besoins. A vous deux, vous évaporez presque tous les tracas quotidiens, jusqu'à même prendre en charge les enfants qui ne connaîtront jamais de nourrice. C'est presque trop bien et de plus j'ai ma petite Lolo que j'aime sans limite. Que demander de plus ! Nous n'avons pas de problème d'argent, sans être riche pour autant. Combien de personnes se suffiraient de cette situation ? La vie rêvée d'un ange ou pas loin en tous les cas.

-Angélique tu me fais peur quand tu parles ainsi, il ne faut pas parler de son bonheur au risque de le faire fuir.

-Toujours en train de se faire plaindre la Lili, quand elle est avec sa maman. Il ne faut pas la déranger la petite mère, regarde-moi cela comme elle s'est installée, comme une petite princesse.

-Ah ! Miss fout le bordel est réveillée. Allez ! Viens faire un gros câlin. Mais qu'est-ce que tu fous debout ? Tu avais encore le temps de dormir un peu.

Elle enjambait le dossier du canapé de ces longues jambes félines pour prendre la place qu'Hélène occupait quelques minutes auparavant. La Lili n'en demandait pas moins pour retrouver un coussin de cuisse bien plus confortable encore et plus coquin aussi. Elle s'enrouler dessus pour prendre le plus de place possible, le visage tourné vers celui de son amour, complètement sur le dos, les jambes débordant l'autre accoudoir.

-Alors, ma puce, pourquoi tu n'es pas restée au lit ?

Laurence, le regard malicieux, plongeait dans le visage de sa Lili, dominante et souriante, sans une arrière-pensée encombrant des yeux vierge des soucis matinaux, libre, complètement libre de s'exprimer sans dire un mot. De l'index de la main droite, elle caressait la peau douce d'une pommette attendrie. L'autre main s'égarait au-dessus d'une poitrine endormie, s'attardant, de ses mille doigts, sur ce velours de plaisir sans plus déranger le tissu bien léger protégeant à peine les seins. Une caresse sensuelle et discrète, n'éveillant que le plaisir de donner et de recevoir des messages de l'autre à la limite d'une raison maîtrisée. Elle souriait tendrement avec la délicatesse que les mots n'expliquent pas toujours. Une malice, aussi, s'échappait de ce visage réjoui qui reflétait de petits bouts de bonheur qui ne se voient que par des âmes averties.

-Avec une compagne qui déborde le lit toute la nuit et qui n'arrête pas de bouger, comment veux-tu dormir correctement ! Ah ! Quand tu ne dors pas, ce sont les autres qui en profitent !

-Je suis désolée ! Mais justement, tu aurais pu rester seule pendant au moins une heure, le lit rien que pour toi.

-Je n'aime pas rester seule dans le lit, cela me rappelle trop de mauvais souvenirs. Seule, dans des draps blancs, j'ai l'impression qu'on me quitte pour de bon.

-Ma pauvre chérie !

-Ah Laurence ! Toi aussi tu subis un réveil un peu tôt ! Que vous êtes mignonnes mes filles ! C'est vraiment un grand plaisir de vous voir ainsi. Ce n'est que du bonheur et nous en profitons aussi. Cette maison est bénite des dieux comme du temps de mon beau-père. Elle retrouve les lumières des énergies positives. Cela me donne une impression d'une force nouvelle, au moins retrouvée. Vous n'avez pas ce sentiment les filles ?

-Mais si Hélène ! Je n'ai pas connu ce brave papy.

Mais j'imagine bien à nous voir, tous les six, comme il devait être agréable de vivre ici autrefois

-Ici, le temps n'a pas la même valeur qu'ailleurs. Ici, il s'écoule. Le temps s'écoule au rythme d'une comtoise fatiguée. Il caresse nos peaux pour ne pas trop les rider. Il souffle dans les boucles des cheveux pour éviter de trop les blanchir. Il chante, murmure plutôt, des choses incompréhensibles pour alléger les humeurs. Ici, le temps nous parle sans agressivité, il embaume pour que nous respirions une sincérité.

-Ça y est, la Lili, elle redevient grave ! Elle va nous lâcher une petite larme tout à l'heure.

-Ça c'est certain Laurence ! Quand elle est ainsi c'est qu'elle s'ennuie. Il lui faut du mouvement à ma Lili. Là, c'est trop calme !

-Mais je l'aime tout autant dans ces quart-d'heures romantiques. J'ai tellement de mal à la suivre. Elle est compliquée et si simple à la fois.

-Bon, c'est bon ! C'est toujours la même qui paie. Je suis comme je suis, un point c'est tout !

-On ne va pas se fâcher sitôt. Que veux-tu ma Lili ?

-Un grand café bien fort, un truc à me tenir éveillée toute la journée.

-Et toi Lolo ?

-Hélène, nous pouvons nous lever quand même ! C'est toujours toi qui prépare le petit-déjeuner.

-Ah la faux-cul celle-là ! Qu'est-ce qu'elle ne ferait pas pour se faire bien voir de la belle-mère !

-Non, non ! C'est gentil Laurence ! Mais tu sais, cela a toujours été ainsi. Du temps de mon mari aussi. Si ce n'est que je prends bien plus de plaisir à préparer le vôtre. Vous, vous ne me prenez pas pour votre larbin au moins !

-Tu vois Lolo, cela ne sert à rien. Ma maman est adorable, un point c'est tout !

-Bon, je vous laisse cinq minutes les filles.

-Quelle heure est-il ma Lili ?

-Six heures cinquante, enfin presque.

-Dans dix minutes, j'irai réveiller mes deux amours.

-Ah oui, c'est vrai ! Les pauvres petits gars...sans leur maman

-Eh dis donc, toi ! Tu es plutôt d'une humeur taquine ce matin, plus même je dirais.

-Non, j'ai envie de te chahuter, c'est tout. Tiens, au fait ! Tu as reçu un message sur ton téléphone.

-Cela m'étonnerait, ce serait plutôt sur le tien, tu ne penses pas ma Lili?

-J'ai vraiment du mal à m'y faire à cette nouvelle sonnerie.

-Tu peux la changer si tu veux !

-Non, non, je vais m'y habituer. C'est la petite voisine d'à côté. Bizarre, non !

-Un message à cette heure-là !

-Oui, en effet c'est vraiment bizarre ! Elle demande si cela est normal qu'il y ait de la lumière chez Marie-Thérèse.

-La petite grand-mère serait déjà réveillée! Ce n'est pas dans ses habitudes.

-Attends, je vais aller voir ! Je mets ma robe de chambre et j'y vais.

-Tu te souviens, Lili ! Elle a fait un malaise il y a quelques semaines, c'est peut-être de nouveau le cas.

-Oui, oui, tu as raison. Il n'y a pas une minute à perdre. Bon, à tout de suite ma puce ! Ça va ! Je suis sortable ?

-Bien oui, tu n'es pas à poil non plus ! Et pour faire cinquante mètres et à cette heure, ça va, ça va !

Laurence la regardait s'évanouir dans le noir d'une nuit peu reconnaissante. Elle n'était déjà plus rien que l'on distingue. Le ciel devait peser lourd en nuages pour ignorer autant les lueurs des étoiles et d'une lune peut-être en retard au rendez-vous. La grand-mère n'habitait vraiment pas loin, une certaine impatience se lisait sur le regard d'Angélique, une inquiétude aussi. Ce n'est pas qu'il y avait beaucoup à craindre, mais quand on ne voit rien dehors, quand on n'entend rien, l'imagination est créative de ressentiment, une bonne dizaine de minutes s'évaporaient ainsi.

-Que fais-tu là Laurence ?

-J'attends Angélique, elle est partie chez la grand-mère.

-Qu'est-ce qui lui arrive encore à la mémé ?

-Je ne sais, mais a priori il y a de la lumière, les volets ne sont pas fermés.

-Ah oui ! Il doit se passer quelque chose. Ce n'est pas dans ses habitudes de ne pas fermer les volets et encore moins la lumière. La grand-mère est plutôt précautionneuse et ponctuelle. Chaque soir, les volets sont fermés avant que la nuit n'assombrisse complètement le quartier, avant que son lampadaire n'inonde son jardin. Le matin c'est pareil, elle n'ouvre qu'après s'être lavée. Tu sais Lolo, c'est la toilette à l'ancienne…au lavabo, à poil devant le lavabo. Alors

t'imagine, ouvrir les volets avant, encore nue. Des fois que quelqu'un cherche à voir au travers des rideaux. Mais enfin ! Les personnes âgées sont ainsi, comment serais-je dans quelques années ? Certainement pas mieux.

-Maman, peux-tu me donner les clés du portillon de chez la voisine, il est verrouillé ? Il y a bien de la lumière dans la maison. Mais quand je frappe aux carreaux de la fenêtre qui donne sur la rue, personne ne répond.

-Oui, oui. Attends, où est-ce que je les ai foutues !

-Je sais...ça y est, je sais...sur le porte-clés de l'entrée, à côté du porte-manteau.

-Oui oui, je les ai trouvées. Tiens ma fille, dépêche-toi, dépêche-toi !

-Dis Hélène ! Je ne savais pas qu'il y avait un double des clés de chez la voisine ici !

-Tu sais, elle a soixante-quinze ans ! Et on ne sait jamais, si elle est tombée ou bien je ne sais quoi. Enfin, si il lui arrive quelque chose...alors je lui avais proposé et elle a vivement accepté.

-C'est bien cela !

-C'est la première fois qu'elles servent, mais tu vois…c'est bien utile.

Angélique revenait déjà. Une deuxième fois, la Lili sortit de l'ombre comme quelqu'un de pas invité à l'histoire.

-J'ai bien réussi à ouvrir le portillon, mais la porte d'entrée impossible. Je n'arrive pas à rentrer la clé dans la serrure principale. Une autre clé doit être dans la fermeture, de l'autre côté. Le verrou, lui c'est fait, bon je vais essayer, avec un petit tournevis, de la faire tourner et de la pousser.

-Mais avant, as-tu frappé à la porte au moins ?

-Maman, tu me prends pour une gourde ! Bien entendu que j'ai frappé sur le volet ! Celui de la cour celui qui donne sur sa chambre, il me semble. Je n'ai

réussi qu'à réveiller les chiens du quartier. Tu n'entends pas non !

-Bon, bon ! Ne te fâche pas non plus !

-Maman, nous en reparlerons plus tard ! Tu sais ce que je t'ai dit à ce sujet ?

-Oui, oui ! Tu radotes ma fille !

-Bon…le petit tournevis ça vient ?

-Oui, oui ma Lili, mais je vais avec toi ma puce. Je pense être plus adroite et plus patiente pour cette tâche. Si tu le veux bien ?

-Magne-toi le cul mémère ! Madame Rouxel a peut-être eu un malaise !

-Attend une minute quand même ! Je vais chercher la trousse de bricolage de ton papy.

-C'est bizarre quand même maman ! Ce n'est pas dans ses habitudes à la Marie Thérèse !

-Non, c'est certain ! Mais il ne faut pas non plus dramatiser sans savoir.

-J'arrive, j'arrive ! Dis-donc ! La patience et toi cela fait deux. As-tu pris une lampe de poche ?

-Oh toi ! Si tu dis cela, c'est que tu en as pris une. Tu ne m'auras pas sur ce coup-là.

-Allez oust ! Chez la mamie.

De nouveau, Hélène se trouvait seule, sans rien voir que le halo de la lampe de poche qui se balançait dans le noir. Elle se ravisa vite, pris un autre manteau, ferma la porte en prenant bien soin de prendre sa clé pour rejoindre ses filles, non pour les déranger dans l'histoire, mais pour être plus près, s'il y avait besoin pour sa charmante voisine et sans doute aussi pour satisfaire un brin de curiosité. Rapidement, elle fut sur le trottoir, restant de ce côté du portail, regardant Lolo s'activant sur la porte avec un certain calme, jusqu'au moment où celle-ci s'ouvrit enfin.

-C'est bien ma Lolo ! Tu as des talents de cambrioleuses que je ne te connaissais pas, dis-donc !

-Laisse maman, nous rentrons…

Laurence pouvait taire sa lampe incestueuse. Ici, la lumière n'était pas très violente, mais au moins elle investissait toute la pièce avec une rancœur vieillotte.

Rien ne paraissait vivre en cette pièce.

-Attends Lolo, je vais voir aux toilettes…non, rien de rien.

-La chambre maintenant…vient Lolo ! La porte est fermée, verrouillée de l'intérieur il me semble. De ce côté, il n'y a pas de clé. Elle s'est enfermée là-dedans.

Elle tambourinait violemment la porte jusqu'à faire trembler les chambranles.

-Madame Rouxel ! Madame Rouxel ! C'est Angélique Lelièvre votre voisine…la fille d'Hélène. Ouvrez la porte s'il vous plaît ? Dites-nous si tout va bien ?

Elle redoublait de force…mais rien, rien ne bougeait, ni ne s'entendait dans la chambre.

-Dis Lili ! Elle a dû avoir peur, pour s'enfermer ainsi. Et maintenant, elle est peut-être dans les vaps, tombée, voire s'être cognée dans le noir, inconsciente par terre.

-Attends ! Je regarde si on peut forcer un peu la porte sans la casser vraiment.

-Regarde là, avec la loupiote ! On voit le verrou. Il n'est pas bien costaud, je devrais l'avoir avec un gros tournevis et un marteau.

-Eh bien dis donc ! Tu es une bonne bricoleuse ! Tu as pensé à tout, dans la sacoche d'outillage du papy.

-Tu oublies ma Lili que mon père était mécanicien. Des heures durant, je le regardais faire, réparer, mastiquer, peindre, démonter, remonter dans le garage. Même plus grande, il me laissait bricoler, plutôt démonter des trucs qui ne fonctionnaient plus. Tiens ! Ce tournevis et ce marteau-là devraient faire l'affaire. Dis-lui Lili ! Dis-lui que c'est nous, qu'elle ne s'inquiète

surtout pas. Dis-lui qu'elle s'écarte de la porte, si elle est derrière. Ça va faire un peu de bruit.

-D'accord ma puce, d'accord. Madame Rouxel ! C'est toujours Angélique Lelièvre ! Il ne faut pas rester derrière la porte ! On va l'ouvrir. M'endentez-vous ? Silence complet ma Lolo.

-Eh bien tant pis ! Regarde, tu glisses la lame du tournevis entre la porte et l'huis, devant le loquet du verrou. Tu tapes doucement pour écarter la porte jusqu'à ce que la lame touche le loquet du verrou. Tu entends ce petit clic, bruit métallique et attention !

Un grand coup de marteau violent et sec eut raison d'une partie des vis qui fixaient la butée, et la porte fut libérée.

-Eh bien ma Lolo, chapeau ! Dis-donc ! Dans une autre vie, tu n'as pas été une Arsène Lupin ?

-Je me le demande bien, mais je n'ai aucun mérite. Attention ! Je vais poussais la porte doucement, si cette dame est tombée derrière, on ne sait jamais...

Petit à petit, la lumière pénétrait l'endroit, complètement plombé par la pénombre. Il faut dire que cette pièce n'était reliée à la vie que par cette porte. Pas d'autre ouverture, pas de fenêtre, rien ne donnait de la lumière. Rien ne contraignait l'ouverture du battant. Petit à petit, les filles voyaient s'éclairer un lit à peine défait. Assurément, personne n'avait dormi dedans, allongé dessus peut-être et encore. Mais toujours rien de vivant, pas un souffle, pas un bruit.

-Là, Lili, derrière le lit, elle s'est recroquevillée entre le mur et le sommier. Regarde ses yeux !

-Eh bien madame Rouxel ! Que faites-vous là ?

Angélique était près d'elle, dégageant des mèches de cheveux qui cachaient un regard effrayé. Elle avait dû avoir peur. Elle était trempée de sueur, la nuisette lui collait à la peau. Ses deux mains barraient la bouche comme pour taire un souffle et faire croire qu'elle n'existait pas. Angélique lui essuyait le front avec le

vieux mouchoir usé qu'elle avait torturé une grande partie de la nuit. La vieille femme se laissait aller tout contre sa jeune voisine, sans rien dire, non qu'elles se connaissaient bien, mais rassurée qu'un visage voisin vienne la réconforter.

-Dis ma Lolo ! Peux-tu aller chercher maman ? Elle saura mieux quoi dire dans cette situation, elle la connait bien Marie Thérèse. La connaissant, elle ne doit pas être bien loin, peut-être même dans la pièce d'à côté.

A ces mots, le visage se décrispait un peu, un presque sourire, un rictus plutôt, tentait de soulager une bouche sclérosée. Les tremblements ralentissaient, le souffle, petit à petit, reprenait de la force et redevenait visible. La torpeur faiblissait, les muscles raidis se relâchaient aussi peu à peu.

Elle respirait et expirait violemment maintenant, rassurée, d'être encore en vie à la lumière.

-C'est bon maintenant madame Rouxel ! C'est bon ! Maman ne va pas tarder. Il n'y a personne d'autres dans la maison. Poulez-vous vous lever ? Appuyez-vous sur moi ! Je vais vous aider. Ne craignez rien, appuyez-vous bien sur mon bras !

Marie-Thérèse ne quittait pas du regard l'embrasure de la porte. Elle tentait de se redresser sans quitter de l'œil cette porte rouverte. La peur était encore en elle. La dizaine de pas pour retrouver l'autre pièce serait un parcours de combattant. Elle avait encore un genou à terre et s'agrippait des deux mains au bras, malgré tout réconfortant, d'Angélique.

Elle n'était vêtue que d'une chemise de nuit, d'une chemise plutôt et grand format. Un truc comme les appréciait Angélique.

La Lili aimait porter les fringues d'une autre personne, de son papy ou de sa Lolo. Pour elle, c'était un rappel aux bons souvenirs et au respect, respect des meilleures choses que le passé tente d'effacer. La

chemise collait la peau, mouillée des transpirations et cela se voyait même dans l'ombre à peine menacée.

-Ah maman ! Tu peux venir là s'il te plaît ! Tu sauras bien mieux que moi ce qu'il faut faire.

-Je n'ai pas ta force ma fille, ni ton âge. Mais enfin, Marie-Thérèse n'est pas bien épaisse pour autant. Je la vois toujours habillée, c'est trompeur quand même, je ne l'imaginais pas si fluette. Allez Marie-Thérèse ! Nous allons vous emmener chez moi, le temps de vous réconforter.

La vieille femme n'avait pas craché un mot encore, sans doute la peur sclérosait toute initiative d'une parole. Le silence semblait une bien meilleure défense.

-Non…Hélène…non.

-Tut-tut, je vous emmène chez nous, vous n'avez pas le choix.

-Ma Lili ! Peux-tu ramener le fauteuil de ton papy ? Il est dans la remise derrière. Puis Lolo ! Peux-tu nous refaire du café et préparer quelques choses à manger ?

-Oui oui maman.

-Pas de problème Hélène.

Les deux femmes faisaient le tour du lit doucement maintenant, avec mille précautions. Marie-Thérèse avançait presque à contrecœur, le regard apeuré toujours orienté vers la porte éclairée. Elle aurait fait bonne figure dans un film d'Hitchcock.

-Marie-Thérèse, il n'y a plus rien à craindre, il n'y a que nous dans votre maison.

Mais rien n'y faisait, la grand-mère avait dû avoir une grande frayeur. Vivre seule ainsi presque au milieu de la campagne, avec seulement une ou deux maisons voisines, peut ainsi créer des situations de détresse.

-Ah Angélique ! Tu n'as pas traîné, viens par là ! Nous allons installer Marie-Thérèse dans le fauteuil. Je vais fouiller pour trouver quelques fringues. Elle va prendre une douche à la maison.

-Tu n’appelles pas les gendarmes avant ?

-Si si ! Mais ce n'est pas le plus pressé . Dîtes Marie-Thérèse ! Vous n’êtes pas blessée ?

Un non discret de la tête confirmait.

-Bon, on y va!

-J’arrive maman ! Mais laisse-moi quelques minutes pour vérifier si quelque chose d'évident aurait disparu! Je ne pense pas qu’il ait eu vol, regarde la liasse de billets sur le buffet.

-D’accord à tout de suite !

Angélique revêtait la grand-mère de la couverture du lit et d’une espèce de manteau défraîchi qui traînait accroché sur la porte, pour la protéger de la fraîcheur matinale d’une journée insouciante aux problèmes des humains et d’une bruine collante qui se fiche pas mal de la misère des hommes. Accoutrée ainsi, presqu’en cloche invalide, accompagnée d’Hélène, elle retrouvait rapidement Laurence qui s’affairait à un petit-déjeuner copieux en pleine préparation.

-Je laisse encore maman et les petits dormir, sinon ils vont être dans nos pattes.

-Bon, les filles ! J’ai fermé la maison, à clé. Je n’ai rien trouvé d’anormal, c’est sans doute une mauvaise visite.

-Maman, maman !

-J’aurais dû me taire. A chaque fois que je dis quelque chose, il se passe toujours le contraire. Je suis toujours en retard d’un wagon tout de même !

-Mais c’est ce qui te rend prévisible, ma chérie ! À l’habitude d’être ensemble, je pense le contraire de ce que tu dis, comme cela je suis dans le sens de tes pensées.

L’engouement des garçons fut vite refroidi. A la vue du fauteuil occupé par une presque inconnue, emmitouflée comme une clocharde ramassée sur un trottoir oublié de la vie. Ils n’osaient même plus avancer, figés dans leurs gestes et dans leurs mots aussi.

-Allez, venez-là voir maman ! C'est madame Rouxel, la voisine, elle va prendre le petit-déjeuner avec nous.

Ils s'approchaient délicatement, presque longeant les murs pour s'écarter plus encore de la chaise roulante, maugréant sans doute celui qui avait bâti la maison, les murs étaient bien trop près, à leur goût, du fauteuil. Ils ne quittaient des yeux la vieille dame, jusqu'à enfin se jeter dans les bras rassurant d'une maman attentive et précautionneuse. Sans aucune retenue, ils se livrèrent à une séance de câlins qui font du bien aux enfants et à la maman aussi.

La vieille femme regardait sans regarder vraiment cette scène familiale. Elle n'y portait aucune attention particulière, sans doute encore sous le choc de cette nuit mais peut-être aussi par désintérêt, ces mômes lui faisaient de l'ombre.

-Allez les garçons ! Qui va réveiller mamie ?

Ils ne se firent pas prier longtemps, glissant des cuisses de la maman pour cueillir bruyamment les marches de l'escalier grinçant et fatigué.

-Dis ma Lili ! Peux-tu appeler ton inspecteur?

-Oui maman

-Marie-Thérèse ! Allez-vous mieux ?

-Ça va… ça va…

-Eh bien pas très causante !

-Allo ! Jean ! C'est Angélique…arrête de charrier… on a une drôle d'histoire à te raconter…on a retrouvé la grand-mère qui habite à côté, enfermée dans sa chambre et complètement choquée…battue ! Non non, je ne crois pas…effraction, non plus…bon d'accord… merci Jean.

-Alors ?

-Il va faire passer un de ses gars pour une déposition, voire une plainte.

-Bon Marie-T, on va prendre une douche bien chaude, d'accord ?

Un hochement lourd marquait l'approbation.

-Les filles ! Dans dix minutes, je vous ramène une belle grand-mère, un peu moins apeurée.

-Ne t'inquiète pas ! Nous allons faire manger les monstres avant. Ils seront prêts pour aller à l'école.

-Faites, faites !

Les garçons s'enhardissaient de nouveau, se chamaillaient devant un bol qui attendait le chocolat chaud.

-Dis ma Lolo ! C'est gargantuesque ! Il y a de quoi nourrir une classe d'école complète.

-Tu sais bien que je n'aime pas ces situations. A chaque fois cela me chamboule, je ne sais plus trop ce que je fais. Là, j'ai fait tourner le grille-pain, je n'ai pas compté les tartines, mais c'est vrai qu'il y en a beaucoup.

-Ne t'inquiète pas, cela fera le bonheur de Betsi !

-Tu fais bien de le dire. Où est-elle la chienne ? Je ne l'ai pas vu ce matin !

-Elle est sous ton nez, regarde ! Aux pieds des garçons.

-Ah celle-là ! Toujours où elle peut trouver à grignoter.

-Bon les garçons ! Beurre ou confiture ?

-Ma ze veut bien beurre et confiture.

-Ah toi le Zuzu ! Une complète.

-Maman ! Lili elle moque moi. Elle dit Zuzu.

-Tu n'as qu'à l'appeler Anzélique.

-Anzélique ! Anzélique !

La table avait retrouvé une humeur presque habituelle, juvénile, un peu potache. Les enfants redonnent de la crédibilité au temps. Ils sont encore purs et la notion du mal est loin d'être volontaire.

-Dis maman ! Il faut peut-être que tu te presses, les enfants vont être en retard à l'école.

-Ah Lolo ! Toujours ta phobie d'être en retard. Nous avons encore le temps. Tu es à moins de dix minutes…à pied.

Le verrou de la salle de bain libéra la porte dans un bruit sec et métallique, taisant de nouveau la pagaille bruyante du petit-déjeuner familial.

Hélène apparut d'abord au bout du demi-escalier tenant par la main, la grand-mère, qui paraissait bien plus présentable que quelques minutes auparavant, bien mieux apprêtée.

-Attention Marie-T, prenez bien la rampe, il n'y a pas beaucoup de marches, mais quand même.

Le cheveu gris, pour ne pas dire blanc, coupé assez court et encore humide, collait au crane tel que pour les hommes qui utilise la gomina pour les tenir ainsi. Le visage pâle, des angoisses passées, retrouvait un port plus digne. Un gilet gris qui avait dû faire la dernière guerre couvrait une vieille chemise blanche. Un pantalon de coton cachait des jambes flageolantes et les pieds se protégeaient du froid en des charentaises généreuses. Elle avait une allure un peu plus fière. On sentait bien pour autant la bête traquée encore. Avec l'aide d'Hélène, elle descendait avec précaution les dernières marches. A cet âge, les articulations crient leurs maux, il faut ménager la machine. Après ce court exploit, Hélène la guida vers la table où une place généreuse lui était arrangée.

-Ça va Marie-T ?

-Oui ça va... ça va.

-Vous nous avez fait une peur ! N'est-ce pas ?

-Oui…j'ai encore peur... encore peur.

-Vous allez vous restaurer un peu. Boire quelque chose de chaud vous fera du bien.

-Bon ! Moi, je vais vous laisser. Les garçons ! Allez on s'habille. A l'école !

Ce qui fut plus vite fait que dit. Il faut dire qu'à ces âges, la petite école n'est pas encore le bagne des

devoirs et des leçons. C'est surtout pour retrouver des copains sans trop d'arrière-pensées.

-Un peu de calme les mômes ! Ce n'est pas qu'ils soient très espiègles, mais à ces âges-là, cela prend de la place, n'est-ce pas ma Lili ?

-Il ne faut pas se plaindre ! Pour des garçons, ils ne sont pas très remuants.

-Ils sont mignons, ils sont mignons !

-Merci Marie-T, je crois que vous préférez du thé ?

-Non, non...le matin, j'aime bien un grand bol de café noir.

-Un bol ?

-Oui, oui, un bol, un grand bol !

-Tout à l'heure, il y a un policier qui viendra prendre votre déposition. Alors, maintenant que cela va un peu mieux, pouvez-vous nous dire ce qui vous est arrivé ?

-C'est la bohémienne…la romanichelle…vous savez ceux qui passent en roulotte avec des chevaux sales.

-Ah oui, je vois ! Ils passent par ici quelquefois, bien trois ou quatre fois par an.

-Oui, je les ai vus avant-hier, je crois. Ils se sont installés une journée derrière la mairie, à côté de l'école, il y a un petit champ pour leurs chevaux. C'est vrai, ils vivent presque comme des sauvages.

-N'exagère-pas maman ! C'est rudimentaire comme raisonnement.

-Rudimentaire ! Celle-là toujours à me contredire ! Dans leur roulotte, il n'y a que des matelas, un bout de table et deux ou trois chaises d'un autre siècle.

-Ne te fâche-pas maman ! Sur certains sujets, tu es bien susceptible.

-Alors, Marie-T ! Qu'est-ce qui s'est passé avec cette fille ?

-Hier soir…vers sept heures…après que j'ai fermé mes volets par dehors. Elle a sauté par-dessus la barrière…j'en ai encore des frissons dans le dos…

-Prenez votre temps, ici vous ne risquez rien !

-Je sais, je sais, mais rien que d'y penser…qu'est-ce que je disais ? La barrière, oui…eh bien ! Elle a bousculé la porte d'entrée avant que je n'ai pu complètement la fermée.

Elle reprit son souffle toujours égarée dans ses émotions. Elle avait besoin d'une pause pour récupérer. A soixante-quinze ans et après cette aventure, cela était bien normal. Aucune des trois autres n'osait plus la brusquer, patientes d'autres révélations. Cela dura quelques minutes, elle prit le temps d'avaler une gorgée de café, se réchauffant les mains en les appliquant bien autour du bol. Il faisait pour autant bon dans la pièce, sans doute, l'émotion.

-Et puis…elle me secoua ! J'en suis toute retournée encore.

Des larmes tombaient d'un regard égaré dans une peur encore à fleur de peau.

-Mais que voulait-elle ?

-Que je lui fasse un document de mairie. Vous vous souvenez Hélène que j'étais secrétaire de mairie pendant quelques années !

-Mais quel est le rapport ?

-Eh bien ! Il parait que des documents la concernant ont disparu des archives. Elle exigeait que je lui réécrive de mémoire des documents d'il y a plus de vingt ans.

-C'est bizarre comme comportement ! Comment a-t-elle su que vous travailliez à la mairie ?

-Je n'en sais rien !

-Puis, il n'y a rien de légal là-dedans !

-Je ne pouvais pas, de toute façon ! Comment se souvenir de trucs de plus vingt ans et de plus j'avais peur qu'elle me frappe, tellement elle était furieuse.

-Mais comment êtes-vous arrivée dans votre chambre ?

-Elle s'énervait, elle s'énervait, elle fouillait dans tous les tiroirs. J'ai profité de cette inattention, pour me rapprocher de la porte de la chambre entre-ouverte. Et quand elle replongea dans la commode, je suis rentrée dans la chambre et m'y suis enfermée à double tour.

-Courageuse Marie-Thérèse ! Et futée sur le coup et après ?

-Après, je ne sais plus de trop, je me suis cachée derrière le lit et je suis restée jusqu'à ce matin. Ah non ! Quand j'ai entendu la porte claquer, j'ai attendu encore et puis je suis ressortie verrouiller la porte d'entrée et revenue ici en fermant celle-ci aussi.

-Enfermée presque toute la nuit ! Il ne faut pas avoir envie de pisser.

-Je n'avais pas envie tellement j'avais peur, je n'y pensais même pas.

-Et cette fille ! Elle est restée combien de temps ?

-Je ne sais pas, je ne sais plus, une heure ! Deux heures ! Peut-être plus encore.

-A-t-elle essayé d'ouvrir la porte de la chambre ?

-Au début…oui, après, je ne crois pas…enfin je ne m'en souviens pas.

-Bon ! C'est fini maintenant. Pourriez-vous la reconnaître ?

-Bien sûr ! C'est une rouquine !

-Je n'en reviens pas les filles ! Agresser une personne âgée, presque sous notre nez, c'est incroyable ! Quand je dis qu'il n'y a rien de bon dans ces gens-là. Ils ne travaillent pas, ils bouffent nos allocs et vivent de rapine.

-Maman ! Arrête de cataloguer les gens ainsi. Si cela leur plaît de vivre ainsi, c'est leur droit, la société leur permet cela.

-Leur droit ! Mais au nom de quoi ! Au nom de qui !

-Bon, maman ! Ce n’est pas le moment, tu ferais mieux de servir madame Rouxel.

-Un bon thé chaud Marie-Thérèse ! Cela va vous réchauffer, n’est-ce pas !

-Cela fait du bien d’être là, j’en tremble encore !

Angélique regardait la grand-mère. C’est vrai qu’elle tremblait encore, de partout. Après une telle frayeur, cela se comprend malgré tout. Hélène l’avait resapé au mieux avec ce qu’elle avait pu trouver. Cela lui donnait plus un air de mendiante à une sortie de messe qu'une clocharde au fond d'un caniveau. Le visage pâle, comme un cierge, accentuait cet effet de peur. C’était sa voisine depuis quelques années déjà. Pour autant, c’était bien la première fois, qu’elle la voyait ainsi de si près. Elle faisait bien son âge. Elle ne dégageait pas une sympathie, ni le contraire d’ailleurs. On peut comprendre qu’elle fut restée seule depuis si longtemps. Si longtemps, cela ne veut rien dire, cela faisait combien d’années qu’elle était seule ! Peut-être plus de vingt ans, aussi vieille, aussi seule, aussi triste.

-Dites madame Rouxel ? Vous a-t-elle frappée ?

-Je vous ai dit que non !

Le ton devenait presque mal aimable.

-Vous dites que c’est la rouquine ?

-Oui ! Eh bien la rouquine ! Vous les avez déjà vu ces romanos ! Ils ont quatre enfants dont deux filles et l’une est rousse.

-Tiens cela sonne ! Ce serait bien le petit flic de l’amoureux de maman !

-Angélique ! Arrête, cela ne va pas non !

La Lili reçut un bon coup de journal roulé sur les fesses.

-Ah ça va comme ça Lolo ! Qu’est-ce que vous êtes susceptibles ! Tu pourrais aller au moins ouvrir.

-Lili, tu es la plus proche de la porte ! Tu exagères de demander à Laurence !

-Bon ! Bien j'y vais. Oh les deux chieuses.

Cela avait eu, au moins, le moyen de faire sourire la septuagénaire.

-Tiens, c'est Bob ! Bonjour ! Entre...entre. Notre voisine est là.

-Robert ! Viens t'asseoir près d'Hélène. Tu as le temps de prendre un café quand même ?

-Bien sûr, bien sûr. Cela sent tellement bon autour de cette table, qu'on ne peut pas refuser. Eh bien sans blague, j'ai en peu de temps. Ce n'est pas l'usine quand même !

-Café, thé, chocolat ?

-J'ai gardé une âme d'enfant. Chocolat les filles !

-Pour le reste, tu te sers ! Prends ce que tu veux, surtout n'hésite pas !

-C'est bien ! Ma Lolo c'est bien.

-Elle est vraiment trop aimable ce matin la Lili, n'est-ce pas Laurence ?

-En effet, je n'aime pas trop quand elle démarre trop fort ainsi la journée. Cela annonce une suite bien plus difficile. Ma Lili ! Je te rappelle que nous devons décoller de bonne heure, nous avons du boulot ce matin.

-On ne va pas laisser Robert tout seul avec Hélène !

-Dis que ma compagnie n'est pas agréable, ma fille !

-Non ! Ne te méprends-pas maman ! C'est une façon de dire.

-Veux-tu un autre café ma Lili ? Et vous Hélène et madame Rouxel ?

La grand-mère était toute petite sur son bout de table, silencieuse comme un marbre habité, agitée à l'idée de parler encore de cette nuit. Il est vrai que dans sa solitude, elle ne devait pas discuter beaucoup. Elle semblait indifférente aux propos échangés, les gestes mesurés et fébriles montraient toujours un manque de sérénité.

-Robert ! Voilà, cette dame est madame Rouxel, c'est elle qui s'est fait agressée hier soir. Je ne sais pas ce que t'a-dit Jean ! Mais voilà, tu pourras prendre sa plainte ?

-Oui, je sais ! Jean m'a dit que cette dame s'était faite agressée par une gitane !

-Oui, il n'y a pas eu violence, mais nous avons appelé le toubib qui ne devrait pas tarder à arriver. Il l'examinera et lui donnera sans doute des calmants.

-Les gens des roulottes, c'est une vraie plaie en général. Mais avec ceux-ci, nous n'avions jamais eu de problème auparavant, un peu de chapardage, mais pas plus vraiment. Ils sont encore rustiques ceux-ci avec leur roulotte du moyen âge et leurs chevaux. Cela contraste avec notre époque et avec les télévisions, téléphone portable, ordinateurs. Mais enfin, c'est leur vie, c'est leur droit. Quelque part, je trouve ça bien, un peu de poil à gratter dans cette société de conformistes.

-Vous êtes comme ma fille! Vous croyez que c'est normal, vous, ces gens qui se baladent les pieds nus dans des sandales été comme hiver. Et quand je parle de pieds nus, ils doivent l'être vraiment avec la saleté qu'ils trimbalent dessus. Quelle hygiène ! Ils n'ont même pas de toilette ni de douche dans leur roulotte.

-Oh vous savez Hélène ! Ne vous inquiétez pas pour eux ! Certes ils ne sont pas des modèles d'extrême propreté, mais ils connaissent bien les endroits où prendre une douche gratuite, et froide. Souvent ils se débrouillent ainsi et si cela se trouve, vous madame Rouxel n'avez pas de douche non plus.

-Dites que je suis sale monsieur le gendarme !

-Elle retrouve vite du mordant Marie-Thérèse.

-Ne le prenez pas aussi mal madame ! En tant qu'inspecteur de police, nous en voyons tellement que je ne serais pas surpris que vous n'avez pas une douche, cela ne veut pas dire que vous ne vous lavez pas.

-Bon Robert, il faut qu'on y aille !

-Bien les filles ! Merci, puis à la prochaine.

-Bonjour à Jean. Au fait ! En dehors de la déposition, vous avez d'autres informations ?

-On va discuter un peu avec la petite rouquine, puis on verra.

-Pour l'instant je ne vais pas écrire d'article pour demain. Mais nous pourrons en parler ce soir. Je voudrais en savoir plus, j'aimerais aussi rencontrer la petite romano.

-Parle à Jean d'abord !

-C'est d'accord ! Je rappellerai Jean.

-Jean, c'est le boss, tu comprends ! Je préfère, ça m'évitera de faire des conneries.

-Bon Bob ! Bonne journée, maman bisous. Madame Rouxel ! C'est fini maintenant !

La vieille femme avait le sourire en berne. Pas tout à fait remise et pas tout à fait à l'aise.

Angélique refermait la porte, la claquait plutôt.

-Tu vas voir ta mère Lili ! Hélène va encore grogner. Tu pourrais faire attention !

-Oh je sais, je sais ! Je n'y pense jamais. Dis ! Où je te dépose ce matin ?

-Au tribunal, j'ai plusieurs défenses à assumer. On se retrouve chez Ginette ce midi ?

-Impeccable ! Je vais voir si je peux écrire un article sur les gens du voyage, histoire de...mais sans parler encore de celle de Marie-Thérèse.

-Allez, c'est parti !

-Dis ma Lili ! Tu n'as pas l'impression que c'est bizarre cette agression ?

-Oui, je suis de ton avis ! Vraiment trop bizarre. Je ne mets pas en doute les propos de la grand-mère. Mais ce que j'ai du mal à comprendre c'est le pourquoi de cette agression. Je ne sais pas ce que va en penser le Jeannot ?

-Je pense comme toi. Le papier qui manque, c'est quoi à ton avis ?

-Je ne sais pas. Mais qu'est-ce qu'on demande à une secrétaire de mairie habituellement ? Des extraits de naissances, de mariage, de décès, des dossiers de permis de construire, ou des trucs dans ce genre-là. Tu me donnes une idée, je vais passer à la mairie pour consulter les archives. En tant que journaliste, j'y ai accès. Quel âge tu l'imagines la petite rouquine ?

-Je l'ai croisée une fois ou deux… ce n'est pas facile à dire. Ce n'est plus une adolescente, mais elle est jeune encore. Peut-être un peu plus de vingt ans, je pense.

-Je suis d'accord avec toi. Tiens ma Lolo ! On arrive devant les marches du palais…comme une princesse… cela te va ?

-Il n'y a pas le droit de se garer ici ! Il y a les flics là-bas en plus !

-Je sais, j'ai reconnu Jean. Je m'arrête derrière sa voiture, un petit bonjour et le tour est joué.

-Tu es gonflée toi !

-Bonjour Jean ! Comment vas-tu ?

-Bonjour les filles. Pas très légal de se garer là !

-Et toi !

-Nous, nous sommes en service ! Toujours en service et puis un flic a tous les droits.

-Je te laisse, je ne voudrais pas que tu sortes le carnet à souches. A ce soir petite Lolo ! Jean je t'appelle ce soir !

Et la Lili était déjà repartie avec sa nouvelle petite auto…direction la mairie. Elle voyait dans son rétroviseur la main de sa Lolo qui s'agitait, pour un au revoir qui était plus compréhensible qu'un long discours. Laurence était d'une sensibilité ébranlée. Chaque petit événement ne la laissait pas indifférente, chaque petite séparation lui faisait cracher une petite larme acidulée. Angélique l'imaginait ainsi s'essuyant une fugueuse du dessus d'un doigt.

« Quelle chance d'avoir rencontré ma Lolo ! C'est une fille extraordinaire, elle distille le bonheur et le plaisir de vivre. Elle m'a donnée de plus, de bons et beaux enfants que je n'aurais jamais eus, et une belle maman, comme la mienne. C'est une famille extra. Il a fallu, un flocon de neige. Quelquefois, la vie ne dépend que d'une circonstance de la météo. Et là, c'était juste un petit coup de froid, juste ce qu'il faut pour que de la pluie presque froide devienne neige, pour qu'une goutte devienne flocon, pour qu'un flocon devienne un manteau blanc, pour qu'un manteau blanc refuse de libérer la voiture de Lolo. Merde, je suis déjà arrivée à la mairie. Une petite place là-bas fera bien l'affaire »

La mairie n'était pas bien grande et pourtant, elle abritait les archives de la commune bien entendu et aussi les archives officielles de la guerre de 1670 dont la région fut le théâtre, une bataille célèbre et cruciale. Encore une guerre de religion qui prouvait bien que l'histoire se répète à défaut de se comprendre et que l'homme ne prend pas beaucoup en compte les tristes expériences de sa vie. Il y avait, en conséquence, un nombre conséquent de visites pour consulter les documents de cette époque. C'était aussi la seule animation du coin, dans une ville où chaque jour ressemble à la veille, dans une espèce de monotonie rassurante de vie sans histoire. Enfin, elle trouvait une place, pas trop éloignée. Elle rangea l'auto et d'un pas décidé, elle rejoignait le comptoir de l'accueil de la mairie. C'était impressionnant pour un si petit bled, d'avoir deux personnes derrière un comptoir pour accueillir des visiteurs. Le nombre de visiteurs le justifiait amplement. Il n'y avait pas d'attente, cela arrangeait bien Angélique.

-Bonjour Lisette, bonjour Nathalie

-Ah salut Angélique ! On te voit souvent ces temps-ci ?

-Pour le boulot les filles, pour le boulot !

-Que veux-tu ?

-C'est un peu flou. Je voudrais fouiller dans les archives d'il y a environ vingt à vingt-cinq ans.

-Pour quel événement ?

-Je ne sais pas justement, naissance, mariage, décès peut-être même.

-Cela fera trois registres à ressortir pour cette période de cinq ans. Avec quatre ou cinq naissances et mariages par mois, cela devrait être rapide. Tu peux aller dans la salle de lecture, je t'emmène les documents Angélique.

-Merci Nathalie ! À tout à l'heure Lisette !

Angélique franchissait le portail de sécurité et la porte automatique et s'installait à une table vide de tout soupçon. Elle se débarrassait d'un encombrant par-dessus qu'elle déposait sur une chaise. Une autre porte s'ouvrait, libérant le passage à la jeune hôtesse et aux trois registres plantés sous le bras.

-Tiens Angélique ! C'est encombrant, mais pas très lourds. Nos habitants doivent avoir la conscience tranquille, les morts notamment.

-Tu fais de l'esprit Nathalie !

-Tu sais, quand tu fréquentes des endroits comme ici, à longueur de journée, il faut bien trouver d'autres petits moments plus plaisants, les registres cela ne me parle pas beaucoup. Ça cause pour certains, pour moi ils sont plutôt muets.

-Dis Nathalie, normalement je ne devrais pas en avoir pour longtemps.

-Tu appuies sur la sonnette, dès que tu as fini. A tout à l'heure !

-A tout à l'heure !

Angélique retrouvait une profonde solitude. Il faut s'y faire, ces endroits sont loin d'être reconnus pour leur ambiance de fête. Elle prenait les trois registres pour découvrir en quoi consistaient les documents. « Naissances 1985-1995 ». Cela devrait être là-dedans si c'est pour une naissance. Elle s'installa

confortablement, le registre bien devant elle, son bloc note et son stylo bien à droite. Elle inspira longuement une bouffée de l'air vieillot qui traîne dans ces endroits. Elle aimait jeter ses yeux et ses mains dans ces documents qui, quelque part, racontent un bout de la vie de chacun. Des moments qui, sur le papier semblent neutre, mais qui, pour la Lili, étaient des instants de vie, de bonheur pour les naissances et mariages et aussi de douleur et de tristesse pour les décès et les divorces. Lire les noms, les prénoms lui évoquait des ambiances différentes. Un Pédro, tiens ! Sans doute une fête de naissance à l'ambiance espagnole ou portugaise avec la volubilité des gens du sud de l'Europe pour fêter l'événement et les musiques ensoleillées qui vont avec.

Elle savait qu'en ouvrant ces documents, les mots s'évaderaient des pages, s'évaporeraient en âme. Puis les âmes prendraient forme d'images et les images, des morceaux de vie. Les morceaux de vie deviendraient des visages plantés dans une histoire qui ne lui appartenait pas. Elle savait, qu'ici, les murs pouvaient raconter des tas de choses, quelquefois pas très écoutables. C'est bien pour cela que cette salle de lecture était bien protégée, garantissant que les secrets de chacun ne franchissent jamais l'épaisseur des quatre coins de l'endroit. Elle reprenait son souffle pour enfin déchirer le silence des pages prisonnières de l'épaisse couverture qui devait peser sur l'arthrose des articulations des feuilles endormies. Un bonheur semblait enrober la belle, l'acuité aiguisée de chacun des sens jetant leur dévolu sur la première page avec ces simples mots inscrits « Naissance années 1985 1995, commune de Riallié ». Tranquillement, elle la feuilletait pour découvrir la suivante, y jetant un regard encore plus assidu sur ce qui était inscrit en marge sur la gauche, le prénom et le nom du bébé né. Sans se presser, elle continuait assidûment sa lecture, quelquefois s'arrêtant sur une naissance plus particulière, plus familière aussi. Angélique était de la région et rien n'était étonnant

qu'elle croise un bout de l'histoire de certain de ses contemporains, de sa famille même, voire très proche. Cela la faisait sourire, innocent plaisir révélateur. Tout là-dedans parlait du passé. Et pourtant, à d'autres époques, le passé n'était que la minute entre l'enregistrement et la signature d'un parent. Puis, page après page, elle arrivait sur l'année 1987, elle tourna la page d'entête. Elle tomba sur un acte de septembre 1987 sur le haut de la page de droite. Elle se ravisa, revint sur la page de gauche, pour y lire une naissance de début janvier. Le doute l'habitait, il n'y avait pas eu de naissance entre janvier et août 1987. Cela l'intriguait, elle regarda plus précisément en bas à gauche, non pas de problème c'était bien janvier. De nouveau, en haut à droite. Elle examinait avec grande attention le texte qui annonçait la naissance, pas d'erreur possible, c'était bien septembre. Elle serra plus fort les pages côté reliure pour l'examiner de plus près, elle y voyait bien un vestige d'une coupe propre et rase et presque invisible à celui qui n'y porterait pas une attention particulière. Elle se vit surprise, revérifia encore si elle ne s'était pas trompée, plus de doute, une feuille a été découpée avec application et précision. Elle prit quelques notes concernant les pages d'avant et celles d'après, notamment le nom des parents qui pourraient peut-être l'aider à reconstruire ce qui manquait dans ce document. Elle se leva et appuya deux fois sur la sonnette.

Un « j'arrive, j'arrive'» était craché par le haut-parleur qui semblait avoir l'accent rauque d'un autrefois. Il devait dater de la préhistoire de l'électronique grand public. Nathalie ne tarda point.

-Dis Nathalie ! Il semble qu'il manque une page dans ce recueil ?

-Ah oui c'est vrai ! On nous l'a déjà dit, il y a environ trois semaines.

-Te rappelles-tu qui te l'a dit ?

-…non, ce n'est pas à moi qu'on en a parlé, mais à Lisette. Mais nous en avons discuté et on s'est pris une engueulade par la maire. Comme si cela était de notre faute. De plus, on ne sait même pas quand cela s'est passé. Ces registres-là ne sont consultés que deux ou trois fois par an au maximum.

-Je comprends, cela arrive-t-il souvent ?

-Ce n'est jamais arrivé ici en tout cas. Il n'y a pas grand monde qui demande l'accès. Certaines des personnes de la mairie, quelques journalistes et d'autres personnes, une dizaine tout au plus.

-Cela devrait être facile de savoir qui ?

-Cela dépend ! Si la feuille a été arrachée il y a plus de quinze ans, nous n'avons pas de trace des demandes ! Depuis, nous avons l'identité de toutes les personnes qui ont demandé l'accès.

-Je comprends ! Mais malgré tout, il doit être facile d'établir une liste des gens concernés.

-Nous l'avons fait et cela ne nous a pas avancé à grand-chose, pas de quoi, loin sans faut trouver un responsable. Si tu veux, je peux demander au maire si je peux te donner cette liste ?

-D'accord, d'accord, je te remercie Nathalie. Il ne me reste plus qu'à ramasser mon fourbi.

-Prends ton temps, il n'y a pas le feu.

Angélique regroupait les trois archives, jetait dans son sac à bordel, bloc note et crayon, renfilait son par-dessus. Un coup d'œil rapide pour vérifier qu'elle n'oubliait rien, puis elle repassait devant l'accueil pour saluer les deux filles.

-Merci les filles ! À bientôt.

Angélique quittait la mairie et sur le palier haut de l'escalier extérieur, elle glissa la main dans sa besace à malices pour y extirper son téléphone portable.

-Allô, ma Lolo ! … je n'ai rien trouvé…plutôt si un problème…non, non une page déchirée, découpée même avec minutie et discrétion, pour que cela ne se

remarque pas… cela ne se remarque presque pas…c'est punissable ?…je me doutais bien qu'il pouvait y avoir des poursuites ! Quand on touche au domaine de l'état civil ! Mais de là à imaginer une enquête de police, il y a tout de même un grand pas…d'accord ma puce, j'appelle Jean de suite…moi aussi je t'aime bisous, bisous… je passe au journal, j'ai le temps avant d'aller chez Ginette, bisous.

Angélique descendait les marches, plongée dans ses réflexions, le téléphone toujours en main, mais muet. Cette situation inédite la laissait circonspecte, dérangée même, une énigme de plus à résoudre. Celle-là était des plus originales. Dès qu'elle eut atteint la dernière marche, elle appela Jean.

-Dis Jean, comment vas-tu ?...non pas de problème ou plutôt si… une question en fait… il manque une page dans le registre des naissances aux archives de la mairie...c'est grave ? Non...que faut-il faire ?... tu vois cela… d'accord, il y a un double papier aux archives départementales pour les cinquante dernières années… puis pour avant des archives numérisées… merci Jean, merci !

Comment n'y avait-elle pas pensé avant ? Les archives départementales ! Tant pis pour le journal, elle y passerait dans l'après-midi. La priorité des minutes à venir serait les archives, direction la grande ville, la capitale du département. Il y avait bien une demi-heure de trajet pour y aller, autant pour revenir et il n'y aurait pas de bouchon à cette heure de fin de matinée. Pas de problème, le coup était jouable il resterait trois quarts d'heures pour rechercher la feuille absente.

-Allô, ma Lolo ! Oui…changement de programme… je pars aux archives départementales…si, si, nous en avons parlé une fois, te rappelles-tu ?... tu sais tout près de l'hôpital… ça y est, tu vois !...oui, oui c'est bien cela… je serais peut-être un peu en retard ce midi, tu comprends ! Je te rappelle, d'accord ! Bisous ma puce.

Elle se dirigeait vers la voiture plus promptement, histoire de ne pas trop raccourcir le temps du repas de midi. Déjà, elle rejoignait son objectif à une allure peu recommandable. Le trajet fut assez fluide. Rapidement, elle trouva un comptoir semblable à celui de la mairie. Ici, les formalités n'étaient plus les mêmes, interdiction de consulter directement les archives officielles. Mais, celles-ci avaient été microfilmées quelques temps auparavant. Et là, pas de problème, plus besoin d'un justificatif quelconque pour y accéder et demander un duplicata d'un extrait des registres. Il suffisait de demander les années concernées, ainsi que le type d'acte.

Angélique était déjà installée sur un lecteur pour visionner les documents, elle faisait défiler les actes doucement, avec une grosse molette sur le côté de l'appareil. Elle avait ressorti ses notes qu'elle avait prise concernant les informations des pages précédentes et suivantes à celle qui manquait. Rapidement, elle retrouva le vide de temps. Lentement, elle croisa les renseignements entourant ce vide et les fit imprimer par la préposée. Elle vérifia, puis revérifia qu'il ne manquait rien, rien que ces copies concernant bien les pages proches de la page manquante à la mairie. Elle fit aussi une copie des autres feuilles précédentes et aussi des suivantes, histoire de bien montrer à chacun qu'il n'aurait pas à revenir sur le sujet. Ce fut rapide, elle n'avait pas perdu de temps sur cette affaire. Elle voulait profiter du calme de cet espace-temps, là où tout ce qui est formalisé, l'est pour des années, voire des siècles et peut-être bien plus encore. Elle s'assit sur une table, vierge de document, sereine et disponible. Les documents photocopiés sur les cuisses, la tête entre les mains, tentant de se concentrer plus encore. Le silence de l'endroit était propice à la réflexion et bien plus. La tête ne bougeait plus, seul le regard, jeté sur le papier, tentait d'accrocher une information utile et de traquer, s'il en était possible, la moindre indication qui aurait

justifié la disparition d'une page. Mais rien ne lui semblait contenir quoique ce soit de spécifique, de différent d'anecdotiques.

La page manquante ! Qu'y avait-il d'important sur cette page ? Apparemment rien d'extraordinaire. Elle ressemblait bien à la précédente et à celle d'après aussi, avec la même écriture. Bizarre tout de même que ces documents soient manuscrits et non frappés à la machine. L'informatique existait certes à cette époque, mais pas dans les petites mairies. Sans doute que monsieur le maire préférait l'écriture à une machine bruyante pour une esthétique du texte. Enfin, tout cela pour dire que rien, mais vraiment rien ne distinguait cette feuille de papier d'une autre. Elles indiquaient toutes, des actes de naissance, toutes validées et signées par le maire et toutes relatées par la même secrétaire de mairie, de l'époque, sans que l'on puisse bien reconnaître la signature de celle-ci. Il lui semblait bien que sur d'autres feuilles précédentes, ce n'était pas le nom de Marie-Thérèse qui apparaissait sur les documents. Elle verrait cela plus tard,

Alors, sur cette page, quatre naissances y étaient indiquées. Des déclarations qui semblaient toutes normales et respectables dans une même formulation, toutes rédigées de la même façon. Trois concernaient des petits garçons, et une, une petite fille, Miranda Rebellin, fille de Fernando Rebellin et de Maria Vinescou.

« Tiens ! L'adresse des parents est proche de la maison »

Cette Miranda était-elle cette gitane ? Cette jeune fille qui avait agressé la pauvre grand-mère. Angélique avait quitté du regard la feuille, les yeux toujours tournés vers un ailleurs inexistant, partie dans un autre monde peut-être.

« *Les gitans, regarde Lili comme elle est belle quand elle danse! Elle est belle dans sa tenue traditionnelle, robe fleurie jaune et rouge en tissu si léger, prenant de*

l'ampleur quand elle tournoie aux sons d'une guitare fatiguée de trop de soirs de fête. Mais qu'importe, l'insouciance de la fête autour d'un feu de bois pétillant ! Quelle belle vie ! Pas de travail, pas de soucis, mais un confort précaire qu'il faut savoir accepter »

Chapitre 2 : Miranda Rebellin.

Angélique se relevait pour retrouver un sérieux. Le regard s'effaçait dans une conscience réveillée. Les images fugaces s'évaporaient, s'évanouissaient en une vérité moins souriante. Elle retournait à l'espèce de guichet pour de nouveau consulter les microfilms, histoire encore de vérifier si les copies concernées étaient bien les feuilles qu'elle recherchait. Elle replongea le nez dans la visionneuse, inconfortable outil qui semblait débarquer d'un siècle démodé. *« A notre époque, ils en sont encore à ça ! Même le minitel semble un outil plutôt moderne à côté' »* l'ordinateur portable était, lui, interdit dans l'endroit et on se demande bien pourquoi ? « *Ah retrouvons bien la bonne année ! Ah tiens, c'est là !* »

Elle fouinait les autres pages d'un œil averti et intéressé, curieuse à chercher sans trop vraiment chercher, à deviner sans trop savoir quoi. Une naissance reste une naissance et un acte de naissance ressemble à tout autre acte de naissance. On y retrouve tout d'abord, le nom, le prénom et la date de naissance de l'enfant, aussi les noms des parents et si nécessaire le nom des témoins. « *Tiens, tiens, la Marie-Thérèse a été absente un sacré bout de temps »*. Elle remontait plus loin encore dans le passé, la molette faisait défiler le microfilm et le temps aussi. « *Ce n'est pas croyable, il y a bien six à sept mois d'absence, sept mois pile, il a dû lui arriver quelque chose à l'époque, une maladie, voire un congé sans solde, quelque chose d'important dans tous les cas. Allez une copie de cette page-là aussi ! Tiens regarde ! Sur la même feuille, le premier acte qu'elle ait enregistré à son retour est pratiquement celui de Miranda, peut-être une ou deux autres naissances avant. Allez hop à l'imprimante ! Combien ça coûte ? Un euro la copie ! Oh les salauds ! Eh bien dites-donc, c'est de l'arnaque. Pas étonnant qu'il n'y ait personne. Tu vas me dire que je pourrais partir en cachant les copies dans*

mon sac, ni vu, ni connu. Oh ils ne doivent pas être si cons que cela, l'imprimante compterait bien les feuilles, tiens, tiens, on va vérifier ! ».

Angélique se ravisait vite. L'endroit n'était pas si agréable, rebutant presque, propre malgré tout, mais silencieux comme une annexe d'un cimetière égaré au bout d'un monde qui n'existerait pas. Il faisait froid dans le dos sans que pour autant, la température soit basse. Mais c'est ainsi, fréquenter ces vieilles choses, ces vieilles histoires, quelquefois enregistrées plusieurs siècles avant, donnait des boutons. Il y avait, entre autre ici, toutes les archives du village, en microfilms pour qu'ils soient accessibles sans détériorer les originaux. Et cela concernait des gens pratiquement tous morts, à part les moins de cent ans dont il restait encore quelques vivants, bien plus d'ailleurs que dans les dernières années. Même s'il n'y avait pas de corps enfouis ici, ni d'urnes installées dans des trous du mur, cela restait tout de même comme un mémorial. Un endroit qui rappelait des bouts de vie, des traces d'un passage sur terre. Quand les corps ne sont plus, l'esprit y est évaporé en un irréel et impalpable immatériel, sauf ces lignes, sur un registre oublié, qui rappellent une existence perdue. Elle se glissait dans son vêtement, jetait son sac à bordel sur son épaule en bandoulière, les feuilles dans une main quand l'autre fouillait le sac, aidé d'un œil avisé et surtout habitué, pour vérifier, dans cette caverne d'Ali baba, si tout était bien là, le téléphone, les papiers, le trousseau de clé, enfin tout ce qui est utile à trimbaler sur soi. Elle poussait la chaise sous la table, effaçant presque son passage, redonnant à l'endroit une neutralité presque irrévérencieuse. La pièce retrouvait un calme pratiquement millénaire, neutre et indémodable qui ne garderait aucun parfum de la vie des vivants, aucune trace des voix des criants, comme si personne ne venait jamais ici. Il ne fallait pas déranger ces morceaux de vie qui dormaient ici, pour si

longtemps, bien plus longtemps que la période de sursis d'une centenaire.

Elle se retournait pour vérifier encore si l'espace n'avait trace de sa visite, elle repoussait le lecteur de microfilms pour qu'il soit presque parfaitement au milieu des habitudes de l'endroit, presque au sein des traces de poussières séculaires. Elle traversait la porte pour retrouver la jeune femme au guichet de l'accueil. Angélique posait son sac sur le comptoir et plongeait sa main dedans, à la recherche d'un porte-monnaie providentiel, pour s'acquérir de sa dette.

-C'est combien madame ?

-Seize euros ! Ce n'est pas donné n'est-ce pas ?

-Oui, c'est un peu cher, mais enfin, nous n'avons pas le choix. Et puis on ne vient pas ici tous les jours.

-Vous avez bien raison, tous ceux qui viennent ici, sont un peu obligés !

-Merci, au revoir !

Elle inspirait fortement, libérée d'un poids, libérée de la présence immatérielle des gens qui ne sont plus qu'une habitude forcée. Elle ressortait de son fourre-tout, son téléphone, une petite vérification pour voir si quelqu'une ou quelqu'un ne l'avait pas appelée pendant cette occupation, ou laisser un message. Sa Lolo, notamment, qui ne pouvait l'oublier plus d'une demi-journée. Il y avait bien un message de sa belle et un autre de Jean. Après quelques dextérités du pouce droit, elle activait la touche appel.

-Allô Jean !...quoi la gitane ?...je suis désolée, mais je ne comprends pas…d'accord, d'accord…je peux passer la voir, mais pas d'article pour l'instant…c'est sympa ! Mais qu'est-ce que cela me donne ?...ce n'est pas cela qui va faire vivre le journal !...bon j'irai cet après-midi, par curiosité d'abord, avec Laurence si elle veut bien… merci Jean, merci.

-Allô Lolo ! J'arrive dans une petite demi-heure. Peux-tu me retrouver chez Ginette , directement ?...d'accord d'accord ma chérie, bisous.

La Lili rangeait, jetait plutôt son portable au fond du sac. Et comme à chaque fois qu'elle avait eu sa belle au fil, elle resplendissait. C'était du bonheur. La démarche s'allégeait, les fesses dandinaient un petit peu, le visage retrouvait la lumière. Un air de bien-être illuminait la jeune femme. Elle était heureuse tout simplement, naturellement heureuse, oubliées les douleurs du passé, terminées les souffrances d'une vie disgracieuse et incohérente. On ne choisit pas son passé, mais on construit son présent. Le bien-être était là ! La vraie vie était là ! Direction la bagnole pour retrouver les plaisirs, pas du tout démodés, des bras d'une Lolo impatiente et toute attentionnée, toute aimante. Que demander de plus quand l'amour est au rendez-vous ? Il se suffit à vivre, tout va sans se poser la moindre question, tout baigne dans le bleu des yeux et des cieux.

Bien installée dans sa petite auto, vitre conducteur baissée, musique assez forte, comme une ado à peine sevrée, elle irradiait. Elle était lumineuse dans sa respiration du bonheur, une certaine insouciance traînait dans le regard et le comportement. La vie rêvée des anges, des Angéliques. Le parcours lui parut infiniment court, elle avait dû manquer certaines attentions dans sa conduite, mais tout était arrivé à bon port, la voiture et la jeune femme.

Elle garait l'auto, à la parisienne, pas de créneau, en marche avant entre deux voitures après que la roue droite ait roulé sur le trottoir, en douceur certes, mais en abîmant sans doute un peu la jante au passage. Pas très délicate la Lili, mais une place à près dix mètres de l'auberge de Ginette, qui n'avait rien d'espagnole, ne se ratait pas. Laurence aussi, se la jouait parisienne, bien installée sur la terrasse, à un endroit stratégique où elle ne pouvait pas rater tout ce qui passait dans le coin. Le dos bien contre la vitrine, elle pouvait voir tout ce qui

venait de la rue, proche de l'entrée pour ne rater aucun client assoiffé. Les lunettes de soleil cachaient la vérité d'un regard impatient, elle semblait détachée de ce monde, presque indifférente à un entourage grouillant des habitudes. Elle attendait simplement sa compagne.

Le soleil était plutôt atone en ce midi, affaibli, mutilé de ses rayons oubliés en une léthargie agonisante.

Angélique la voyait bien ainsi. Elle remarquait bien aussi, malgré le verre opaque des lunettes, que la Lolo l'avait vu arriver. Elle agitait, d'un petit signe, une main discrète.

-Alors, je n'y crois pas ! C'est bien la peine de critiquer les parisiennes, pour faire de même.

-Ah ma Lili ! Toujours aussi agréable. Regarde, mais regarde !

-Laurence retirait ses lunettes pour laisser apparaître un œil gonflé, complètement tuméfié, à ne plus rien voir par celui-ci.

-Mais c'est quoi cela ma Lolo ?

-Une piqûre de guêpe, juste sur la paupière, il y a moins d'une demi-heure, juste après que tu m'aies appelé.

-Mais comment cela est-il arrivé ?

-J'ai voulu jouer à la Lili, vitre ouverte, musique à fond dans la voiture et je me suis pris la bestiole, aussi simple que ça.

-Tu es belle ainsi ! Attends ! Ne bouge pas ! Je prends une photo.

-Tu ne te fous pas un peu de moi quand même ?

Rapidement, les lunettes reprirent place sur le nez, pour cacher cet affront accidentel.

-Tu ne t'es pas ratée ma mémère ! Il est vrai que tu es, de plus, allergique aux piqûres de ces bestioles-là.

-Oui, mais à l'œil, comme cela, c'est bien la première fois.

-Tu as été à la pharmacie ?

-Bien sûr, tu t'en inquiètes quand même au lieu de faire une photo ! J'ai juste une pommade à mettre toutes les heures. Normalement, demain, je retrouve une allure normale.

-Bon, c'est chiant, mais rien de cassé, c'est le plus important.

-C'est clair, c'est emmerdant quand même, je ne vois plus que d'un œil.

-Je peux m'asseoir maintenant la miss ?

-Fais comme chez toi ! J'ai commandé les bières.

-Elle n'est pas là Ginette ?

-Non, elle est partie pour un deuil dans sa famille. C'est la petite qui assure seule le service et la cuisine.

-Elle prend du grade la petite Delphine. C'est bien. Cale prouve une fois de plus que ses parents sont des barges et que Ginette a eu raison de la prendre sous son aile. Elle est méritante la petite, un grand pied de nez à la connerie humaine qui voudrait que ceux qui réussissent n'aient que des diplômes.

-C'est certain, heureusement que le courage fait marcher aussi la réussite, qu'il n'y ait pas besoin systématiquement de parent fortuné pour réussir dans la vie. C'est une leçon de vie à donner aux petits merdeux qui se croient tout permis avec un diplôme, qui de toutes les façons, est attribué à presque n'importe qui.

-On verra si tu diras la même chose pour tes deux garçons ma puce ?

-C'est clair ! Mais tu vois, voir des exemples comme celui-là relativise un peu les choses.

-Tiens Delphine ! Toute pimpante la belle ! Dis-donc comme tu es coquette ! Bien habillée, comme cela, on dirait la patronne.

-Oh Angélique n'exagère pas ! Quand Gigi n'est pas là et que je dois faire le service, il est normal de faire des efforts vestimentaires pour accueillir la clientèle.

-C'est très bien ainsi ! Je ne sais pas si j'ai de droit de le dire, mais tant pis, je suis contente pour vous deux ! Chacune mérite l'autre.

-Mais pourquoi tu n'aurais pas le droit de le dire Angélique ?

-Ne fais pas attention Delphine ! C'est Angélique, elle n'est pas toujours facile à comprendre. Elle va encore se demander si elle a le droit de vivre et pourquoi, mais elle le prend bien pour autant. Moi je suis contente pour vous deux et je ne me pose pas toutes ces questions.

-Delphine ! Excuse-moi, c'est vrai que je suis un peu conne.

-Un peu, tu deviens très raisonnable !

-C'est clair. Bon Delphine ! Tu veux peut-être que nous choisissions nos plats ?

-Je peux revenir, prenez votre temps !

-Non, non, dis-nous quel est le plat du jour ?

-Une chiffonnade d'andouillette de Vire au cidre et aux chanterelles.

-C'est quoi ?

-De l'andouillette dépecée, cuite au cidre servie avec des pâtes sur un lit de champignon à la crème.

-Bien, je prends direct le plat.

-Moi aussi, cela m'a l'air bien appétissant.

-Je peux vous mettre autre chose que les pâtes si vous le voulez ?

-Non, non très bien les pâtes ! Angélique adore les pâtes.

-Merci les filles !

La petite retournait à la cuisine. C'était un jour assez calme, elle devrait s'en tirer. La terrasse se remplissait malgré tout peu à peu, en ce jour bien agréable, un peu à contre-courant des précédents, un peu trop chahutés et des demains annoncés, pas

beaucoup mieux, dans une saison complètement déboussolée, une parenthèse à profiter.

-Elle est vraiment sympa cette petiote. Tu as vu, quand elle s'apprête ainsi, comme elle est mignonne !

-C'est certain, le mec qui tombera sur cette fille, ne tombera pas sur une ingrate et ce à tout point de vue. Une mignonne gamine toute courageuse et aussi facile à vivre, cela ne se trouve pas à tous les coins de rue.

-Tu as bien raison Lili, mais dis donc ! Comment cela s'est-il passé aux archives ?

Angélique prit le temps de tremper ses lippes dans la mousse onctueuse d'une tartine de houblon et de bien savourer une première gorgée de cette bière de Noël. Elle plissait les yeux pour intérioriser le plaisir, un grand plaisir.

-Je ne dirais pas que ce fut un grand bonheur. Non, certes, mais c'est tout de même passionnant, très passionnant. Tu sais, les archives, ce n'est pas un endroit très rigolo, ni très plaisant. Par contre, on y trouve ce que l'on vient chercher, des petits bouts de vie de gens que tu ne connais même pas. Ici, rien n'est perdu, à peine égaré quelquefois. J'ai, bien entendu, retrouvé la page manquante…j'y ai peut-être trouvé la trace de notre gitane.

-C'est comment son prénom ?

-Miranda !

-C'est bien joli comme prénom. Le prénom est joli, cela n'empêche pas la jeune fille d'avoir agressé une grand-mère.

-Eh bien ! Nous irons lui parler de cette agression. Cet après-midi, avec la bénédiction de Jean.

Les deux filles continuaient à discuter discrètement, comme deux vieilles amies qui ne se seraient pas vues, depuis bien longtemps. Elles paraissaient quasi indifférentes aux autres de passage. Ce moment chez Ginette était un plaisir, un petit plaisir, mais qui égayait une journée grise, dans tous les sens du terme. Les

journées tristes méritent un bout de bleu que l'on ne peut pas arracher à un ciel absent, cherchant ses intrigues, derrière des cumulus trop bourgeois pour être accusés de forfaiture.

La chiffonnade d'andouillette ne fut qu'une parenthèse dégustative, une très bonne parenthèse. Elles avaient beaucoup trop à se dire, séparées depuis le matin tout de même. Cela faisait un bail qu'elles ne s'étaient confiées quoique ce soit. Il y a des jours ainsi où le propos s'effiloche au rythme d'un temps que l'on voudrait éternel, au moins.

La parenthèse se trouvait close naturellement, tout simplement avec le seul regret qu'elle ne fut plus longue. Il y avait bien entendu un après-midi chargé, pas question de traîner à table Après un salut très convivial à la petite, une bise sincère ponctuée d'un merci, elles quittaient l'auberge devenue bruyante par des gens qui passaient un bon moment, pour retrouver la voiture.

-Ma foi ma petite puce ! Ce fut un régal. Delphine a un sacré talent pour cuisiner ! Ce fut un grand délice, comme bien souvent d'ailleurs.

-Oui ma Lolo, comme d'habitude. Maintenant il faut retrouver la vérité de la vraie vie, où vivent les vrais gens, pas des personnages comme nous dans ce bouquin. Tu vois, là, là où ça fait très mal.

-Angélique tu me fais peur ! Aller chez des gens qui vivent comme des nomades, tu te rends compte ! Ils ont peut-être des maladies, ou des trucs contagieux que l'on peut attraper.

-Laurence, arrête tes conneries un peu! Tu racontes n'importe quoi ! Mais vraiment n'importe quoi. En dehors de ton petit monde à toi, ton tout petit monde, tout est dangereux.

-Oh dis ! Tu lis les journaux, comme le tien d'ailleurs. Tu vois bien tout ce que l'on dit sur les gens du voyage quand même. Ils ne travaillent pas.

Comment gagnent-ils de l'argent ! Tu le sais toi ? Moi, je n'ai pas confiance, j'ai la chair de poule. Heureusement que tu es là, certain que je n'y aurais jamais foutu les pieds.

-Ma Lolo, tu as bien trop de préjugés. Pourquoi te faire un monde de gens que tu ne connais même pas ? Tu ne sais même pas comme ils vivent et tu racontes des conneries parce que tu as entendu un truc à droite et un autre à gauche.

-Mais enfin Angélique ! Les journaux, ça ne raconte pas que des conneries, rassure-moi ?

-Bien entendu que non. Quoique, certains aux obédiences politiques affirmées ne se gênent pas de profiter d'informations douteuses, pour tartiner des salissures sur un tel ou sur tel autre. Mais à 'La Vérité', tu sais bien comment nous fonctionnons petite coquine.

-Bien oui ! Il doit bien arriver qu'il parle de ces gens-là et pas toujours en propos courtois.

-Certes, certes. Mais il ne faut pas en tirer une généralité à partir de quelques cas bien isolés.

-Franchement Lili, tu n'es pas objective sur ce coup-là !

-Peut-être, peut-être, j'en conviens bien. Mais je te répète que je reste persuadé, que cela reste du fait d'une minorité. Cela est de même dans tous les coins de la société, quand quelque chose doit fonctionner sur un mode moral donné, il y a toujours des crétins, pas tous lapins, qui profite du système pour abuser jusqu'à des limites bien au-delà du raisonnable.

-C'est bien ma Lili, ma mère Térésa, pas vierge, à encore croire un monde merveilleux de Disney.

-C'est comme cela ma Lolo, c'est comme cela !

-Dis ! Tu sais où tu vas les trouver au moins ?

-Bien sûr ma puce, bien sûr !

Elles arrivaient à l'auto, s'installaient comme à l'habitude, Laurence avec les précautions d'usage, Angélique bien plus bordélique, un vrai garçon

manqué, sans aucune précaution pour ses affaires. Et hop ! Parties pour l'aventure…vers un monde inconnu.

-Et alors, où va-t-on ?

-Au pays des merveilles, là où habitent les méchants habitants des roulottes, là où le monde n'est plus le tien.

-Tu te moques encore de moi, je crois...non ?

-Non, pas du tout…un petit peu peut-être, mais vraiment pas grand-chose. Regarde bétinette ! Là-bas au fond, les roulottes sont dans l'herbage tout près du lac.

-Mais comment savais-tu qu'ils étaient là, pas très loin en fait ? Tu es sidérante !

-Il suffit d'être curieuse ma Lolo, au lieu de jacasser comme une pie.

-Et vlan ! Encore une claque dans la gueule. Madame Lili distribue les baffes aux mauvais élèves.

-Lolo, la susceptible ! Cherche comment les rejoindre ! Au lieu de bougonner comme un enfant gâté, privée de son jouet préféré.

-Eh bien oui, facile la Lili ! Elle sait où ils sont, mais ne sait pas comment y aller ! Il suffit de traverser le champ de maïs à pied, au moins un petit kilomètre dans une terre collante à souhait. Dommage pour tes belles chaussures, toutes neuves. Moi, je m'en fous, je reste dans la bagnole.

-Arrête ton caractère de cochon la belle et fais-moi au moins plaisir ! Essaie de trouver une solution ! S'ils se sont installés là-bas, c'est qu'il doit y avoir un chemin pour y aller. Ce ne serait vraiment pas pratique d'aller voler des gens avec des chaussures pleines de terre. Ils sont plus fins que cela quand même, n'est-ce pas ma Lolo ?

-J'abdique, tu veux toujours avoir le dernier mot. Même avec de l'humour, même avec malice, tu m'en glisses toujours une propre. Bon ! Voyons… et si tu passais par chez la mère Jeannette ! Tu vois qui je veux dire ?

-Oui, oui, celle qui a perdu son mari le mois dernier !

-C'est bien cela, il te faut faire un bon détour.

-Je pense malgré tout que c'est bien, c'est vrai que cela rallonge, mais je le sens bien. De toutes les façons, il n'y a pas de solution de ce côté-ci. Allons voir la petite mère Jeannette ! Une gentille petite vieille cette personne.

-C'est vrai, tu la connais bien mieux que moi, n'est-ce pas ?

-Elle a toujours habité ici, même si elle n'est pas une voisine proche, nous la voyons assez souvent, maman surtout. Il ne faut pas oublier que c'est l'ancienne factrice du patelin.

-Ah oui ! Je ne le savais pas ! Mais elle doit bien la connaître la gitane elle ?

-Je ne sais pas. Ce n'est pas parce qu'ils gîtent près de chez elle, qu'ils ont des conversations amicales. Je pense que la petite mémère est un peu comme toi. On va dire poliment, méfiante, voire très méfiante. Mais tu fais bien d'en parler. Malgré tout, elle voit ce qui se passe et elle voit peut-être des choses intéressantes.

-C'est le chemin de l'école buissonnière, j'ai l'impression que rien n'a changé depuis des siècles. Ces haies, ces talus, ces virages à angle droit, un chemin qui semble mener nulle part. Je ne sais pas, mais l'éternité est sans doute au bout du bout du chemin

-C'est bien poétique ma puce, mais n'oublie pas que le bitume ne date pas de mathusalem, dix ans tout au plus.

-Tu casse le charme de mes impressions. Tu es vache et tu le sais bien. Tu sais bien que tu me gâches un petit plaisir. Je ne suis pas très exigeante, mais de temps à autre, j'aime rêver… de pas grand-chose.

-Jusqu'à m'oublier sans doute même. Je vois où tu veux en venir…

-Lili arrête ! Tu me fatigues avec tes remarques !

-Bon bon, ma Lolo ! D'accord, d'accord, tu ne m'entendras plus, presque plus…à jamais.

-Fouteuse de merde ! J'y crois pas à tes crises ! Cela me fait pleurer…de rire.

-Dis miss Lolo ! Tu suis la route ou pas ? Dis-moi où il faut tourner quand même !

-Ah miss aimable ! Tu as un peu raison quand même sur ce coup-là. C'était tout à l'heure qu'il fallait tourner, il y a une bonne centaine de mètres, peut-être plus même.

-Pas grave mémère ! On fera un demi-tour dans la cour de cette ferme et le tour sera joué.

-Tu ne rentreras pas dans la ferme quand même ?

-Qu'est-ce qui me l'interdit ! Pas de portail, pas de panneau. Et si l'on rencontre quelqu'un, un petit bonjour de la main et puis c'est tout. Nous ne sommes pas chez des sauvages !

-Tu ne t'emmerdes pas quand même, c'est une propriété privée !

-Et qui s'est trompé de route, hein !

-Tu es vache de me remettre le couvert !

-Bon, tu vois ! Fastoche, de plus il n'y a personne.

-Je n'en reviens pas comme tu es sans gêne ! Non, je n'y crois pas.

-Peut-être, mais tu vois, nous sommes sur la bonne route. En fait, maintenant, je prends la route de la scierie abandonnée, je pense ?

-Oui, oui c'est ça en fait, je le crois ! Je ne suis jamais venue ici.

-Toi, tu le crois…alors ça ce n'est pas pensable ! Et elle me fait la morale !

-Bon, bon ! Ralentis maintenant, nous y arrivons et le chemin ne semble pas très carrossable.

-Bien entendu, madame la commandeuse !

La voiture arrivait jusqu'au bout d'une ligne droite qui semblait finir directement dans un champ de maïs

fourrager. La piste paraissait sans issue, en un lieu oublié du monde, sauf peut-être de quelques habitués.

-C'est à gauche au bout, non !

-C'est cela même, tu devrais même voir les premières roulottes.

-Bon ! Il y a déjà des chevaux.

-Tu vois comme ils sont sans gêne ces gens-là ! Les chevaux broutent le bord du champ de maïs.

-Et alors ! Qu'est-ce que cela te gêne ? Ils ne sont pas dans le champ…juste au bord, peut-être qu'ils en bouffent un petit peu, mais si le père Lemasson ne dit rien.

-Tu trouveras toujours une raison pour justifier les gens sans gêne. Ces gens-là c'est la gangrène, je te l'ai déjà dit !

-Ma Lolo, ma petite Lolo, je ne te reconnais pas dans tes propos. Tu n'es surtout pas ainsi d'habitude. C'est la peur qui dessine tes mots ? La peur de mourir, de souffrir, domine ta raison qui perd son objectivité.

Angélique croisait les cinq ou six chevaux dételés, mais attachés à un tronc d'arbre. Elle ralentissait au possible pour ne pas les effrayer. Les bêtes semblaient vraiment insensibles à sa venue et à l'auto, l'habitude. Une intruse dans un monde différent et indifférent, ce bout de campagne paraissait égaré de la vie habituelle des deux filles. Ici, était une parenthèse d'histoire, comme un bout de vérité que personne ne veut savourer et ne veut accepter. Une jeune gamine jouait avec deux chiens de races très incertaines, des bâtards de plusieurs générations, durs à la vie, solides comme une vieille malédiction. Ici, le sang des gens n'a pas la même couleur. La petite, à la vue de la voiture, s'éclipsa rapidement vers les roulottes, de bonnes vieilles roulottes qui avaient traversé des siècles de l'histoire de ces gens-là, pour s'échouer à la frontière de l'admissible.

-Je vais me garer par là ! Qu'en penses-tu ma Lolo ? Cela fera moins intrusif.

--Tu sais ce que je pense de ces gens-là ! Ici ou ailleurs, c'est certainement la seule voiture qu'ils ont vu depuis des lustres. Écoute les deux clébards comme ils aboient méchamment pour t'accueillir ! Fais attention, de ne pas te faire bouffer les cuisses !

-Ah ma Lolo ! Je ne sais pas ce que tu as en tête, mais je suis surprise de ton attitude. Je suis certaine, de plus, que tu serres les fesses, pire qu'en cas de tourista. Elle flippe ma Lolo ! Elle flippe, mais ce ne sont que des humains, des humains ma Lolo !

Angélique n'attendait aucune réplique, ni moins une réaction, ni quoique ce soit d'ailleurs. Elle sortait du véhicule avec attention malgré tout. Les deux chiens qui aboyaient virilement se tenaient malgré tout à distance respectable. Mais un coup de sifflet sec et bruyant taisait leurs ardeurs. Ils disparaissaient derrière les roulottes la queue basse.

Un homme assez costaud aux cheveux assez longs et la moustache noire de geai apparaissait, un homme rustre, vêtu de fringues solides et usées. Le regard, sévère et soupçonneux, jetait des éclairs sur Angélique.

-Qu'est-ce que tu veux la gonzesse ? Qu'est-ce que tu viens foutre ici ?

-Je suis Angélique Lelièvre du journal 'LaVérité'.

-C'est quoi encore cette connerie ! Il y a déjà les flics qui sont venus, il y a quelques heures. Qu'est-ce que vous voulez m'emmerder ? Et c'est qui la rombière à la sale tronche dans ta chiotte ? Encore un flic !

-Non…non, vous vous méprenez, je veux juste discuter !

-Discuter de quoi ! Il n'y a rien d'intéressant ici ! Vous faites que nous emmerder ! Laissez-nous vivre ! Casse-toi la gadji un point c'est tout !

Angélique ne s'en laissait compter, elle avait souvent eu à appréhender des situations semblables quand le feu de l'actualité brûle les notions de calme.

-Je voudrais parler avec vous ou avec Miranda !

-Qu'est-ce que ma fille vient foutre là-dedans ? Comment vous savez son nom ?

-Je suis journaliste.

-C'est pour la vieille qui a porté plainte. Elle ne l'a pas touché la vioque ! C'est vraiment faire du foin pour rien.

-C'est bien pour cela que je suis là, je veux savoir la vérité, au moins avoir la version de Miranda.

-Bien sûr, bien sûr…vous, les journalistes, vous êtes comme les autres à nous salir, à nous traiter de voleurs, de rapines et j'en oublie. Je suis certain que c'est encore un piège à cons. Vous, vous voulez tout savoir et vous écrivez ce que vous voulez dans votre torche-cul.

-Calmez-vous, s'il vous plaît ! Vous vous énervez pour rien.

-Pour rien, pour rien. Vous croyez que c'est marrant de voir les flics débarquer ici. Et là, pour ma fille, qui n'a rien fait. Déjà que les gens comme vous, vous nous reprochez tout ce qui peut vous arriver. Non, non, je n'ai pas confiance. Cassez-vous, laissez-nous !

-Papa, c'est quoi encore ce bordel ? Arrête de crier ! Qui êtes-vous ?

-Ne t'en mêle pas Miranda ! Retourne à ta roulotte !

-Qui êtes-vous ?

-Je suis journaliste !

-De quel journal ?

-'La Vérité', mademoiselle.

-C'est vous Angélique Lelièvre ?

-Oui, c'est moi, c'est bien moi.

-Papa, calme-toi, je vais, je veux discuter avec elle. J'ai entendu parler d'elle, en bien.

-Tu es certaine Miranda ?

-Ouais papa, ouais, ne t'inquiète pas.

Un calme précaire redonnait un peu de plénitude à l'endroit, un endroit vraiment tranquille où on peut occire qui on veut sans en être pour le moins inquiéter. Ici, tout semble loin de tout, un lieu trop calme qui pourrait effrayer une chauve-souris égarée. Ici on peut tirer la langue, à qui on veut, en toute impunité.

Deux femmes, près d'une exploitation agricole discrète, se regardaient dans les yeux, presque sereines. L'ombrageuse jeune femme eu teint du soleil était d'un calme naturel. Elle semblait rassurée que l'intruse soit une jeune femme de presque son âge, presque pas étrangère, elle en avait déjà entendu parler. Elle pourrait appréhender une discussion, sans arrogance, sans la mauvaise foi d'une étrangère vis à vis des gens du voyage. Elle faisait souillon, sans doute ce n'était qu'une apparence. Le fer à repasser, ce n'est pas très pratique dans une roulotte sans électricité.

Elle était grande, bien plus grande que son père, qu'Angélique et Laurence aussi. Elle portait bien l'insouciance de son jeune âge, le bel âge pour une jeune fille avenante à la chevelure frisée, assez courte, mais en peu embrouillée, facile à coiffer. Le visage resplendissait d'une sincérité naturelle, la méfiance avait repoussé le regard noir au fond des yeux. Elle avait vraiment l'allure des gitanes que l'on voit dans certains films du sud. Une beauté méridionale se dégageait de l'allure un peu masculine, marquée par des habits plus rustiques que ceux d'Angélique. Le visage hâlé et relâché, donnait une sincérité au regard, une douceur aux lèvres. Un sweat-shirt noir froissé et un jean court noir aussi, usé jusqu'à la moelle, masculinisait encore l'allure, des baskets sans chaussette habillaient les pieds.

-Alors ! Qu'est-ce que tu me veux ?

-Seulement que vous me donniez votre version sur ce qui s'est passé chez madame Rouxel.

-Qu'est-ce que tu vas en faire ?

-Un article…seulement un article, en tentant de comprendre les propos de chacun.

-Je n'y crois pas, c'est surtout pour défendre la vieille !

-C'est comme vous voulez! Mais si je n'ai qu'une version. L'article relatera cette seule version.

-Tu sais, je te connais un peu, pas beaucoup, mais je t'ai lu un peu. Nous n'avons pas beaucoup d'argent quand je vis ici, mais de temps en temps, j'achète ton canard. Donc, il m'arrive de lire certains de tes articles. J'ai apprécié comme tu as défendu le cas du petit Mickael. Mais pour autant, cela ne me rassure pas complètement. Tu sais ! Il se dit tellement de choses sur nous, quelques fois vraies, souvent des racontars de vieilles bonnes femmes. Dès que nous arrivons dans un endroit, comme par hasard, tout ce qui se passe de mal, c'est de notre faute. Malgré tout, je vais te parler, va demander à l'autre dans la voiture de descendre, je ne vais pas la dévorer ! On a un petit abri entre deux roulottes qui nous protège de la pluie et du vent. On y sera un peu plus à l'aise, je crains qu'il pleuve rapidement. Tu peux me tutoyer… moi, je ne sais pas faire autrement ?

Angélique la regardait, d'un œil calme, discret et curieux. Cette jeune femme n'avait pas du tout le même langage que son père. Elle semblait bien plus proche du comportement de personnes qui vivent en ville ? Et même, si la tenue était plutôt décontractée, Angélique sentait bien que ce n'était que pour cette vie de nomade et qu'en d'autre moment, elle portait des fringues plus habillées.

-C'est bien ainsi, cela me convient ! Je vais chercher Lolo !

-C'est ta meuf ?

-Oui, cela se voit tant que cela ! Tu sais aussi découvrir la vie cachée des gens !

-Vous ne vous rendez pas compte, mais, même si vous êtes discrètes les filles, il y a de petites choses qui se comprennent. Malgré tout, l'évolution des mœurs vous a libéré la sincérité du regard. Mais enfin, je m'en fous complètement.

-Je ne m'imaginais pas, je pensais que nous étions bien plus délicates que cela. C'est surtout pour les garçons de Laurence, nous ne voulons pas qu'ils se fassent railler.

-Tu sais cela ne changera rien, les gens arrivent à savoir et quand ils ne savent pas, ils brodent la vie des autres avec des riens. Alors, s'ils voient deux filles avec deux enfants, il n'y a pas loin à vous tailler un costume de gouines.

-Tu as certainement raison, je vais chercher Laurence.

La voiture n'était pas bien loin,à peine une vingtaine de pas, mais pour décoincer la Laurence, ce ne serait pas la distance qui serait longue, mais le temps, une tête de lard dans ses mauvais moments.

Rapidement, Angélique repensait à Miranda et elle la voyait bien plus sociable qu'elle n'y pensait avant. La jeune femme avait vraiment des habitudes de sédentaire.

Elle retrouvait sa Lolo à l'auto pour tenter de la convaincre de descendre. La manouche était seule maintenant, les bras croisés, sous une poitrine raisonnable, sans doute complètement libre sous ces fringues sommaires. Elle faisait un peu plus arrogante ainsi, semblant certaine de son fait, certaine de son propos, fière, affichant un certain orgueil à se montrer, un peu loubarde, un peu voyou.

-Allez ma Lolo ! Viens, sors de la voiture !

-Cela ne me dit rien. Je n'ai pas confiance dans ces manouches, ils sont sales en plus ! Comment peux-tu discuter avec quelqu'un de pareil ?

-Si tu te comportes comme tu penses qu'ils se comportent, nous sommes mal barrées. Allez Lolo,! Déloge ton cul du siège !

-Puisque je suis là, je vais faire l'effort d'y aller, sinon, je vais en entendre pendant des mois. Puis, je ne vais pas te laisser te faire casser la gueule toute seule, quand même !

-Ah enfin, un trait d'humour ! Un petit sourire et ce sera top ! Parce que si tu montres cet air si aimable, elle va te rentrer dans le lard.

-Ah la Lili ! C'est vraiment intelligent. Marche devant ! Je ne veux pas me faire bouffer.

-Elle n'est pas comme toi, ta copine ! Un peu… voire beaucoup coincée !

Au contour d'un talus renfrogné, le camp se dessinait. Une ambiance gouailleuse rongeait un silence éphémère. Là, était, bien organisées, une bonne douzaine de roulottes, plus ou moins vieilles. Une poignée d'adultes s'affairait autour d'un barbecue organisé. On y sentait bon l'ail et le poulet qui bronze d'un autre soleil. Une ribambelle de moutards, plus ou moins habillés et propres, traînait autour dans des railleries incompréhensibles. Une autre jeune fille vint saluer les visiteuses avec un sourire naturel à décrocher une lune qui ne devait pas être si éloignée que cela.

-C'est ma petite sœur Angelina ! Elle est belle n'est-ce pas !

La petite prit une main d'Angélique et une de Laurence pour les tirer vers un espace commun, couvert d'une bâche faîtière tendue entre deux roulottes. Les deux hôtes se laissaient embarquées ainsi, Angélique avec un engouement sincère ponctué d'un sourire naturel, Laurence, bien plus rigide et craintive, le visage effacé dans un masque figé.

-Ne faites pas trop attention, Angelina n'est pas tout à fait normale. Elle a une case de vide. Elle est très gentille, c'est ce qui est important. Et puis, elle fait

partie intégrante de la famille et ne sera jamais à l'écart de celle-ci. C'est ainsi chez les manouches, on n'abandonne pas ses malades, ni ses vieux, ni tout autre de la famille.

Angélique avait bien remarqué le côté nature de la gamine. Pour une fois, elle s'était tue au risque d'une maladresse habituelle. Elles se retrouvaient entourées des enfants, bruyants et vifs, avides de curiosité par une visite imprévue de deux femmes qui n'étaient pas du tout de leur milieu.

-C'est quoi ton prénom ?

-Laurence !

-Bien, assieds-toi ! Et toi aussi Angélique ! Vous, les mômes, barrez-vous ailleurs !

Les adultes s'étaient éclipsés, en silence, effacés, presque invisibles, discrets comme on ne peut plus.

-Ne vous inquiétez pas ! Ici, rien de vos propos ne dépassera le carré de cette table. Ne faites pas attention à Angélina, elle ne parle pas et n'entends pas non plus.

Laurence était recroquevillée au bout d'un banc qui avait dû faire les guerres napoléoniennes et qui bordait la table. Elle était presque prête à partir en courant. Elle paraissait d'une fébrilité, telle une condamnée, au pied d'une guillotine rouillée. Angélique aussi, voulait rassurer son hôte.

-Ne fais pas attention, non plus à Laurence ! Elle pétoche tout le temps, pour rien. Alors, tu imagines, rencontré des gens du voyage…de plus chez eux.

-Ah ! Ce n'est pas grave, nous avons l'habitude. Tu sais, ici, à part le petit vieux qui vient, chaque jour, boire un café, c'est la seule visite. Le maire n'est, lui, jamais venu nous voir, il nous envoie les flics de temps à autre. La vieille, de l'autre côté, elle note sur un papier tout ce qui lui semble étrange. Tous les matins, elle compte ses poules et ses lapins, dès fois qu'on aurait grillé une de ses bêtes. Elle nous prend vraiment pour

des cons quand même. Alors, que veux-tu que je te raconte ?

-Seulement ce que tu as vécu, ce que tu as ressenti le temps de ta visite chez la grand-mère, hier au soir.

-Et pourquoi croirais-tu ce que je vais te dire ?

-Cela dépend…ce qui semblera sincère…ou pas…le feeling et l'expérience !

-Comment peux-tu juger de la sincérité de quelqu'un ou pas ?

-Grand sujet...de philosophie et de psychologie. Je suis diplômée en psychologie. Pas certain que cela suffise, mais tu verras, je suis honnête et je comprends très vite quand on essaie de me blouser.

-Je n'ai pas trop le choix quoi ! De toutes les façons, si je veux qu'on arrête les visites trop répétées des flics, il faut que je te lâche un morceau. Quand ils débarquent les clowns bleus, ils font flipper la grand-mère. Un de ces quatre, son cœur explosera.

-C'est toi qui sait Miranda !

-Bon, bon ! Vous voyez ici, c'est ma famille et quand je dis une famille, c'est ma véritable famille, celle que j'ai toujours connue. Celle qui m'a choyée, qui m'a fait grandir…qui m'a aimée…mais...

Déjà, elle se tut, lâchant le regard des filles, pour rejoindre un horizon hypothétique, Laurence et Angélique ne pipait mot, il ne sert à rien de provoquer une réaction quand quelqu'un semble en difficulté.

Le regard prenait brillance, le visage s'estompait dans l'illusion, elle semblait partie en un monde d'incompréhension

-Mais…ce n'est pas si simple. Je souffre d'un mal que je ne comprends pas, qui fait trébucher mon pas. Je me remets en cause chaque matin comme si mon existence ne dépendait que de moi. Je cherche à comprendre pourquoi je suis né, pourquoi avec ces parents-là, pourquoi ? Pourquoi ? C'est pour cela que j'essaie de comprendre mes racines… mes racines.

Un silence ponctuait le propos, le sujet semblait lourd de conséquence et ne prêtait, au verbe, aucune improvisation maladroite. Angélique remuait sa langue dans sa bouche.

-Qu'est-ce qui te pousse à penser cela ?

Miranda aussi, s'obligeait à un calme réfléchi. Elle dévoilait une facette d'intimité, à des inconnues, mais il fallait bien expliquer sa présence chez la petite vieille.

-Angélique ! Promets-moi que ce que je vous dis ne sera jamais publié dans votre journal. Pour ma mère et mon père, ce serait une déchirure, une honte même, que j'étale aux yeux de tous, mes petits secrets.

-Miranda…comment te dire…je ne voudrais pas passer pour une prétentieuse, mais je sais ce qui est publiable ou non. Le journal que je représente, ne fait pas dans la course au chiffre…je peux t'assurer, que rien qui puisse déranger l'honneur de personnes innocentes, ne sera publié.

-Tu sais, mes parents se doutent bien que je me pose des questions, leurs silences si profonds sont des gênes trop encombrantes. Je ne sais pas pourquoi ! Sans doute plein de petits détails de la vie. J'ai beau y réfléchir sans cesse,, je ne trouve aucune réponse., seulement des à peu-près

Elle avait craché ce poids de la vie presque sans respirer, presque sans réfléchir, certaine que c'était une connerie, d'avoir dit cela à des inconnues. Angélique n'osait brusquer le propos ni rentrer en des mots qui prêteraient à la gêne. Elle attendait que le regard de la jeune fille recroise le sien, pour oser une nouvelle question qui serait dérangeante quoiqu'on en dise. Miranda prit son temps, sans doute pour rassembler une énergie plus lucide, surtout pour paraître plus décente.

-Que veux-tu dire par à peu près ?

-Tu sais, quand tu te poses tant de questions, tu essaies de reconstruire ce qui de manque avec des peu

de chose, des petits bouts de rien. Tu te raccroches à quelques certitudes, à quelques maladresses arrachées au mur du silence, puis tu combles les…je ne sais pas, puis tu confirmes les incertitudes. Et tu te dis qu'il faut trouver des éléments rassurants, un extrait de naissance, un truc où ton nom est écrit, pour te montrer que tu existes. Et enfin tu vas demander à la mairie, où tu es presque certaine d'être enregistrée, sur un certificat de naissance et patatras, pas de trace de ta vie, de ta naissance au moins.

-Comment cela ?

-Il y a des circonstances qui ne peuvent pas être hasardeuse. Quand tu penses connaître ta date de naissance ainsi que l'endroit et que tu ne retrouves aucune trace de ta naissance à la mairie. Pire, quand tu cherches les documents officiels relatant tes origines et que tu ne trouves qu'un registre amputé d'une feuille… et pile poil, la feuille qui manque serait celle qui te révélerait. Alors, tu te dis que ce n'est pas clean, pas clean du tout même. Il ne peut y avoir de hasard !

-Les informations qu'on t'a données sont peut-être erronées, peut-être fausses même ?

-Non ! Tu vois, ce n'est pas possible. Si quelqu'un t'arrache la vérité sur ta vie, c'est bien pour cacher une vérité.

-Qui aurait eu intérêt à faire cela ?

-Qui a accès à ses registres ? La secrétaire de mairie, donc elle doit savoir qui a déchiré cette feuille du registre !

-C'est un peu simpliste comme raisonnement ! N'importe qui aurait pu faire cela !

-Je n'ai pas dit que c'était elle d'ailleurs, loin de mon esprit de penser cela. Mais je pense, comme elle a eu en charge l'intégrité des documents, qu'elle devait savoir. Je la soupçonne de taire quelque chose et comme je n'ai personne d'autres à qui me confier, je lui voue toute ma colère.

-Mais comment as-tu pu retrouver son nom ?

-Eh bien, j'ai été à la mairie pour consulter les archives. Quand j'ai vu qu'il manquait une feuille, j'ai regardé qui rédigeait les actes pour le maire, c'était cette bonne femme, la secrétaire de la mairie. Puis après, avec mes frères et mes sœurs, nous avons fait toutes les boites aux lettres de la ville pour retrouver son nom.

-Mais Melinda, puis-je te poser une question que tu jugeras peut-être dérangeante ?

-Va, va la gadgi ne te gêne pas ! Tu sais, nous les romanos, on s'en prend tellement dans la gueule, que je ne serais étonnée de rien.

-Je sais, je suis vraiment curieuse et cela me dérange. Mais si tu ne le veux pas, tu n'es pas obligée de répondre. Tu me sembles bien éduquée, tu as fréquenté les écoles ?

-Bien ma mémère qu'est-ce que tu crois ! Que nous sommes plus cons que vous autres. C'est certain, puisque nous on ne travaille pas et on vit sur votre dos, c'est cela n'est-ce pas ? Pour mon éducation, cela t'en bouche un coin, bien oui, j'ai fréquenté l'école, pas ici, dans cette ville, mais un peu plus loin, pas bien loin pour autant et je suis à l'université maintenant.

-Tu vas encore me trouver con, mais je trouve cela bien. Mais comme c'est différent de l'idée que je me faisais des enfants du voyage !

-Tu peux nous prendre pour des moins que rien, plus con que ton chien même, je suis certaine que tu as un chien qui obéit à sa mémère. C'est mon parrain qui me paie les études, dans un établissement renommé, mesdemoiselles. Il est certain que mon cas est presque unique dans le monde des gitans. Mon parrain est un manouche qui a investi dans la fête foraine et dans les manèges à sensation. Il m'a pris en charge depuis l'âge de six ou sept ans, avec l'accord de mes parents. J'ai la chance de fréquenter une bonne école et quand il n'y a

plus cours, je reviens près des miens, ici, ou ailleurs. Tous les lundis, je repars à l'internat, je suis privilégiée et cela n'est peut-être pas aussi anecdotique que cela. Cela confirme mes questions, mes doutes. J'en dors quelquefois bien peu.

-Cela ne doit pas être bien facile ! Chacun a ses petits ou gros problèmes de vie qui amputent le sommeil et les pensées pour qu'ils ne soient plus sincères. Nous voyons tellement de choses bizarres et différentes.

-Pas chez nous, tu vois ! Les tziganes vivent sans se poser de questions. La vie est presque tracée d'avance. Ils grandissent dans l'insouciance et se marient entre eux, avec d'autres tziganes, au pire avec les cousins lointains des forains, tu comprends !

-Je comprends, mais que veux-tu dire par là ?

-Que c'est normal que j'essaie de comprendre pourquoi je vis et cette vie-là en particulier !

-Oui, cela me semble bien normal, tu en parles à quelqu'un ?

-Dans notre milieu, on ne trahit pas le passé, encore moins un secret, on se tait. Ils sont tellement cathos que pour eux, tout vient de dieu. Pas la peine de chercher une explication, ce qui est doit le rester !

-Bon, Melinda ! Maintenant peux-tu nous continuer ton histoire avec madame Rouxel ?

-Ah la vieille ! Je ne lui ai rien fait à la vieille. Quand j'ai su que c'était elle la secrétaire de mairie à l'époque et comme je la considérais responsable de la disparition du papier de ma naissance, eh bien j'ai voulu la rencontrer pour directement lui demander !

-Comment es-tu entrée chez elle ? Elle fermait toujours son portillon à clé !

-Tu n'as jamais fait le mur ma belle ! Eh bien, c'est ce que j'ai fait ! Et je me suis trouvé devant la porte de la baraque qui était ouverte. Et là, la vieille, elle a paniqué. Elle a commencé à crier au vol, à l'assassinat, au viol même. Mais qui aurait voulu violer cette vieille

charrue ? Même un mec complètement bourré aurait fui, alors moi une gonzesse, c'est à se tordre de rire. Quel ridicule !

-Qu'as-tu fait alors ?

-Je suis rentrée chez elle, tranquillement…jusqu'à la table. Elle avait pris son balai pour essayer de m'estourbir. Alors, je lui ai crié de se taire, je lui ai demandé où était la feuille de papier ! Je ne bougeai plus, pour ne pas plus l'apeurer, vu l'état dans lequel elle était déjà. Mais je voyais bien son manège. Petit à petit, elle glissait vers une autre porte. Et quand elle en fut près, elle l'ouvrit brutalement et s'enferma dans l'autre pièce, à clé.

-C'est tout ?

-C'est tout quoi ! Tu sais, si elle a pu s'enfermer, c'est parce que je l'ai bien voulu. Le temps qu'elle a mis, j'avais largement le temps de l'empoigner si j'avais voulu. Je suppose que vous l'avez vue, vous devriez comprendre alors, elle est si vieille ! Cela m'aurait donné quoi ? Qu'elle porte plainte pour des coups ou une agression, je m'en moque, je sais, moi, que je ne l'ai pas touchée !

-C'est bien ce qu'elle a fait pourtant ! Si les gendarmes sont venus te questionner, c'est bien pour cela, n'est-ce pas ?

-Oui, bien entendu, mais certain…je ne l'ai pas agressée...physiquement je m'entends. Je doute que l'on trouve des traces de quelques marques que je lui aurais faites, à moins qu'elle se soit mutilée, elle est tellement folle la vieille garce !

-Dis Miranda ? Que tu aies escaladé le portillon est une chose ! Mais la porte d'entrée, était-elle bien ouverte ?

-Tu n'écoutes pas ce que je te dis ! Tu connais la baraque n'est-ce pas ! Il y a une première porte puis le sas et ensuite l'autre porte. Les deux étaient bien ouvertes, la deuxième avait encore son volet de nuit,

fermé dessus. Demandez aux flics d'y rechercher mes empreintes ! Vous verrez le résultat !

-Mais Miranda, nous te croyons ! Ne t'énerve-pas ! Cela ne sert à rien !

-Je ne m'énerve pas, mais vu comme vous nous considérez, vous les sédentaires ! Il va falloir le double de justification pour prouver ma bonne foi.

-C'est bon…c'est bon Miranda !

Angélique parlait avec ses mains, pour rassurer son avis. La voix, plus accentuée de Miranda, avait fait réapparaître quelques têtes, parties pas très loin. Dans ces tribus, on ne laisse jamais seul un proche affronter un danger venu de l'extérieur.

-Vous me faites chier vous autres ! Je vous ai dit de me laisser tranquille, vous voyez bien qu'elles ne vont pas me bouffer quand même ! Je vous ai dit que je me débrouillerais toute seule, alors filez ! Vous allez voir quand je vais en parler à Alexis ! Vous allez vous faire botter l'oignon ! Allez, cela suffit !

Et comme, à l'arrivée des deux filles, ils s'estompèrent des regards, sans doute pas bien loin pour autant, bien entendu prêts à réapparaître au moindre problème.

-Si ce n'est pas indiscret, qui est donc Alexis ?

-Dis ! Tu es bien curieuse, toi, l'Angélique…c'est mon parrain, un Grimaldi ! Tu connais les Grimaldi, c'est une famille de manouches et de forains de la région ! C'est lui qui assume mes études ?

-Désolée Miranda, mais excuse-moi de ma curiosité, c'est maladif chez-moi !

-Dis Angélique ! Elle fait la gueule ta gonzesse ? Il n'y a pas photo, vu comme elle te regarde.

-Non, elle ne fait pas la gueule, elle est timide. En fait, elle a peur de vous, les gens du voyage. Je te jure qu'elle serre les fesses !

L'expression eut le don de détendre un petit peu l'atmosphère, Laurence se renfrognait plus encore,

Miranda et Angélique en souriait, sans trop en rajouter pour autant.

-C'est con comme comportement, je n'allais pas lui bouffer le cul quand même, pas le premier jour…je blague n'est-ce pas ? Et je redeviens vulgaire, c'est ainsi quand je suis ici et puis bien différente quand je suis en internat. Ce n'est pas de l'hypocrisie, seulement de l'adaptation aux situations et sans faire aucun effort.

Laurence tentait un sourire courtois, mais bien coincé tout de même. Certain qu'elle serrait les fesses comme une pucelle apeurée, mais pas pour les mêmes raisons. La peur la faisait petite, toute petite, recroquevillée, presque invisible même, tant elle s'était tue au côté d'Angélique,.

-Bon Miranda ! Nous te remercions de ton accueil. Je suis certaine que cela n'est pas facile pour toi, bien moins facile que pour ma Lolo. Tu sais, à t'écouter, je vais juste relater un fait divers, un petit fait divers, un malentendu même, sans aucun détail de plus. Rien ne sert de monter la tension contre les personnes de votre famille, en attendant d'en savoir un peu plus. J'ai bon espoir dans tes propos.

-Je lirais cela demain dans ton canard !. Je suis persuadée de ton objectivité, mais je veux le vérifier.

-C'est bien ainsi. Nous allons te laisser, il y a des yeux qui attendent que l'on parte, cachés dans chaque endroit presque pas visibles Allez Lolo ! Reconstruis-toi, nous partons !

-Je suis désolée, je ne vous ai rien offert, ni une boisson ni un autre réconfort, mais tu sais, c'est aussi dans nos coutumes, la première fois, c'est pour faire connaissance. Ce n'est pas parce que nous sommes pauvres que nous ne pouvons pas offrir un bon café chaud, voire un thé ou une eau chaude ou même une infusion.

-Ne t'inquiète-pas pour cela ! Nous espérons te revoir pour discuter avec toi.

-Nous verrons… nous verrons. Au revoir madame Laurence…à une autre fois Angélique !

Les deux filles s'éloignaient de quelques pas que déjà la meute des absents jetait leur regard, le clan se reconstruisait plus vite, avant que chacune ne s'en aperçoive.

-Ah ça va Lolo, ça va ! Elle ne t'a pas bouffé quand même ?

-Non. Mais magne-toi ! Magne-toi je te dis ! J'ai des frissons !

-N'importe quoi ! On peut dire des enfants quelquefois ! Tu n'es vraiment pas mieux. Pas un mot ! Tu n'as même pas décroché un mot, même pas répondu à l'au-revoir. J'ai honte ma chérie, j'ai honte !

-Oh ! Tu ne vas pas me faire la morale quand même. Je n'aime pas ces gens-là, c'est viscéral ! Tu peux comprendre cela, non ? Que veux-tu que j'y fasse !

-Doucement, doucement ma mémère ! Ils peuvent encore entendre tes propos, calme-toi !

-Je m'en fous s'ils entendent, je n'ai rien à cacher !

-Allez ! Grimpe dans la bagnole. Allez ! Dépêche-toi que je démarre.

-Angélique ! Arrête ! Je n'aime pas cela non plus, tu le sais pourtant ! Tu fais tout pour m'énerver encore plus ! Prends ton temps ma Lili ! Prends ton temps ! Rien ne presse.

-Tu dis cela parce que tu es installée maintenant. Je n'y crois pas ! Il n'y a même pas une minute, tu pissais dans ton froc. Et là, elle veut me donner des leçons !

-Bon Lili, c'est bon ! J'ai passé un mauvais moment, pas agréable du tout, alors n'en rajoute-pas, pour autant, s'il te plaît !

-Eh bien, moi ! J'ai passé un bon moment, un très bon moment même ! J'ai encore rencontré une personne avec une âme, une personnalité à découvrir.

-Oui, une manouche aux pieds sales !

-Lolo, ça suffit ! Respecte-la au moins ! Apaise tes rancœurs. Nul ne mérite autant de mépris !

La Lolo s'était recroquevillée sur elle-même, rabougrie dans le siège, elle faisait bien plus petite ainsi, insignifiante presque. Elle ronchonnait, marmonnait d'innombrables propos incompréhensibles. En d'autres moments, la Lili l'aurait rabrouée sérieusement, mais là…rien ne justifiait de jeter de l'huile sur le feu.

-Tu n'es vraiment pas belle ainsi ma puce. On dirait une gamine boudant parce que les parents n'auraient pas cédé à ses caprices. Cela me fait bien rire ! Tes gamins te verraient ainsi, ils péteraient de rire !

Elle ne répondait toujours pas, toujours branchée sur son monologue indéchiffrable, mais suffisamment audible pour énerver Angélique. Mais la Lili restait impassible, bien satisfaite de voir sa Lolo ainsi empêtrée dans une gêne inexcusable.

Puis, elle se décida tout de même, à rompre l'insupportable et de parler à un mur, sans doute à défaut d'une autre ouïe plus attentionnée.

-Tu vois ma Lolo ! De rencontrer ces personnes et de les voir ainsi, comme elles sont dans la vie, cela permet de recadrer un jugement, de l'objectiver peut-être aussi, de comprendre un peu mieux les circonstances d'un fait, d'un événement.

-Toi ! Tu changes d'air quand tu as rencontré des gens ! Mais elle t'a bourré le mou ! Et toi, la bétinette , naïve comme une vierge, tu tombes dans le panneau ! Ces gens-là, ils n'ont pas de conscience, elle t'a fait avaler des couleuvres et toi, tu prends ça pour argent comptant. Elle doit bien rire en ce moment avec les autres de son clan !

-Lolo, un peu de mesure s'il te plaît ! Tu sais très bien que je ne me trompe que rarement sur la qualité des personnes. Cela peut arriver bien entendu. Mais tu verras bien ! Là, j'en suis certaine, Miranda est sincère.

-Ah enfin ! J'ouvre la vitre pour respirer un peu de nouveau. Je n'aimerais pas habiter comme cela, au bout d'un chemin, tu as l'impression d'être arrivé au bout du monde. Et que plus loin, il n'y a plus rien…plus rien que le vide, un vide de vie. Là au moins, nous retrouvons la civilisation.

-C'est n'importe quoi ! Mais vraiment n'importe quoi ! Bien entendu que c'est le bout d'un chemin, mais plus loin c'est un champ. Et à deux ou trois kilomètres, il y a une autre route qui passe là, derrière. On ne la voit pas d'où ils sont installés. Tout est relatif ma Lolo. Il faut relativiser, la fin de quelque chose est toujours le début d'une autre.

-Oh ! Si je n'ai pas le droit à un peu d'humour en plus ! C'est grave.

-De l'humour ! Dis plutôt que tu avais les pétoches ! Et que maintenant c'est mieux, beaucoup mieux.

-Dis, au fait Angélique ! Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

-Quand tu dis Angélique, ce n'est pas bon signe. Qu'as-tu encore à me reprocher ?

-Rien, rien...excuse-moi !

-Je te rappelle que je ne t'ai pas obligée à venir ! Et puis, pour la fin de l'après-midi, je passe au journal pour écrire un petit papier, pour le journal de demain. Si tu veux, tu peux venir avec moi ?

-Non, non, il faut que je passe au cabinet prendre un dossier. Demain au tribunal, on va plaider l'enfermement psychiatrique de la mère de Mickael. De toutes les façons, elle y est depuis la fin de l'enquête, belle enquête de mademoiselle Angélique !

-Ah oui ! J'oubliais, cela fait déjà deux ans, tu te rends compte comme tout passe vite, on vieillit ma vieille.

-Arrête tes conneries sur le vieillissement, tu es belle comme pas possible. Mickael doit passer nous voir un de ces quatre. Je te l'avais dit au moins !

-Oui, oui. Mais je n'en reviens pas de la qualité humaine de certaines personnes. Tu te rends compte ! Après tout le mal que cette femme lui a fait, toutes les douleurs et blessures engendrées, il passe tout de même voir cette mère génitrice, chaque semaine à l'hôpital.

-C'est une garce quand même !

-C'est vrai, mais c'est sa mère Lolo, sa mère ! Je comprends malgré tout, j'aimerais bien être petite souris pour participer à ces visites. Entendre les mots s'il y en a, voir ce qui se passe dans chaque regard, essayer de comprendre.

-Mais tu es tordue ma vieille ! À ce point ce n'est pas possible !

-Nous sommes comme nous sommes ma Lolo ! Et je suis ainsi. Bon ! Je te dépose en ville et je te reprends en fin d'après-midi ?

-Ouais, impeccable ! Vers Dix-huit heures cela te va ?

-Très bien ainsi ! Devant les galeries ce n'est pas trop loin du cabinet, cela m'éviterait les sens uniques et j'y gagnerais mon temps ?

-Impeccable, un petit kilomètre à pied, ça va me faire du bien de prendre l'air. Il faut que j'aère les neurones !

-C'est signe que tu en as, un au moins ! Tiens la miss, nous sommes arrivées.

-Déjà !

-Oui, mais ne te détache pas tout de suite, pas tant que je ne suis pas complètement garée ! Attends que la voiture soit stoppée. Quel exemple pour les garçons !

-Tu as raison, mais là, tu es bien au ralenti !

-A tout à l'heure ma puce ! Je te bipe pour te dire quand je suis prête.

L'après-midi serait d'activité séparée. Chacune rejoindra son centre de travail, pour quelques heures,

seulement. Il est vrai qu'elles avaient chacune, un métier qui occupe plus à l'extérieur.

-Ah, Angélique ! Tu tombes bien !

-Qu'y a-t-il Pierre qui me vaut cet accueil ?

-Je voudrais savoir si tu fais un article pour ton petit protégé Mickael ? C'est bien demain que se prononce le tribunal au sujet de sa mère ?

-Oui, mais je t'ai envoyé un mail là-dessus ce matin, il me semble !

-C'est vrai, mais tu as oublié de joindre le fichier !

-Attends, je vais demander à maman. Dis Pierre ! Je voudrais écrire un article sur l'agression de la voisine d'Hélène !

-Pourquoi pas ! Tu as vingt lignes pas plus, dans les faits divers, cela te va ?

-Très bien, j'appelle maman et je te tape l'autre article.

Angélique se mit vite à l'ouvrage, sans rien attendre. En moins d'une demi-heure, l'article était prêt.

-Tu as vraiment une façon d'aborder le quotidien et ses problèmes qui me sidère, avec une originalité foudroyante, une vista réaliste et mordante. J'aime comme tu écris du cœur au cœur, avec une remise en cause des bases de notre vie, sans pour autant que ce soit agressif à lire. J'adhère, j'adhère et nos gros imbéciles d'élus feraient bien de te lire, ils deviendraient sans doute moins con.

-Merci Pierre ! Merci. Je ne voulais pas trop prendre parti, alors j'ai abordé cette rencontre sur le choc des modes de vie qui s'ignorent et un jour s'entrechoquent. En plus, un petit aparté pour rappeler à notre maire comme la mairie est responsable de tous ces petits vieux, y compris les réfractaires. Regarde cette bonne femme, elle vit toute seule sans jamais voir quelqu'un

de la mairie, seulement la visite de maman et du facteur quand il y a du courrier et dieu sait qu'à cet âge, les courriers ne sont pas quotidiens. Mais jamais la visite d'un élu, ni celle de quelqu'un travaillant à la mairie d'ailleurs. Elle a pourtant les mêmes droits que certains vieux amis des élus, elle paie des impôts au moins, elle. À croire que les petits vieux indociles, on les oublie jusqu'à ce qu'ils meurent, c'est bien plus pratique en sorte.

-Tu as raison tu sais ! Cela peut ainsi expliquer aussi la peur panique lors de la visite d'un d'inconnu et un comportement agressif. Mais putain de vie quand même ! Il y a quand même des valeurs humaines qui foutent le camp et à grands pas, s'il vous plaît. Je suis libertaire, j'admets pas mal de choses, mais quand même, il y a de l'abus. Ces petits vieux abandonnés ont pourtant, apporté quelque chose à la société et on devrait les remercier pour cela !

-Tu sais Pierre ! Je pense un peu comme toi. A la vitesse où vont les choses, on va se casser la gueule ! Je n'ose même pas imaginer comment sera la vie quand je serai vieille. Mais à mon avis, ce sera pire encore.

-Bon, arrêtons de nous lamenter ! Il y a bien trop à dire à ce sujet, source inépuisable de discussion…dans le vide c'est certain.

-Tu as raison, nous savons malheureusement que ces débats sont bien dépassés. La question n'est plus quand cela va exploser, mais plutôt comment ! Et pas le bol, il n'y a pas de météorite à s'abattre sur la terre avant quelques centaines d'années.

-Angélique ! Tu peux y aller, tes deux articles sont partis en mise en page. Dis ! J'aimerais bien, avec cette affaire, si cela en est une, bien entendu, que tu prépares quelques articles sur les gens du voyage. Un truc sur l'intégration, l'acceptation et les petits problèmes quotidien, un truc comme tu sais l'écrire.

-Ça c'est bien ouais ! C'est vraiment bien qu'on puisse un peu parler d'eux, autrement qu'à la rubrique

des lapins volés dans le jardin d'à côté. C'est d'accord Pierre ! Pas de problème. Bon à demain alors, je te montrerai quelque chose sur ce sujet.

-A demain ma petite Angélique ! Bonjour à ta princesse.

Angélique quittait la rédaction, bien calme à cette heure-ci. L'affolement serait comme à chaque soir, vers vingt-trois heures quand chacun peaufine son article pour boucler la une du canard pour le lendemain.

-Dis ma Lolo ? J'ai fini bien plus vite, c'est peut-être bien tôt pour toi …tu vas rentrer un peu plus tard avec Philippe…non pas de problème…dans ce cas, je vais retourner aux archives communales…je t'expliquerai ce soir, bisous, bisous ma puce !

Elle se retrouvait un peu penaude, dans une situation non prévue, le truc qu'elle détestait. Elle pensait retrouver sa belle et elle était seule, toute seule. La solitude n'était pas forcément un problème pour elle, bien au contraire, elle avait besoin de quelques moments de solitude pour réfléchir, recadrer ses pensées et prendre le plaisir de se remémorer, seule, les bons moments de la journée. Mais il fallait qu'elle y soit préparée, qu'elle ait planifié ces moments, pas de surprise, cela la désorientait. Dans la tête d'Angélique tout doit être programmé. Elle n'était pas du genre, je pars à l'aventure sans aucune préparation. Et pourtant, elle aimait découvrir, découvrir des gens, des valeurs humaines. Ce n'était pas pour autant plus facile, affronter des personnes inconnues, affronter des pensées, des regards et ce qu'ils voulaient bien exprimer et surtout ce qu'ils ne voudraient pas dire.

Elle n'était pas, non plus, du genre à s'apitoyer sur elle, ni sur quiconque d'ailleurs, un peu beaucoup compliquée la jeune femme. Allez en route de nouveau vers la mairie ! Et rapidement, elle feuilletait de nouveau les registres, copier les pages qui l'intéressaient et d'autres pages encore une boulimique du papier, puis elle surlignait, annotait, une vraie détective

professionnelle. Mais que soulignait-elle de si important ? Sans doute pas grand-chose. Angélique était une chieuse, une gratte couille, une emmerdeuse, une jusqu'au-boutiste. Chaque détail qui lui semblait d'importance, elle le notait et ensuite elle creuserait l'information, jusqu'à l'os. Elle était ainsi la Lili, c'était son côté chien de chasse inusable.

Elle était de retour à la maison. Mine de rien, il faisait déjà nuit, il devait bien être plus de dix-neuf heures, bien engagé. Elle avait passé un bout de temps aux archives et quand on est occupé ainsi, les secondes défilent quelquefois plus vite que les minutes, l'épais dossier de papier qu'elle trimbalait en était la preuve. Puis, elle avait tapé un bon bout de gras avec les deux filles des archives, qui de plus, terminaient leur service. Elle n'avait rien qui la pressait pour autant, si ce n'est le retour au bercail de sa Lolo, mais l'auto du tonton n'était pas là devant la maison. Elle en profitait pour prendre le temps de garer sagement sa voiture au garage. Ce n'était pas souvent, même rarement d'ailleurs, alors pourquoi aujourd'hui ! C'était selon son humeur, indiscutable prise de décision qui ne demandait pas d'être justifiée et encore moins justifiable.

Elle regagnait la maison à pied, pour une vingtaine de mètres tout au plus, sur du gravier gémissant. Elle voyait pourtant, au bout de l'allée des charmes, les feux d'une voiture qui s'engageaient vers le foyer familial. Elle ralentit le pas pour attendre ses hôtes. Elle savait, bien entendu, que c'était le tonton qui ramenait sa compagne. Un sourire sincère éclairait son visage. Comment pourrait-elle supporter une absence plus longue qu'une demi-journée de sa Lolo ?

Cela faisait maintenant trois ans qu'elles s'étaient installées ensemble. Et à part durant l'hospitalisation de Lolo, jamais, elles ne s'étaient quittées plus d'une journée.

-Ah tonton, tu es bien le meilleur ! Me ramener ma Lolo vaut bien un gros bisou, un très gros même. Mais dis-donc, tata n'est pas avec toi ?

-Tu sais, ta tante, ce n'est pas vous deux ! Toujours partie par monts et par vaux. Là, elle est en Lybie, partie pour reconstruire un orphelinat. Je ne sais pas où elle trouve l'argent ! Mais elle le trouve. Mais enfin, je ne suis pas là pour me plaindre, elle a ces qualités humaines que peu de personnes ont. Toi ! Angélique tu tiens bien d'elle.

-Oui, peut-être ! Mais moi, je ne veux pas qu'elle parte des jours durant sans moi, seule, là où la tentation du plaisir prévôt !

-L'expression est jolie ma puce, mais cela restera une expression, il n'est pas question que je parte sans toi, mais je constate que tu sous-estimes ma fidélité.

-Elle prend cela pour elle encore, c'est une généralité ma petite Angélique, une généralité…quand on est loin du cœur, il est plus facile de s'égarer en rencontres faciles sans avoir à rendre compte à quiconque.

-Cela peut s'avérer vrai, mais de toute façon bien souvent invérifiable. Et puis c'est sympa pour ma tata de dire cela !

-Ce n'est pas grave les filles, mais on peut en rester là pour ce soir peut-être ?

-Tu as raison tonton, ce n'est pas un sujet de discussion ce soir. Rentrons voir les enfants et les mamies ! Nous devons être attendus derrière la porte.

-C'est certain.

Il ne fallut bien longtemps attendre. A l'ouverture de la porte, deux fauves se jetaient déjà dans les bras des jeunes femmes, Julien dans les bras de sa mère et Aurélien dans ceux de tata Angélique. Et voilà les deux filles, encombrées de deux boules de plaisir et libérées des soucis quotidiens. Le tonton faisait un peu désordre dans le tableau, il en profita pour se faufiler plus près de la chaleur accueillante de l'âtre enflammé et saluer

au passage sa belle-sœur Hélène et Irène la maman de Laurence.

-Alors maman ! Raconte-nous un peu votre journée avec les garçons ? Vous étiez au parc tantôt il me semble !

-Ah les filles ! Quelle journée !

-Que s'est-il donc passer Hélène ?

-Eh bien au parc, nous avons été importunées par un vieux chnoque ! Pendant que les petits s'amusaient, nous étions assises sur un banc à discuter avec Irène. Le pauvre mec, un vieux con plutôt, est venu nous faire la conversation, un peu collant, on voyait bien qu'il cherchait à nous faire du gringue à toutes les deux.

-Eh ! C'est plutôt mignon tout de même. Vous devriez être satisfaites qu'un homme s'intéresse toujours à vous.

-Un homme ! Tu aurais vu sa tête ! Tu n'en dirais rien, un vieux bonhomme, pas beau. N'est-ce pas Irène ?

-Tu exagères Hélène ! Je le trouvais plutôt charmant, un peu collant c'est vrai, mais charmant. Il nous a même invitées à prendre un verre au bistrot, en face du parc, ainsi qu'aux garçons.

-Eh bien c'est du propre ! Tu te rends compte ma Lili, nous leur confions les enfants et elles, que font-elles ? Elles se font draguer par le premier venu. Tu te rends compte et pendant ce temps, qui surveille les enfants ?

-Tu sais ma Lolo ! Les mamies, ce n'est plus ce que c'était dans le temps. Tout part en vrille ! Ah quelle société ! On ne peut plus avoir confiance en quelqu'un… même pas en ses deux mamans.

Le tonton pouffait d'un rire contenu, dans des mains pas assez grandes. Les deux filles s'esclaffaient plus habilement. Les garçons, sans vraiment comprendre, rirent, pris de contagion. Les deux mamies restaient bêtes de leur récit. Elles comprenaient maintenant que

leur histoire était bien cocasse, elles croisaient leur regard et se laissaient aussi aller à cette moquerie collective. Quelques minutes encore, les murs subirent les cris stridents de cette tribu déchaînée avant qu'un calme plus seyant se pose sur l'endroit. Un apéritif improvisé, à peine improvisé, s'installait dans un coin, près du feu. La smala discutait bruyamment des événements du jour, les petits cherchaient une oreille attentive, pour conter eux-aussi leurs exploits accomplis dans le parc, somme toute, bien commun. C'était un petit bordel de discussion, presque sans sens, qu'écoutait presque religieusement, le tonton qui n'était en fait pas concerné par aucun propos. Ainsi, s'épuise une fin d'après-midi, pour finir en soirée pas très organisée, devant un âtre impassible, hurlant en silence les douleurs de ses bois. Ainsi se termine, en famille un moment nécessaire et cicatrisant jusqu'à ce que chacun et chacune retrouve alors au moins aussi vite les bras accueillants de Morphée, sans le charme atrophié d'une télévision envahissante qui promettait sans aucun doute des programmes au divertissement bien limité.

Les deux filles se retrouvaient seules, en petite tenue légère, bien affriolante, dessinant les charmes du physique de chacune qui se laissent caresser par la chaleur délicate d'un feu de cheminée qui avait retrouvé de la vigueur. Chacune dans les mains, un grand bol, d'où s'échappaient les vapeurs apaisantes d'un thé qui s'infusait. Chacune patientait que le breuvage prenne le temps de se bonifier.

-Alors ma Lolo ! Après-midi chargé !

-Ce n'est pas cela, mais Philippe souhaitait peaufiner le dossier. La situation semble tellement évidente qu'il a voulu vérifier chaque point. Il est vraiment important pour Mickaël, que Cendrine reste intégrée à une unité de soins psychiatriques. Elle est dingue cette bonne femme, tout simplement, mais elle a besoin des soins adaptés.

-Quel est le risque ?

-Le problème, ce sont les trois imbéciles. Il ne reste plus qu'eux et leurs avocats. Ils vont essayer de nous étriller, ce ne sont pas des gens qui sont dans le besoin. Ils exigeront des peines de principes. C'est le mari qui risque de trinquer, comme criminel associé. Et là ce sera notre travail de bien démontrer et prouver qu'il n'avait aucune connaissance des méfaits de sa folle de femme.

-Il a déjà payé dur, très dur même, il serait bien qu'il puisse finir sa vie tranquille avec Mickael.

-Ah ! Je ne t'ai pas raconté la meilleure ! Tu ne sais pas qu'il voit régulièrement la petite mère Juliette, ta copine !

-Ah bon ! Pourtant, c'est le jour et la nuit ces deux-là ?

-Si tu savais ! Juliette a arrêté de boire et elle s'est séparée de son triste compagnon.

-C'est bien pour elle ! Elle a payé cher son passé, aussi comme lui d'ailleurs. Il faudra qu'on leur dise de passer prendre un petit verre avec Mickael.

-Bonne idée ma puce ! Je m'en occupe ma Lili. Dis ! Et toi donc cela a donné quoi aux archives ?

-Eh bien, figure-toi ! J'ai lancé une recherche plus élargie. Et…et ma curiosité a bien été récompensée.

Angélique stoppa le propos pour une gorgée du breuvage bien chaud.

-Allez ma puce ! Prends ton temps pour me faire languir. Tu sais pourtant que je n'aime pas attendre, tu es garce quand même.

Rien ne faisait plus presser le geste chez la Lili. Elle regardait sa compagne d'un œil malin et pétillant, ralentissant encore plus son action.

-Ça va, ça va ! C'est bon !

-Oui, oui ça vient mémère ! Ça vient. Alors, figure-toi ma Lolo, que dans les archives, à l'époque de la déclaration de naissance de Miranda, ce n'est plus le nom de Marie-Thérèse que l'on trouve sur le registre en

tant que secrétaire de la mairie, mais une certaine Cendrine. Je ne me souviens plus de son nom, mais ce n'était plus notre Marie-T. Je dois avoir son nom dans mon sac.

-Tu verras cela plus tard ! L'important c'est que ce n'était pas Marie-T.

-Eh durant cinq à six mois, pas de Marie Thérèse ! Elle a repris ces activités, juste après la page disparue. C'est bizarre n'est-ce pas ?

-Tu sais à l'époque, ce n'est pas si étonnant. Le travail des femmes après les obligations de la vie. Tu ne te souviens pas, c'était le sujet de ma thèse pour mon doctorat.

-Eh bien, malgré tout, je ne trouve pas cela normal, mais j'aime bien. J'aime bien ces petits trucs secrets que chacun cache. Nous irons, alors, fouiller dans son passé, un grand plaisir.

-Ah la fouille-merde, celle-là ! Qu'est-ce qui te fait dire que c'est secret et caché aussi. Il y a certainement une explication plus simple, toute simple. Tu devrais en parler à Hélène avant ! Elle sait peut-être quelque chose, elles sont voisines depuis un bout de temps.

-Pas depuis si longtemps! Depuis que mon papy est décédé, cela ne fait pas loin de quatre ans qu'on habite ici. Avant nous n'étions pas bien loin pour autant. Mais à la campagne, les gens ne se confient pas comme cela, il faut des années pour être accepté. Mais tu as raison ! Je vais en parler à maman, elle a peut-être entendu une rumeur à cette époque. Dis ! On irait bien se coucher, non ?

-Bien oui, ma puce ! Mais laisse-moi au moins finir mon thé. Et arrête de faire tes yeux de biche ! J'imagine bien où tu veux en venir. Eh bien va te coucher, j'arrive !

-Tu ne traîne pas n'est-ce pas, je risque de m'endormir !

-Mais non, mais non ma Lili ! Et arrête de te tordre les fesses ainsi. Je le sais que tu as un beau cul. J'arrive, j'arrive, tu ne veux pas que je me brûle.

Angélique s'en allait sensuellement, aguichante, sous une nuisette qui ne cachait pas grand-chose de ses charmes, laissant bien visible le bout des seins raffermis qui montrait bien des intentions câlines.

Laurence la regardait avec une tendresse sincère, des idées plein la tête, sans doute pas très avouables, mais plus ludiques. Son regard s'attendrissait, elle se levait sans attendre plus pour aller ranger le mazagran dans le lave-vaisselle. Puis au retour, elle prit le temps d'agencer l'âtre pour qu'aucune bûche ne tombe du foyer durant la nuit, jetant un dernier regard sur la pièce endormie, avant d'éteindre la lumière jusqu'au matin. Elle s'était évanouie à l'étage, par l'escalier, pour retrouver sa compagne, sans doute plus nue qu'un ver…pour des plaisants moments.

Chapitre 3 : visite chez Marie-Thérèse.

-Mais qu'est-ce que tu fais Lili ? Regarde ! Il est six heures et demie.

-Tu le vois bien ! Je me lève ma puce, je me lève !

-Tu pourrais rester un peu avec moi quand même ! On ne se lève que dans une heure je crois ! À moins que j'ai raté un wagon.

-Je n'ai plus envie de dormir, je vais me doucher et préparer le petit-déjeuner de notre petite famille, j'ai aussi quelques vagues à l'âme à mémoriser sur mon ordinateur.

-Bon, bon ! Fais-moi un bisou au moins ! Pas sur la bouche, je dois puer de la gueule !

-A tout à l'heure ma puce ! Je suis presque certaine que tu ne vas pas te rendormir, seulement à traîner dans les draps qui transpirent encore le parfum de nos corps et de nos ébats d'hier soir.

-Ouais…je crois que tu as raison. J'ai bien l'intention de m'installer à ta place et respirer les parfums de ton corps, j'aime bien ces petits plaisirs.

-Bon je te laisse à tes phantasmes et à tes plaisirs inavoués, petite cochonne.

Sous le jet réconfortant d'une pomme attentive elle se douchait avec délicatesse, seule, depuis quelques temps, plus souvent seule qu'auparavant, les usures de la vie sans doute ! Elle avait dressé la table. Le café et le chocolat chaud promenaient leurs effluves appétissantes dans toute la pièce. Le pain frais chantait sa croûte croustillante, on sentait aussi le parfum des croissants et d'autres viennoiseries. Elle ne s'en apercevait pas, mais quand on pénétrait dans la pièce, l'accueil aux papilles était sympathique. C'était un plaisir avant, avant de s'attabler pour déjeuner.

La smala bruyante était de nouveau réunie, aiguisant l'envie d'une journée réussie. Angélique paraissait

absente, avalant son bol de café, pourtant encore bien chaud, machinalement, pratiquement sans rien avaler quoique ce soit de plus consistant. Le regard se perdait en un monde invisible aux autres quand les choses matérielles n'existent plus.

-Dis ma Lili, nous sommes là ! C'est très agréable de voir comme tu nous considères. Où es-tu donc ? Partie encore loin de moi. Je pourrais être jalouse de ces moments où je n'existe plus pour toi.

-Ah toujours à dire ! Tu sais très bien pourtant que c'est l'inverse qui se passe. Quand je suis ailleurs ainsi, c'est qu'il y a quelque chose qui me soucie et que j'ai besoin de toi pour un meilleur soutien moral.

-Tu as vraiment l'art de retourner la situation à ton avantage et de te faire plaindre et ça, devant tout le monde, c'est plaisant !

-C'est ce que tu penses ! Dommage !

-Bon ma puce, passons à autre chose ! Alors peut-on savoir où tu désertais ton esprit ?

-Chez Marie-Thérèse, la vieille voisine ! Il faut que j'y retourne.

-Oh là ma fille ! Tu vas y aller molo molo avec Marie-T ! Avec ce qui lui est arrivé, elle est choquée, toute bouleversée, la pauvre femme. Il faut avouer que c'est un truc à la con qui lui est arrivé, tout de même. Tu ne te rends pas compte comme cela la perturbe !

--Ah maman ! Pour qui me prends-tu ? Je ne suis pas une tortionnaire quand même!

-Va-t'en savoir ma Lili ! Regarde dans quel état tu me mets !

-Oh ça va ! Tu ne vas pas t'y mettre non plus toi aussi. La Marie-T, j'ai juste quelques questions à lui poser.

-Avec délicatesse ! Avec délicatesse ma fille !

-Ne t'inquiète-pas maman ! Mais dis, tu la protèges comme si tu la connaissais depuis longtemps.

-Moi non ! Mais ta mamie et ton papy l'ont toujours connue ici, je crois ! Ils l'ont toujours respectée, depuis que je me suis mariée avec ton père en tout cas.

-Un point ! Tu marques un point. Bon, bon ! Prépare-toi maman ! Tu viens avec moi.

-Non ma Lili, je ne peux pas. Nous, les mamies, nous partons de bonne heure, nous emmenons les enfants au parc à thèmes.

-Eh toi ma Lolo ?

-Non, ma puce, tu sais bien que nous avons le procès des parents de Mickael.

-C'est bien la peine de me rentrer dedans !

-Oh ma Lili ! Ne prends pas les choses ainsi, je n'y suis pour rien. Personne n'y est pour rien. Ta maman t'a seulement demandé d'y aller mollo avec la voisine !

-D'accord, d'accord ! Je vais y aller. Allez Lolo à ce soir !

-Si le procès finit plus tôt, je te rejoindrai peut-être avant ce midi, mais je n'y crois pas, je t'appelle !

-Je vais passer toute la journée toute seule ! C'est sympa !

-Ce n'est quand même pas bien grave et ce n'est pas la première fois !

Pour toute réponse, la porte d'entrée claqua d'une colère non maîtrisée. Un silence profond et gênant troublait l'impression de chacun. Angélique se mettait rarement en rogne. Il fallait vraiment la pousser à bout. Mais là, ce n'était parti de presque rien pour autant.

-Qu'est-ce qu'elle a Lili, maman ? Elle est en colère ?

-Non, non Aurélien, c'est juste un geste de mauvaise humeur.

Cela faisait déjà bien une bonne minute qu'Angélique cognait sur la porte de la voisine sans que rien ne s'active à l'intérieur. Certain qu'elle était là, dans la maison. Elle était toujours là, depuis des années

sans quitter son foyer. Son poêle à charbon et la cheminée fumaient gras. Peut-être un malaise, ou une surdité prononcée. Angélique frappa de nouveau, un peu plus fermement, pour entendre plaintivement un « Doucement, doucement, j'arrive… »

Elle entendit une clé s'affoler dans la serrure, une poignée de porte couiner dans ses charnières. Enfin, la porte s'entrouvrit.

-Ah c'est toi Angélique ! Que veux-tu ?

-Pas grand-chose, pas grand-chose ! Juste deux ou trois petites précisions au sujet de la visite de la demoiselle qui s'est introduite chez vous, hier.

-Ce n'est pas une visite ! C'est une agression…une agression et c'est une femme dangereuse ! Tu ne peux pas t'imaginer comme cela me fait peur encore. J'en tremble rien que d'y penser !

-D'accord, d'accord…disons que c'est une agression. Puis-je entrer ?

-Oui, oui, entre ! J'étais sous ma douche quand tu as frappé à la porte, j'ai seulement eu le temps de passer une robe de chambre. Je suis désolée. Je vais réchauffer du café, tu vas bien prendre un café quand même ? Je voudrais mieux m'habiller.

-Mais oui, oui, bien entendu ! Prenez le temps de vous habiller ! J'ai tout de même un peu de temps !

Angélique, seule dans la pièce, promenait sa curiosité sur l'endroit, détaillant le décor qui n'avait sans doute pas beaucoup bougé depuis des lustres. Sur le mur du fond privé de fenêtre, face à la porte, la peinture d'un crème pisseux souffrait d'un vieillissement naturel dû à la chaleur de la cuisinière en fonte qui servait de chauffage central. Elle s'écaillait comme pour crier ses souffrances. Tout ici, semblait poser depuis des siècles, une histoire de vie presque éternelle. Le vieil évier de grès blanc montrait des blessures de guerre, l'émail avait souffert de la chute accidentelle des casseroles maladroites. Des photos jaunies, en des cadres

poussiéreux, de noir et de blanc enfin plus tout à fait, accrochés depuis bien longtemps aux murs, montraient quelques instants de vie, des personnes en habits oubliés. Eh oui, cette vielle femme, n'avait pas été vieille toute sa vie. On la voyait même à son avantage habillée d'une robe blanche, en tenue de mariée, au bras d'un grand homme moustachu au costume sombre. Bien que la photo ne soit bien grande, le visage de l'homme ne lui disait rien, il faudrait qu'elle en parle à sa mère. Cela ne faisait pas plus de quatre ans qu'elle s'était installée ici, dans la maison de son papy. Tout respirait ici une époque bien plus ancienne, comme immobilisée par une stupeur, stoppée par une volonté de ne plus faire l'effort de vivre autrement. Il y a bien longtemps, peut-être même bien trop longtemps. Et malgré les deux grandes fenêtres, sans doute pas assez souvent ouvertes, on respirait dans l'endroit, un air vicié, des odeurs prisonnières du passé, des parfums usés de vieilles personnes qui prennent le temps de vieillir.

-Ah Angélique ! Je n'ai pas été trop longue ?

-Non, non ! Je regardais les photos sur le mur.

-Tu sais, elle date…elle date ! Cela fait bien plus de vingt ans que je n'ai pas mis de nouvelles photos de qui que ce soit. J'en ai bien reçu quelques-unes, mais…elles finissent dans ce tiroir, elles ne peuvent pas avoir autant d'importance que toutes celles-ci qui datent d'un passé si important pour moi.

-Mais vos enfants ! Votre famille !

-Je n'ai jamais eu d'enfant et puis la famille, il ne reste plus grand monde, mon frère et ma sœur sont décédés, leur compagne et compagnon aussi, les neveux et nièces ont déserté la région depuis bien longtemps et oubliés qu'une tante habitait encore ici. C'est la vie, c'est ainsi, c'est comme cela vieillir, les jeunes vous fuient.

-Cela doit être difficile de vivre seule ainsi, il faut aimer la solitude.

-La solitude, on ne l'aime pas, mais on s'y habitue, il n'y a pas le choix ou alors celui de mourir déprimé. Heureusement j'ai quelques visites tout de même, des vieilles copines. Mais c'est pareil, elles vieillissent…et certaines ne peuvent plus se déplacer. Mais enfin, c'est la routine, de longues nuits à ne presque plus dormir, tant je suis peu fatiguée, pas pressée d'une autre journée qui sera pareille à celle de la veille, longue, trop longue à repeindre continuellement les bons moments regrettés.

-Vous êtes alerte encore !

-Je ne peux plus beaucoup me déplacer. L'arthrose, cela ne se voit pas, mais c'est handicapant. Pour le reste, les petits maux des personnes âgées. Vois-tu cette boîte de médicaments ! Une vraie collection. Le café ! Noir ?

-Oui, oui !

-Tiens, le sucre, il est au bout de la table !

-Merci.

-Alors que veux-tu savoir sur cette agression ?

-Eh bien, c'est assez délicat, je ne sais pas comment aborder la question. Je ne voudrais surtout pas que vous vous mépreniez sur ma démarche, ni sur mon propos.

-Ne t'inquiète pas ! À mon âge rien ne peut plus me surprendre.

-Voilà ! C'est au sujet de la personne qui vous a visitée hier ?

-Agresser, tu veux dire ! Agresser !

-Pour éviter toute erreur, je préfère entendre votre version pour écrire un article dans mon journal.

-Mais vas-y, ne tourne pas autour du pot !

-Que vous a-t-elle demandée ? De l'argent ? Des bijoux ou autre chose ?

-Elle ne m'a rien demandé ! Je ne m'en souviens pas en tout cas ! Pourquoi cette question ? Je n'ai jamais dit qu'elle m'avait volée…seulement agressée !

-Elle ne vous a rien pris non plus ?

-Non je ne pense pas ! C'est certain même ! Je n'ai pas constaté que quoique ce soit ait disparu !

-Je me suis renseignée sur cette jeune fille. Elle se dit née dans cette ville, il y aurait une vingtaine d'années. C'est ce que disent ses parents. Mais vous vous souvenez peut-être, vous étiez la secrétaire de la mairie à cette époque. Peut-être que son nom vous dit encore quelque chose : « Miranda…Miranda Rebellin ».

-C'est possible…mais ce nom ne me dit rien du tout. Il y a une vingtaine d'années, tu dis ! Tu te rends compte ! Cela fait bien longtemps ! Il s'en est passé des événements depuis cette époque. Et puis, je ne peux pas me rappeler de tout et surtout d'une époque si lointaine.

-C'était peut-être pendant votre absence

-De quelle absence veux-tu parler ?

-A priori, sur les documents de la mairie, on ne trouve plus de trace de votre signature, sur les registres notamment. Vous avez dû être malade ou un truc comme cela, non ?

Marie-Thérèse accusait le coup et le savait bien, sans trop vouloir le montrer. Le regard était devenu plus fuyant. Les lèvres se contorsionnaient sans cracher un mot. Elle s'était redressée sur la chaise comme pour reprendre une stature plus importante et surtout pour mettre plus de distance avec Angélique. Angélique sentait bien l'avoir touchée et que la voisine se mettait en réserve, réfléchissant avant de répondre. Pour autant elle n'était pas abattue quand même, elle essayait de paraître, entre la surprise et la méfiance, entre la méfiance et la suspicion. Angélique non plus ne pipait plus un mot. Elle tentait de lire, sur le visage et sur l'attitude de la mamie, une quelconque émotion qui trahirait une vérité, voire bien plus.

-C'est possible ! À l'époque…oui…ce serait bien à cette époque que j'ai fait une pneumonie…oui oui…il me semble que c'est bien cela. J'ai été arrêtée quelques mois pour me faire soigner…dans un sanatorium.

-C'est pour cela donc ! Ce n'est donc pas vous qui avez enregistré la naissance de la gamine. Cela aurait été cocasse, que vous ayez enregistré la naissance de la jeune fille qui vous a agressée.

-C'est un fait, c'est un fait…

Un autre grand silence pesait sur la maison. L'instant semblait planter dans un immobilisme gênant.

-T'as d'autres questions ?

La Marie T prenait du recul et montrait une volonté à raccourcir sérieusement l'entretien. Angélique sentait bien qu'il ne fallait pas pousser le bouchon beaucoup plus loin. Elle avait quelque part ce qu'elle cherchait, un petit bout de laine dépassant de la pelote pour tirer dessus avec précaution.

-Bon Marie-Thérèse ! Je vais vous laisser. Merci de votre accueil… et du café. A une prochaine fois !

-Oui…oui…dis bonjour à ta mère, c'est une bien charmante personne.

Une façon polie de dire à Angélique qu'elle n'avait pas le côté charmant de sa mère, une façon de lui faire comprendre qu'elle ne souhaitait pas de prochaine fois. Angélique la sentait pressée d'en finir et elle se sentait soulagée de s'en tirer à bon compte, sans avoir trop énervé la grand-mère tout en lui ayant tiré quand même quelques émotions qu'elle n'avait pas pu cacher.

La demoiselle en repartait soulagée aussi, elle s'en était vraiment bien tirée avec la Marie-Thérèse, le sanatorium une belle piste à suivre, à vérifier bien entendu.

-Maman ! Tu es là ?

-Dans la cuisine ma fille !

-Tu es seule ?

-Tu n'écoutes vraiment pas ce que l'on te dit ma fille ! Un jour cela te jouera un drôle de tour. Irène est partie avec les garçons faire quelques courses.

-Ah oui, c'est vrai !

-Arrête, arrête ! Tu ne t'en souvenais même pas. Avais-tu imprimé d'ailleurs ? Mais bon, ce n'est pas grave, je te reconnais bien, sur ce coup-là !

-Ah maman ! Cela suffit ! Tu ne changeras pas. C'est toi qui m'as fait ainsi ! N'est-ce pas ?

-Sans doute, sans doute ! Alors, raconte, raconte comme tu as martyrisé ma petite voisine ?

-Tu y vas fort maman quand même ! Martyrisée, pour qui tu me prends ! Cela s'est très bien passé, enfin je le pense.

-Tu vois, tu n'es même pas certaine ! Je crains le pire ma puce !

-Tu n'as qu'à retourner la voir ! Tu constateras toi-même

-Bon bon, alors raconte !

-Eh bien figure-toi, qu'à la date supposée de la naissance de la gamine, elle aurait chopé une pneumonie et elle aurait été soignée dans un sanatorium ou un truc pareil.

-Sanatorium, c'est vrai que c'est le genre d'établissements qui soignaient la pneumonie, surtout à l'époque. Ils n'existent plus maintenant, la maladie se soigne par les médicaments. Et tu doutes de sa parole, pourtant cela parait cohérent.

-Je ne l'ai pas sentie très bien quand je lui ai demandé ce qu'elle faisait à l'époque.

-Tu as osé lui demander cela, tu n'es pas gênée quand même !

-Oui et alors, je vais vérifier !

-Tu vas vérifier ! Tu n'as pas honte de fouiller ainsi dans le passé des gens, une paisible grand-mère et

secrétaire de mairie dans son passé, quand même. C'est un métier bien respectable et c'est garant d'une certaine légitimité, surtout à l'époque.

-Je comprends maman, je comprends, mais vois-tu je dois écrire un article et il doit être objectif !

-Tu ne vas pas raconter le passé si vieux de ces personnes quand même ?

-Non, bien entendu ! Mais il faut que je comprenne la visite impromptue de cette jeune manouche.

-Agression Angélique ! Agression !

-Le mot est peut-être bien grand quand même. Je comprends qu'une personne âgée puisse paniquer, sur une visite inattendue et sans aucun doute oppressante. Mais il n'y a pas eu d'agression au sens propre du mot, pas physique en tout cas, verbale sans doute et encore c'est à prouver.

-Tu n'es pas sympa avec Marie-Thérèse quand même, une si gentille et agréable voisine.

-Maman ! Comprends bien que je suis journaliste et que je dois écrire quelques lignes et pour cela il me faut comprendre chaque bout de l'histoire.

-Quelque part je comprends, mais fouiller ainsi dans la vie des gens ce n'est pas sain du tout ma fille !

-Bon, maman ! Je file.

-Mais pourquoi es-tu repassée ici ? Tu ne prends même pas le temps de prendre un café avec ta mère !

-Maman ! Juste pour te faire un bisou et prendre un sweat, il fait frais dehors.

-Tu pars où ainsi ?

-Chercher la trace du sanatorium où a séjourné ta chère voisine !

-Tu ne sais même pas où c'était et puis ces établissements n'existent plus.

-C'est bien vrai, mais je vais essayer de trouver. Je vais appeler Jean d'abord pour qu'il se renseigne à la

sécu, il doit bien y avoir des archives quelque part qui ont gardé la trace du passage de Marie-Thérèse.

-Mais ma fille, tu ne trouveras pas d'informations ainsi ! À l'époque, il n'y avait pas d'informatique, ce n'est pas comme aujourd'hui. Je ne sais même s'il gardait des archives papier et si oui, combien de temps.

-Archive papier maman, archive papier bien entendu. Peut-être que je n'aurais pas l'information dans la minute, peut-être pas du tout même, mais je vais tout de même essayer.

-Tu es bien confiante. C'est bien toi cela. Quand tu veux quelque chose, c'est tout de suite. Tu es bien exigeante ma Lili !

-Mais maman, tu verras bien !

-Allô Jean ! C'est Angélique…et bien oui…j'ai besoin de toi…mais non ne le prends pas mal !... un petit service comme d'habitude…concernant des fichiers de la sécurité sociale…les archives…quelle rue dis-tu ?...rue de la petite Bretagne…quel numéro…le 22 et je dis que je viens de ta part…pas certain que j'y trouve grand-chose…mais c'est à cette adresse… d'accord Jean, merci…l'apéro chez Ginette ce midi, pas de problème !

-Tu as vu maman ! En deux coups de cuillère à pot.

-Ce n'est pas pour autant que ce soir tu seras renseignée.

-Non, peut-être ! Mais tu vois, avec un peu de curiosité et d'organisation, tout baigne.

-Mais enfin tu verras bien ! Il est vrai que tu es démerde et fouille merde aussi. Tu fourres ton nez partout et surtout où on ne l'attend pas.

-Bon, maman, tu le fais ton café ? Et puis après, j'y vais.

Déjà sur le chemin des archives de la sécu, Angélique était plongée en ses habituelles réflexions, persuadée

que quelque chose de pas normal existait dans cette affaire.

-Bonjour mademoiselle ! Je viens de la part de l'inspecteur de police Jean Lucide.

-Oui, bien entendu ! Il m'a appelé pour m'annoncer votre visite. Que cherchez-vous plus précisément ?

-Un arrêt maladie, un séjour en hôpital, voire une prescription.

-Sur quelle période ?

-Vers 1986, 1987 !

-Vous ne pouvez pas être plus précise ?

-Si si, pour le début ce serait juin 1986.

-Eh bien ma pauvre demoiselle, vous allez vous amuser ce sont des archives papiers encore à cette époque-là. Je vais vous emmener en salle de consultations. Vous savez, presque personne ne vient ici, des avocats de temps en temps. Vous avez de la chance parce que les archives vont bientôt être détruites, nous ne les gardons que 25 ans. Et puis, plus tard, nous ne garderons plus que les dix dernières années, le reste au bûcher.

-Merci, je peux m'installer à cette table ?

-Oui, oui, d'accord ! Je vous ramène les cartons sur un chariot, j'espère que vous avez prévu du temps ?

-Une heure ou deux, maximum !

-Je vais vous ramener une dizaine de cartons.

-Tout cela ?

-Ce sont des archives départementales !

-Ah la vache ! Mais dans ce cas, je pourrai revenir cet après-midi ?

-Pas de problème, comme je vous l'ai dit, il n'y a pas foule ici. Mettez-vous à l'aise je vous ramène les premiers cartons.

En attendant, Angélique scrutait l'endroit, sa curiosité impénitente et naturelle la poussait à vouloir tout comprendre. Le lieu, ici, ressemblait plus à une

salle d'attente de crématorium, qu'à une maison de jeu, un endroit où Godot se serait perdu, peinture grise, mobilier gris, tout ici était gris. Il faut bien tuer l'attente.

-Je vous ai emmené les archives des arrêts maladie d'abord. C'est le moins copieux.

-C'est très bien comme cela !

Elle fourrait déjà son nez dans un premier carton « juin 86 » correspondant à un des six mois précédent la déclaration de naissance de Miranda.

-Il y a combien de cartons entre juin et janvier 87 ?

-À peu près, deux par mois.

-Il y a tant d'arrêts que cela ?

-Et oui mademoiselle, il y en a sans doute beaucoup, beaucoup de trop, mais enfin, c'est ainsi. Vous avez de la chance d'y avoir accès, pour des raisons de confidentialité, peu de personnes ont le droit d'y mettre leur nez. Au-dessus de chaque carton vous avez un feuillet qui récapitule les dossiers par date, nom et prénom. Cela devrait vous aider. N'oubliez pas que si c'est une dame, elle peut être référencée sous son nom de femme ou celui de jeune fille.

-Ah oui ! Vous faites bien de me l'indiquer, je n'ai qu'un nom et je ne sais même pas à quoi il correspond, merci.

-Allô maman !...dis Marie-Thérèse Rouxel, c'est son nom de mariage ou de jeune fille ?…tu ne sais pas… c'est bien délicat de lui demander, je comprends…aller au cimetière ! Mais pourquoi ?...Pas bête maman pas bête, j'ai de qui tenir ! Voir le tombeau familial.... il me semble qu'elle m'a dit une fois qu'elle avait déjà inscrit son nom sur la stèle, il y a peut-être les deux noms !

-C'est géant…tu m'appelles dans cinq minutes… merci maman, merci à tout à l'heure.

Angélique fouillait un premier carton, en recherchant toutes les Marie-Thérèse. À croire qu'à l'époque de sa naissance, tous les parents s'étaient

donné le mot pour lui donner du fil à retordre. Car des Marie-T, il y en avait à la pelle.

-Vous avez les deux noms ?

-Non pas encore, mais ma mère ne va pas tarder à me rappeler pour me confirmer le nom de femme et celui de naissance. Cette charmante dame aurait eu la très bonne idée de graver son identité sur la stèle du caveau familial, post mortem.

-Pas bête votre maman !

-Non, non, mais tous ces cartons-là encore ! Oh la vache !

-C'est fini, vous allez vous amuser !

-C'est clair, merci.

Angélique, seule, était dans un monde qu'elle appréciait, celui des fouines, celui des chercheurs de problèmes. Elle avait retrouvé son regard de Sherlock et scrutait avec une grande attention, sur les documents, les prénoms, les noms et les dates, promenant son index verticalement sur chaque feuille pour s'assurer qu'elle n'oublierait personne. Puis le silence fut perturbé par la sonnerie agressive, voire dérangeante de son téléphone, une véritable atteinte à la liberté de vouloir mourir.

-Ah maman, oui !...c'est Gillet le nom du mari… d'accord merci…non je reste ici…pas de déjeuner ce midi, j'envoie un message à Lolo et à Jean. Je vais demander à Lolo si elle peut venir m'aider…Lolo, ne rentre pas ce midi maman, nous devions manger chez Ginette… je sais, nous avons la belle vie, je sais maman, à ce soir…oui, oui, je ne rentrerai pas trop tard.

Elle était déjà replongée dans ses cartons, le téléphone en veille, l'esprit très affûté. Lolo, ne pourrait pas passer, elle avait aussi un imprévu au cabinet.

La journée voyait défiler plus vite les minutes que les cartons en un endroit qui ne compte plus le temps.

La belle plongeait dans les documents presque anonymes qui ne dévoilaient, pour l'instant, que des listes exponentielles de personnes qu'elle ne connaissait

pas. De temps à autre, tout de même, un nom plus connu, pour un événement plus ou moins grave, lui faisait lever les yeux. Le soir indécent prêtait son ombre pour noyer l'endroit en une indifférence plus grande encore. Angélique étirait ses bras vers le haut, un peu ankylosés, puis se frottait les yeux fatigués d'une attention si peu familière. Elle rangeait les boîtes à bout de vie sur le chariot

-Alors, la recherche a-t-elle été fructueuse ? Il fallait allumer la lumière ! Il commence à faire sombre !

-Cela va merci, j'ai fini de toutes les façons. Mais non, rien, rien, pas de trace de la personne que je recherche.

-Vous savez, quelque part, les fiches ne sont pas d'une fiabilité irréprochable, mais quand même, elles représentent plus de 99 % des véritables situations.

-Ce n'est pas grave, c'est au moins une piste explorée et tôt ou tard je trouverais, si je ne trouve pas ce que je cherche aujourd'hui, je trouverai ce que je ne cherche pas, plus tard. Je suis désolée de vous avoir monopolisée ainsi.

-Ce n'est pas grave, cela fait partie de mon boulot. Il ne manque pas de travail dans ces archives, mais il est plutôt ennuyeux alors quand il y a une visite cela va bien mieux.

Angélique renfilait sa veste, remontait les manches jusqu'à mi bras, plantait les branches de lunette dans les cheveux.

-Merci encore, à une autre fois peut-être !

-Au revoir mademoiselle !

Elle retrouvait le chemin du bercail, silencieuse et préoccupée. Elle n'aimait pas trop ces vides de vie, mais savait bien qu'un jour plus proche, cela serait plus fructifiant. Les pneus de sa voiture écrasaient déjà les graviers blancs qui geignaient au passage. Encore, une fois, elle avait parcouru le trajet sans trop d'attention, cela devenait une habitude. Et même si elle avait roulé

doucement, elle en était persuadée pour autant, elle avait conduit avec risque, elle savait qu'un jour cela lui jouerait un vilain tour. Pourtant, elle essayait bien de rester concentrée, mais cela ne durait jamais bien longtemps, tant de sujets trottaient dans sa tête, qu'elle n'arrivait jamais à se focaliser sur un seul.

-Alors, maman, elle n'est toujours pas arrivée la Lolo ! Ce n'est pas moi qui suis en retard aujourd'hui ! J'espère que tu ne te gêneras pas pour lui dire. Je vais l'appeler !

-Tu ne peux pas la laisser tranquille ta Lolo de temps à autre !

-C'est ta compagne maman ! ou bien la mienne !

-Ah cela va, ne fais-pas la susceptible ! Une vraie gamine !

-Excuse-moi ma petite maman ! Attends…un message de Lolo… elle est sur la route.

-Dis Lili ! Tu viens jouer avec nous ?

-D'accord ! À quoi voulez-vous jouer les garçons ?

-Aux loups ! Avec mamie Irène, c'est pas marrant elle court pas assez vite !

-C'est moi le loup alors !

-Si tu veux. Allez trois, cinq c'est parti !

-Alors, on rit moins les mômes. C'est Lili le loup maintenant ! Lequel des deux garçons je vais manger !

-Zé même pas peur ! Moi zé pas peur de toi Lili !

-Hein tiens ! J'ai attrapé le Juju, je vais le dévorer !

-Non Lili, non ! Ze veux pas que tu manges Zuzu.

-Tiens, tiens, j'entends une porte s'ouvrir. C'est peut-être maman !

-Maman ! Maman !

Les deux enfants oubliaient vite Angélique pour se jeter dans les bras de leur maman. Une maman c'est une maman et pour un enfant qui a une maman, la retrouvait doit être le meilleur moment de la journée.

-Bonsoir ma Lili. Fructueuse journée ?

-Non, mais nous en reparlerons après ! Toi d'abord avec Mickael !

-Sergio est acquitté, Cendrine, elle est internée à vie. Mickael bénéficie d'une compensation financière qu'il a refusée, c'est Sergio qui devait la payer.

-C'est un bon garçon ce gamin !

-C'est clair ! Il a évoqué qu'il avait touché l'héritage de ses parents et que plus tard, il serait l'héritier de son oncle. Mais il y a mieux.

-Les enfants ! Laisser maman discuter avec Lili ! On fera des câlins après.

-Toujours après maman, toujours après !

-Les garçons venez ! On va s'asseoir avec maman dans le canapé et puis vous viendrez vous asseoir sur les genoux, on fera du gratte dos.

-Mouais, mouais ! Ze veux Lili gratte mon dos !

-Bon ! Au salon les petits monstres ! Maman ! Peux-tu nous servir un petit apéro s'il te plait?

-Allez-vous installer les filles, je vais vous servir ! Hélène a des plaisirs sur le feu.

Tout ce petit monde s'installait devant l'âtre qui crachait une chaleur bienfaisante, le bois crépitait de ses douleurs au feu. Une famille comme bien d'autres dans l'ambiance regroupant chacun de ses membres pour un moment convivial nécessaire.

-Alors, Lolo pour Mickael ?

-Il a simplement demandé beaucoup d'indulgence pour son oncle qui resterait seul membre de sa famille à vivre près de lui, après ce drame. Il a aussi demandé beaucoup de mansuétude pour sa mère Cendrine, soutenant qu'elle était malade et qu'il était nécessaire qu'elle soit soignée et qu'il veillerait sur elle.

-C'est un bon gamin ! Quand on imagine tout le mal qu'elle lui a fait. Mais c'est sa mère biologique, puis elle est malade.

-Oui, il en a fait pleurer quelques-unes, quand il a parlé de sa maman Alexandra, il a demandé publiquement qu'elle soit respectée, comme toute maman doit être respectée et que les mauvaises langues arrêtent de salir cette brave maman Alex, qui elle, l'a vraiment aimée. Cela t'aurait plu ma Lili. C'était émouvant ! Pas un bruit dans la salle d'audience.

-J'imagine, j'imagine ma puce ! Il fait bon quelquefois de remettre à leur place les propos de mauvaises langues.

-Et toi ma chérie ?

-Rien, bredouille. Aucune trace d'une Marie-Thérèse Rouxel ni de Marie-Thérèse Gillet, pas un seul arrêt maladie à ces noms, pas un médicament autour de l'époque de la naissance de Miranda. Rien au sujet de son mari non plus.

-Au moins c'est clair, elle t'a menti sur le sujet !

-Qu'est-ce que vous dites les filles ?

-Marie-Thérèse ! Maman, elle n'a jamais eu de pneumonie, pas à cette époque dans tous les cas.

-Elle s'est peut-être trompée de période. Il y a plus de vingt ans quand même !

-Peut-être maman, peut-être ! Mais je pense quand même qu'il va falloir que tu te mettes dans la tête qu'elle n'est pas si clean que cela, la mémère. L'époque de son absence est claire, on le lit dans les archives, c'est avant la naissance de Miranda. Il s'est bien passé un truc. Moi, je reste persuadée qu'elle cache quelque chose et peut-être, de pas très avouable.

-Hum, si tu le dis ! Mais vérifie bien ma fille ! Vérifie bien ! Il ne faut pas salir des personnes sans une preuve. Et cette pauvre grand-mère, respectée dans le quartier, ne mériterait pas qu'on la brocarde.

-Dis Angélique ? Tu devrais aller voir tes copines à la mairie. Elle devrait pouvoir te dire si elle s'est arrêtée à l'époque. Il y en a bien une, moins jeune, qui a travaillé à cette époque.

-Pas bête ma puce, pas bête ! Je n'y avais pas pensé. De plus les arrêts, il doit bien y avoir, aussi, des archives à la mairie. Rien que pour justifier les points retraite.

-Oui ma fille, mais ce n'est pas accessible au public.

-Ce n'est pas grave, on va faire marcher le Jeannot !

-Allez les filles ! Un petit porto ?

-Ah Laurence ! Toujours aussi prévoyante, déjà à t'activer à peine arrivée.

-Tu as l'air de dire que ta fille n'est pas pareille ?

-Ah ma Lili ! Arrête de tout prendre pour toi. Tu n'es pas le centre du monde !

-Toujours à dire sur moi ! Dis que je m'exprime mal !

-Bon Lili, on se calme ! Regarde les garçons, ils ne pipent plus un mot.

-Tu parles ! Ils sont plantés devant la télé, en train de se goinfrer de gâteaux à apéro. C'est certain, ils se font tout petits. Pourvu que cela dure !

-La vie rêvée de nos anges, séquences préférées de Juju et Réré, les garçons gâtés de la maison des gonzesses.

-C'est clair ! Comme le chien quand il est en sursis de situation, plus un bruit, plus un mouvement. Comme tu le dis, pourvu que cela dure !

-Vous pouvez dire, mais ils sont mignons ainsi ! Regarde maman ! Regarde Hélène !

-Ce sont de bons petiots, assez faciles à vivre, vraiment pas à s'en plaindre. Dommage qu'ils ne voient plus leur père, ni la famille de celui-ci. Ce sera toujours un vide qu'ils ne pourront plus combler.

-Cela est certain, Gabriel est nul sur l'affaire. As-tu des nouvelles de lui récemment Laurence ?

-Moi non, maman ! Je n'ai rencontré personne de son entourage, depuis belle lurette, à croire qu'on empeste le pistou. Et toi, maman ?

-J'ai rencontré sa mère et son père au supermarché, il y a deux ou trois jours. Ils ne m'ont pas dit grand-chose si ce n'est qu'il était très occupé avec l'enfant qu'il a eu avec sa nouvelle compagne. Tu te rends compte ! Ces deux imbéciles-là ne m'ont même pas demandé des nouvelles des petits.

-Oui, famille bizarre qui oublie ces deux-là, mignons comme tout. Aujourd'hui, cela va encore, ils sont petits ! Mais un jour, quand ils seront plus grands, ils voudront savoir, savoir pourquoi ils ne vivent qu'avec des femmes, sans un seul papy et surtout sans père. Je le trouve ridicule, ce n'est pas un mec de confiance. Ma Lolo, je me demande bien comment tu as fait pour avoir deux enfants avec un mec pareil !

-C'est clair ! Angélique n'a pas tort. N'est-ce pas ma fille ?

-C'est du passé, je ne me reprocherai jamais d'avoir eu deux garçons avec lui. Regarde-les ces amours ! Et n'oublierai pas que si j'étais tombé sur un autre mec, je n'aurais sans doute jamais rencontré ma Lili !

-C'est un fait ma Lolo, c'est un fait. Et rien ne sert d'en parler plus ainsi. Le passé c'est le passé. Les « si on avait su », c'est bon pour les bonnes sœurs ou bien les curés. Nous avons vécu et nous traînons avec nous les bagages de notre passé et les souvenirs, bons et mauvais. Et pour certain, le poids des valises n'est pas du tout le même. Les rencontres, les coïncidences, le hasard, c'est l'aventure de la vie avec ces valoches de sentiments. Pas besoin de s'égarer dans un bout de désert ou dans une jungle trop dense, on souffre bien plus, à quelques mètres de chez soi.

-Et bien maman ! Tu avais quelque chose à cracher, dis-donc ?

-Il faut bien que je prenne la défense de mon autre fille, n'est-ce pas ! Et puis, quelque part, je suis un peu passé par les mêmes situations. Il a fallu près de quinze ans pour que je réagisse contre la volonté de ton père. Il fallait que je sois bien conne quand même, pour gâcher

ma vie et celles de mes proches aussi. Chacun peut faire une erreur, mais merde à un moment, il faut ouvrir les yeux ! J'aurais dû écouter mon père, ton papy. Les vieux, ils ont leur vécu, leur expérience de la vie. Et ils ont un sixième sens pour percer le mystère des humains.

-C'est vrai, il a gardé, pendant des années, ce qu'il avait sur le cœur, pour ne pas te chagriner. C'est aussi une façon d'aimer, de regarder la vie des autres sans rien dire, blessé, à attendre le moment où il faut dire stop, c'est trop. Que ce silence, que n'envierait pas un mort, doit être lourd de conscience, de douleurs cachées, de mots violents tus, de tas de trucs coincés dans l'estomac jusqu'à déclencher un ulcère. Et le jour où il le faut, il faut être là, ni trop en avance, ni trop en retard, pour dire c'est fini, les rêves ne sont plus qu'un cauchemar. Te souviens-tu pour ton papy ma Lili ? Le jour où il a dit non, sans dire un mot de plus, sans même rien dire.

-Oui je m'en souviens maman ! Ne pleure pas pour autant. Quand mon père m'a giflé violemment, papy s'est mis entre moi et lui pour me protéger. Jamais je ne pourrai oublier cet instant…jamais. On ne peut pas oublier un moment pareil. Le vieil homme n'avait plus que sa fierté à opposer à l'orgueil démesuré de son fils en colère et qui n'avait pas les moyens de ses ambitions. Non je n'oublierai jamais le regard qui dit non quand les mots n'ont plus aucun sens. Ça c'est de l'amour, c'est clair, maman, tu as raison. Ça c'est de l'amour, les « je t'aime » semblent ridicules à côté.

-Il ne faut pas dire cela ma Lili, j'aime bien tes « je t'aime », mais je comprends bien ce que tu veux dire.

-Bon les filles ! Moi j'ai un petit creux.

-Il est temps de s'y mettre. Ces discussions doivent noyer les garçons d'ennuis. Nous ne les voyons pas beaucoup et en plus on ne s'occupe pas d'eux. Dis maman ! Qu'as-tu donc préparé pour les monstres ?

-Nuggets et pâtes ! Tout est chaud dans le four. Il n'y a plus qu'à servir les petits princes.

-Allez ! À table les garçons, c'est Lili qui vous sert !

Les deux mômes n'attendirent pas longtemps pour s'installer à table, juste pour être servis comme des enfants à peu près sages. Ils commençaient à s'agiter, les gâteaux apéros ne suffisaient plus, la faim pétillait dans leur regard. Les mots manquaient pour réclamer pitance. Quel soulagement que quelqu'un se souvienne qu'ils existaient et qu'enfin veuille bien s'occuper d'eux, avant de mourir de faim tout près d'une table bourgeoise qui les attendait.

-Regarde maman comme ils se jettent dessus !

-Dites les garçons ! Doucement tout de même, vous n'êtes pas si affamés que cela quand même !

-Ze pas manze de quatre heures !

-Et pourquoi Juju pas de quatre heures ?

-On voulait pas arrêter de zouer avec les copains !

-Tu te rends compte ma Lolo, les mamies ne nourrissent plus nos garçons ! Il va falloir prendre acte.

-Laisse ma Lili ! Nous verrons cela plus tard. Et comme punition, pas d'apéros pour les mamies.

-Dis Irène ! Viens à la cuisine ! J'ai une bouteille de porto…ma bouteille de porto !

-Ah les mamies n'ont plus d'humour ! Regardez les garçons ! Les mamies boudent comme vous, quand je ne vous cède pas au supermarché. L'ambiance se détendait pour un repas familial, joyeux, aux sourires soulignés de quelques éclats de rire, un moment s'évanouissant peu à peu dans le sombre d'une soirée trop précoce. Les lueurs subtiles d'un âtre qui s'éveille, mêlées à celles, un peu essoufflées d'un candélabre arrogant, faisaient danser des ombres aux rythmes des malices qui se promènent dans des regards luisants. Un plaisir de vivre qui ne se regrettera jamais. Ces instants renforcent les sentiments entre les êtres et les rendent plus beaux aux yeux des autres curieux. C'était une détente plaisante qui prépare à une nuit qui le sera tout autant, jusqu'à ce que s'essoufflent les braises des

bûches avachies, usées par le feu presque jusqu'à l'âme d'un arbre qui dut être autre fois pourtant bien majestueux.

Les enfants quittaient la table, pour rejoindre un plumard accueillant, source de rêves, des fées et des malins qui peuplent l'univers caché de l'innocence. Les mamies s'installaient toutes les deux dans le petit salon, plus près encore de l'âtre revigoré par deux bûches encore entières, la télévision était allumée sur une émission qui n'avait sans doute aucune importance, tant elles n'y accordaient aucune attention. Le café fumant patentait sans qu'une des deux n'ait le courage de le verser dans des tasses de porcelaine décorées de vieilles bretonnes en habit traditionnel avec des coiffes de dentelle, bigoudène ou paimpolaise, en peinture bleue.

Lili et Lolo débarrassaient la table, enfournant le lave-vaisselle de sa corvée habituelle, pour un lavage des couverts et des assiettes qui oublieraient bien vite les tortures de la soirée. Chaque chose avait retrouvé sa place, comme chaque soir, après ces instants agréables et bucoliques. Elles papotaient de tout et de rien, certainement plus de rien d'abord. Puis, elles rejoignirent leurs aînées pour les accompagner à boire le café, venu du bout d'un autre monde peuplé d'inconnus.

-Maman ! Ton café.

-Merci ma Lolo !

-Et pour vous Hélène ?

-De même, merci Laurence !

-Ma Lili et puis moi.

-C'est calme, j'aime bien ces moments, près du feu, à profiter un peu du calme serein d'une soirée qui se prolonge lentement, jusqu'à sombrer dans la nuit.

-C'est pareil pour moi ma Lili. J'ai l'impression que le temps prend le sien pour nous oublier un peu. N'avez-vous jamais remarqué qu'en ces moments, nous

sommes démaquillées, en tenue plus légère, sans soutif et même pour certaine sans culotte.

-Heu ! Ma Lolo !

-Tu peux parler Lili ! Toi aussi, tu es à poil sous la grande chemise de ton grand-père.

-C'est bien suffisant n'est-ce pas ! Mais revenons à nos propos.

-C'est vrai, Angélique, nous ne sommes certainement plus nous-mêmes en ces instants, mais belles à voir, je parle pour vous deux les jeunettes.

-Oh maman ! Je crois que ce n'est pas ce que veut dire ma Lili. Mais qu'être nous-mêmes n'a plus le côté tape à l'œil, ce côté visible, bling-bling. Le sombre du soir est moins exigeant que la lumière agressive d'un matin susceptible.

-Ce n'est pas sympa pour Laurence, ma Lili. Cela voudrait dire que tu ne fais pas d'effort de présentation pour elle mais seulement pour les autres.

-C'est plutôt pour qu'elle paraisse plus belle que moi. Et puis maman, ce n'est pas ce que nous nous fardons notre peau, un petit peu de bleu pour les yeux et un rose à lèvre discret et puis du verni sur les ongles des mains et des pieds. Ce n'est pas comme vous les mamies, vous en mettez de la peinture ! Une bonne couche n'est-ce pas ! On se demande bien pour qui vous vous apprêtez comme cela chaque matin !

-Tu n'as pas tort ma Lili ! Heureusement que nous avons installé une deuxième salle de bain, nous n'aurions même pas le temps de nous doucher le matin.

-Vous exagérez les filles, vous exagérez, nous n'avons pas besoin de plaire à quiconque. Mais il est bien compréhensible que les deux petiots méritent bien des mamies à peu près présentables. Je ne voudrais pas que nous soyons la risée de la sortie de l'école.

-Nous plaisantons, maman ! Nous plaisantons. Vous devez bien vieillir quand même pour ne plus accepter les plaisanteries de vos filles préférées. Nous aussi, nous

sommes plus affriolantes le matin, mais le soir, nos défauts physiques s'évanouissent dans le noir. Les rides s'estompent quand l'ombre protège de la lumière.

-C'est encore une discussion à la con ! Qui a commencé ? Comme d'habitude ma Lili !

-Tu es vraiment une « fou la merde », ma fille, mais c'est ainsi que nous t'aimons. Tu ne ressembles à personne d'autres, à toi seulement, belle princesse comme Laurence.

-Eh bien maman ! Tu ne fais pas dans la dentelle !

-Bon ! Moi je vais me coucher ! Bonsoir les filles et Hélène, je n'ai plus vingt ans, j'ai besoin de sommeil, beaucoup de sommeil. Et l'arthrose ne pardonne pas toutes ces années de travail. Bonne nuit tout le monde !

-Moi aussi ! J'y vais, je vous laisse discuter les filles. Bonne nuit Lili, bonne nuit Lolo !

Les mamies évaporées, les filles retrouvaient la plénitude de leurs instants préférés. Une liberté toute relative, auprès d'une cheminée agonisante. Angélique calmait l'ardeur d'une lumière pourtant compatissante. Une pénombre plus discrète tentait de donner encore du volume et des couleurs à l'endroit. Laurence s'était collée sur le coin gauche du canapé, la cuisse droite repliée contre le dossier, prête à accueillir bien contre elle sa Lili qui aimait se faire dorloter ainsi, la tête contre la poitrine de sa Lolo, le regard planté dans l'âtre ou sur le plafond. La Lolo voyait réfléchir en son regard, l'éclat essoufflé des flammes raccourcies d'un feu qui se meurt dans le gris des cendres qui présagent la fin proche d'une bûche qui sera bientôt complètement consumée.

-Que fais-tu à traîner ainsi ma Lili ? Tu n'as pas envie de petites caresses ?

-Je range les tasses et j'arrive ma puce. Si, si les câlins ! J'arrive, prépare-toi !

Puis, elle se glissa tout contre le devant de sa lascive compagne, prenant plaisir à ressentir contre ses épaules

et son dos, les formes avenantes de sa Lolo. Elle la savait très sensible de la poitrine, elle sentait bien maintenant les tétons bien fermes, bien dressés. Les mots n'avaient plus d'importance, seul le ressenti des sens donnait de l'importance au temps. La Lili prenait bien soin de poser sa tête entre les seins, calant ses épaules contre le creux du ventre de sa belle, un peu tournée vers la gauche pour que les flammes en agonie, promènent leur lumière fatiguée sur un visage détendu. Elles jouaient à plus ou moins éclairer une zone de la pièce donnant au regard, un spectacle irrationnel, quand rien ne bouge vraiment et que tout semble en mouvement. Laurence laissait sa main droite glisser sur l'épaule de sa Lili, sur la clavicule pour caresser le visage et le cou de sa belle. L'autre, avec plus de douceur, montrait que les caresses de Laurence faisaient vite de l'effet. Elles restaient ainsi de longues minutes, très longues minutes, au bord de plaisirs plus profonds, en préludes langoureux appelant pourtant bien plus, quand on veut retarder le 'bien plus' pour savourer plus encore le sensuel bien-être des caresses ambiguës, tout près de l'extase dans une nudité grandissante, tant les bretelles de leur tenue légère glissaient plus bas sur les avant-bras. Le spectacle était saisissant d'une vérité toute nue, elle. Les gémissements contenus des demoiselles accompagnaient les cris étranglés de l'âtre mourant. Le sombre envahissait plus encore l'endroit, laissant les corps glabres des filles tromper la surdité soudaine d'un instant qui s'oublie, interdit à tous ceux qui n'ont pas l'esprit de voir sans regarder derrière des volets clos. Puis, le temps oublie un moment les tourments de chacun, pour que chacun se nourrisse d'une sève nouvelle qui embrume le cerveau, laissant la raison s'égarer en plaisirs jamais interdits. Presque plus rien ne devenait visible, seuls deux corps se rassasiaient de charnels plaisirs, avant que de retrouver des draps tout aussi accueillants, pour des extases plus ultimes, dans un confort douillet plus

apte à des positions plus sensuelles. Les murs de cette pièce se sont empreints de ces instants, emprisonnant des effluves qui donnent à chaque maison, la sensation d'une vie, sans que l'on sache vraiment pourquoi.

Voilà aussi pourquoi, elles aimaient les maisons de vieilles pierres et celle-ci plus particulièrement. Elle enfermait tant d'autres moments, tant de sueur, tant de cris d'enfant, tant d'engueulades aussi, tout ce qui fait qu'elles ressentaient du plaisir à vivre en cet endroit.

La raison s'évanouit plus vite que la volonté, elle s'assoupit dans le noir d'une nuit insolente quand les plaisirs ultimes ne s'entendent même pas d'ouïes sourdes aux sentiments.

Chapitre 4 : visite à la mairie.

Une pluie fine battait les vitres de la chambre pour le lever fastidieux d'un jour pas trop pressé. Les filles, dans leur empressement de se sentir l'une contre l'autre, avaient dû oublier, encore une fois, de fermer les volets. Elles laissaient apparaître leur nudité, bien agréable, à des nuées indifférentes trop pressées de s'évacuer.

-Ah ma puce ! Tu daignes enfin ouvrir les yeux ! Je suis certaine que tu ne dormais plus depuis un moment déjà. Que ne ferais-tu pas pour que je te câline longtemps encore ainsi ?

Laurence se lovait tout contre sa belle, oubliant les propos lui parraissant sans doute un peu déplacés de sa Lili, ignorant de répondre, simulant vraiment un réveil licencieux. La belle abusait sans aucune obligeance, cela faisait bien une petite heure que la Lili promenait ses doigts sur la douce peau de sa compagne.

-Tu n'es pas gênée quand même !

-Quoi, qu'est-ce qui se passe ?

-Arrête, je n'y crois pas !

-Bon ! Puisque c'est ainsi, tu veux que je te dise ! Je pense que j'étais réveillée avant toi, je savais bien que tu me câlinerais ainsi.

-Tu es garce de faire ainsi comme si de rien n'était, jusqu'à ne plus rien sentir.

-Oh que non ! Je ressens bien tout, mais je maîtrise mon corps.

-Je vois ça. Tu as le sein bien indifférent et le minou au sec.

-Encore ton côté pervers, petite cochonne !

-C'est toi qui dit cela ! À te laisser faire comme si de rien était.

-Bon, bon ! Dis ma Lili ! Quel est ton programme aujourd'hui ?

-Je vais retourner à la mairie. Je dois rencontrer une fille qui aurait connu la Marie-Thérèse quand elle y travaillait. Enfin, cela doit être une vieille femme aussi.

-Elle n'a même pas soixante ans et toi tu la baptises de vieille ! Sympa pour Hélène et ma mère. Surtout que cette dame n'est pas encore retraitée.

-Désolé, c'est une expression, je voulais dire, pas bien loin de la retraite. Et toi ?

-Ce matin, au cabinet et tantôt au tribunal. C'est une session plénière. J'ai deux ou trois clients, enfin cela dépend si Philippe est là ou pas.

-Bon, fini les papouilles ma puce ! Quelle heure est-il ? Je n'ai pas entendu de réveil ce matin.

-Si tu ne l'as pas entendu c'est que tu n'as pas réglé le tien, déjà !

-Neuf heures !

-Ce n'est pas vrai ! Tu me diras ! Nous n'avions rien d'urgent ce matin. La maison doit être vide ! Les enfants à l'école, les mamies aux courses.

-Allez mémère à la douche ! Je te prépare un café la miss ?

-Pas la peine, les mamans ont dû nous laisser une table bien garnie, le café et l'eau pour le thé sur la cuisinière, restés au chaud.

-Tu as raison ma puce, c'est tout juste si les tartines grillées ne sont pas beurrées. Ce n'est pourtant pas une raison pour traîner !

-Et qui fait le lit ?

-Bon je t'aide et je saute sous la douche.

Les deux filles avaient vite fait de se requinquer et le visage et l'estomac, pour partir vaguer à leurs occupations.

-Ma puce, je ne te dis pas à ce midi. J'essaierai de rentrer manger avec maman, Irène et les garçons.

Maman me semble un peu mal fichue en ce moment. Elle ne veut pas en parler.

-Et bien pour moi c'est non. J'ai une session à treize heures. Tu m'appelles ?

-Pas de problème ! Bisous.

-A ce soir, bisous ma puce !

Laurence avait déjà claqué la porte d'entrée de dépit. Elle n'aimait pas ces jours trop longs où elle ne verrait pas, ni sa Lili, ni ses garçons, ni sa maman, ni son autre maman, ni la maison, ni rien et ni tout ce qu'elle n'avait plus ou pas, après sa séparation douloureuse avec le géniteur de ses enfants. Elle craignait ces grands moments sans rassurement. Ceci était encore une conséquence de la vie. De ses épreuves, il restait, certes, l'expérience, mais aussi la crainte, la peur qu'il se passe de nouveau quelque chose qui tue la vie.

« Ah la mémère ! Encore dans ses doutes, elle a vraiment du souffrir l'enfer pour en être devenue aussi fragile. Et puis, c'est aussi dans son caractère, elle est si délicate ma Lolo ! Je vais lui envoyer un "petit je t'aime " par texto, ça lui fera plaisir. »

Puis, Angélique aussi, quittait le domicile pour rejoindre la mairie. Elle n'était déjà plus dans la maison, elle était déjà là-bas. Comme elle l'imaginait à chaque fois et comme à chaque fois, c'était différent. Mais elle imaginait les faits ainsi, cela faisait aussi partie du personnage, beaucoup moins fragile que Laurence, beaucoup plus prévoyante, beaucoup trop prévoyante même. Elle n'avait pris conscience du trajet qu'elle était arrivée, tant elle avait imaginé son entrevue. Il est vrai qu'elle connaissait bien l'endroit, elle était venue tellement de fois ici pour des raisons professionnelles, qu'à la fin elle y connaissait du monde, beaucoup de monde, mais pas dans ce service de l'état civil, et pas cette dame-là.

-Bonjour Angélique !

-Bonjour Paulette !

-Je crois que tu dois voir madame Lescalier ! Elle m'a demandé de ne pas te faire attendre. Je t'emmène à la cafétéria, pour un café ou autre chose si tu le veux ?

-Bien entendu. Cela fait plaisir d'être accueillie ainsi. Pour le café pas de problème, mais laisse, je peux y aller directement.

-C'est comme tu veux ! Normalement, nous n'avons pas le droit de laisser quelqu'un de non-accompagné dans les bureaux. Mais toi, c'est un peu différent, tu connais bien la maison, même le maire est un de tes amis.

-Ce n'est pas une raison, je n'y pensais pas. Et bien accompagne-moi, cela évitera toute mésentente.

-Attends ! Je mets une petite pancarte : « absente pour quelques minutes »

-Bon, bon ! Alors, comment est cette madame Lescalier ?

-Sympa, tu verras ! Tiens la voilà avec le maire justement !

-Et bien Angélique, quel plaisir de te voir ici !

-Bonjour Jean-Paul, c'est pour le boulot !

-Cela fait plaisir quand même ! Tu vois si tu avais accepté d'être sur ma liste, ici, ce serait chez toi.

-Tu sais ce que j'en pense Jean-Paul. Les politiques, tous un peu pourris, n'est-ce pas ! Mais ici, ce n'est pas que chez toi, c'est aussi chez moi, à une époque cela s'appelait la maison du peuple, non ! Donc ici, c'est aussi chez moi, chez chaque citoyen ou non de cette ville. La mairie n'appartient pas qu'au maire, la ville non plus d'ailleurs, ni aux élus d'ailleurs, rassure-moi ?

-Toujours aussi acide Angélique ! C'est ce qui fait ton charme et tes qualités. Tiens ! Je prendrais bien un café avec vous, j'ai un peu de temps ce matin.

-Attends ! Que je me présente à mademoiselle Lelièvre. Bonjour, je suis Catherine Lescalier,

responsable du personnel de la mairie. Ce n'est pas que nous sommes bien nombreux, mais nous allons dire que c'est l'une de mes tâches.

-Moi ! C'est Angélique Lelièvre, journaliste au journal « La Vérité ».

-Je vous connais bien, je lis chaque jour votre journal.

-Ce n'est pas bien cela Catherine ! Un journal subversif…je blague ! Moi aussi, il m'arrive de le lire aussi !

-Mademoiselle Lelièvre, un café ?

-Je m'en occupe Catherine, je m'en occupe !

-Eh bien Jean-Paul, c'est bien la première fois !

-Angélique ! Thé sans sucre, si je me rappelle. Et vous Catherine, un double noir ?

-C'est ainsi !

-Pour moi un double noir aussi !

Le maire, occupé aux tâches subalternes, cela devrait être bien dans le personnage. Un homme au service des siens, somme toute une situation normale. Un maire doit être au service des habitants de sa ville ! En d'autres temps, ce sujet serait bien discutable, mais Angélique ne voulait pas polémiquer, pas aujourd'hui. L'important était le passé de Marie-Thérèse.

-Alors, comme cela vous avez connu madame Rouxel ?

-Oui, oui, durant une bonne dizaine d'années, j'étais jeune encore, il y a plus vingt ans qu'elle est partie, plus peut-être, je n'ai pas vérifié. Par contre, j'ai vérifié ce que vous m'avez demandé. Je n'ai pas trop le droit de vous le dire, c'est sa vie privée quand même.

-Voilà les filles ! Servies comme des princesses. Mais dites-moi, vous êtes bien sérieuses d'un seul coup ?

-C'est pour madame Rouxel, ce dont je t'ai parlé.

-Ah oui ! C'est un problème, un réel problème. J'ai eu la même demande de la part des policiers, des amis d'Angélique sans doute !

-Tu parles de Jeannot ?

-Oui, je vais lui répondre ! Donc, je vais te dire ce que je vais lui écrire. Madame Rouxel a, il y a vingt-cinq ans, pris un congé sans solde de presque six mois.

-Sans solde ! Mais il n'y a rien de secret là-dedans !

-Non, mais à ce que m'a dit Jean, elle ne donne pas cette version, n'est-ce pas ?

-Oui, c'est un fait, mais elle commence à être âgée et peut-être qu'elle se trompe dans ce qu'elle dit.

-C'est possible Angélique ! Je n'étais pas maire à l'époque, bien entendu, c'était mon père. Et lui, il garde de précieux souvenirs, d'une femme courageuse et foncièrement honnête, une collaboratrice exemplaire. À cette époque, la ville était bien plus petite, il y avait beaucoup moins d'habitants, il n'y avait qu'une secrétaire et puis le maire et deux autres personnes pour l'entretien de la commune. Mon père m'en parle encore.

-Tu vois pourquoi je ne te suivrais jamais à la mairie Jean Paul ! Vous êtes les maîtres du lieu et du jeu de père en fils, c'est presque un royaume ici.

-Pas de polémique ma chère ! Je retrouve ton amabilité naturelle. Tu ne changeras pas non plus, mais ne change pas ! C'est ainsi que nous t'apprécions. Voilà en tout cas, ce que je peux te dire sur madame Rouxel.

-C'est parfait, très bien ma foi ! Je vous remercie pour le café, merci Catherine, merci Jean Paul.

-Tu pars déjà ?

-Je vais appeler le Jeannot ! Il doit avoir d'autres informations dont je n'ai pas accès. Mais le cachottier, il m'avait dit qu'il n'y avait pas de quoi enquêter, encore merci.

Elle laissait ses deux hôtes qui finissaient leur café tranquillement et dès qu'elle fut sortie de la mairie, sous un abri de bus, elle appelait Jean.

-Bonjour Jean ! Comment vas-tu ce matin ?…Tu n'as pas l'air bien gai…ah bon !...c'est bien cela…tu dis qu'à cette époque son mari était engagé dans un conflit en Afrique…pas de trace de réservation de voyage pour le rejoindre, ni de demande de visa, ni pour aller autre part d'ailleurs…cela commence à être très intéressant !...ils avaient deux habitations, dont une dans le marais, le marais de la sorcière blanche !...je connais bien, Lolo encore mieux, elle a de la famille dans le coin…nous y avons déjeuné, il y a à peine deux mois…as-tu une adresse pour cette maison ?...non ! Mais tu as un nom…encore mieux…attend Jean ! Attend, je sors un carnet et un crayon pour tout noter… alors comment dis-tu ?...la chaumière…c'est tout !… Et bien ce n'est pas trop dur à se rappeler, mais enfin j'ai noté…merci Jean…oui, oui j'ai de quoi m'occuper… merci encore…oui, oui, ne t'inquiètes-pas, je t'appelle si j'ai du nouveau…promis.

Elle piétinait de plaisir et rapidement rappelait sa Lolo, qui n'en demandait pas tant.

-Allô Lolo !...mais non je ne veux pas te déranger… oui, je t'aime...mais ce n'est pas pour cela. C'est pour une maison dans le marais…peux-tu appeler ton cousin pour que j'y passe ?...tu crois qu'il sera là ?...C'est son boulot d'être là…il pilote les barques à touristes,…tu es vache avec lui ! Il est au bistrot avec ce temps à refaire le monde…bon d'accord, j'y serai dans une demi-heure…merci ma puce ! Gros bisous.

Angélique en était certaine, cette baraque, au milieu de rien devait avoir des secrets. Elle imaginait bien ce lieu avec plein de mystères, au milieu d'un mauvais film. Puis elle se ravisait, peut-être aussi une désillusion, un chant idyllique, un écrin d'amour où il ne s'était jamais rien passé.

Chapitre 5: Visite au marais

Rapidement, elle sauta dans son auto, pour rejoindre Frédéric, le cousin de sa Lolo, encore un personnage de la famille, haut en couleur, batelier à la belle saison et un peu aussi le reste de l'année et raconteur d'histoires dans son cabaret d'hiver, au coin d'un feu vigoureux.

Il y avait bien une demi-heure de trajet, ce n'était pas bien loin, à peine vingt kilomètres, mais une route tordue et mal revêtue. Elle arrivait déjà au bord du marais, encore une fois l'occupation de l'esprit par cette visite, lui fit quitter la notion du temps. Elle ne s'aperçut pas des minutes du trajet, pourtant bien dangereux. Elle garait la voiture devant l'auberge du cousin. Mauvaise langue la Lolo, Frédéric était dehors à attendre Angélique, un phénomène que ce batelier, les cheveux avaient oublié les ciseaux depuis bien longtemps, quelques années au moins et le peigne peut-être aussi, tant ils étaient en vrac. La barbe était négligée de plusieurs jours et les yeux aussi un peu dérangés, sans doute cause d'une soirée bien longue…à l'auberge. C'était un homme intéressant, ouvert à toutes les discussions, engagé dans les valeurs humaines qui plaisaient bien à Angélique.

-Alors, Angélique ! Besoin du petit cousin ! Viens ! On va se mettre à l'abri, à l'auberge. Il y a le père Augustin que j'ai appelé. Si j'ai bien compris la cousine, tu voudrais nous parler d'événements qui datent un peu.

-C'est cela même !

-Passe devant, tu sais maintenant que je te considère comme ma cousine aussi. On ne se connaît pas beaucoup, mais qu'importe, l'amie de ma cousine est aussi ma cousine. Si tu as besoin, tu viens me voir ou tu m'appelles. Même pas besoin de passer par Laurence, la famille pour moi, c'est très important. Tiens, donne-moi donc ton par-dessus ? Je vais le mettre à sécher.

-Merci Frédéric ! Merci beaucoup, cela me touche et m'honore. Je suis fière de votre famille et heureuse que ma Lolo puisse compter sur tant de personnes de valeur.

-C'est comme une sœur. Tu sais, quand l'autre con l'a fait chier, je voulais lui dessouder les vertèbres. Elle m'a supplié de le laisser.

-Elle m'a raconté, maintenant elle est tranquille avec ce gredin. Il ne prend même plus ses fils le week-end et encore moins les vacances.

-Je ne l'ai jamais aimé ce mec ! Dès le début, il nous prenait de haut. Mais il se prenait pour qui ! Tout cela parce qu'il avait un diplôme d'ingénieur, il se croyait mieux que nous. Enfin, il était ridicule, il ne nous aimait pas, mais nous non plus. Tu sais ici, la vie elle se mérite, au rythme du temps et de la nature et qui ne respecte pas ceci, n'est pas digne d'être ici. Ma cousine a fait une connerie avec ce petit merdeux, mais enfin une connerie cela peut arriver à tout le monde.

-Bien entendu !

Angélique était à l'aise, elle lorgnait sur le petit vieux, assis au bout de la grande table, sans doute était-ce Augustin le vieux batelier !

-Excuse-moi Augustin ! Je parle, je parle…comme tout le temps d'ailleurs et j'en oublie mes obligations. Angélique ! Je te présente Augustin, c'est lui qui m'a tout appris du métier et aussi de la vie du marais, un homme, un vrai. Augustin ! Voilà Angélique ma cousine, la petite du journal « La vérité », la compagne de Laurence.

Un petit sourire se dessinait sur le visage du petit vieux. Il n'avait sans doute pas l'habitude de fréquenter beaucoup de femmes en couple. Mais rien de plus pour autant. Sans se lever, il invitait la Lili à s'asseoir face à lui. Devant lui trônait une grosse cafetière, bien remplie, de quoi passer une grosse nuit sans sommeil et

trois tasses préparées, le sucre et quelques gâteaux secs qui ne semblaient plus très secs.

-Et bien Angélique ! Si vous voulez bien vous joindre à ce bout de table.

-Tu sais Angélique ! Personne ne s'assoit ici depuis qu'il est retraité, sauf Augustin. C'est la place de l'ancien. Il faut dire qu'il passe plus de la moitié de ses journées ici, à discuter de ce qui se passe dans le marais, à regarder la télé aussi. C'est sa deuxième maison, n'est-ce pas Augustin ?

-Elle prend du café la gamine ? Et toi, Fred ?

-Un bon café chaud, bien entendu, de ce temps humide en plus.

-Moi aussi Augustin !

Le grand-père s'activait à sa tâche avec précision et délicatesse.

-Un sucre pour la demoiselle ?

-Non merci, non !

Angélique et le vieux bonhomme croisaient leur regard, sans faire allégeance pour autant, seulement pour essayer de comprendre l'autre, par de petits détails si significatifs. Et l'un et l'autre restaient impassibles, impénétrables.

-Alors, belle enfant ! Que nous vaut le plaisir de vous voir ?

-La chaumière ! Connaissez-vous une maison qui s'appellerait ainsi ?

-Bien sûr ! C'était une belle bâtisse, une grande maison, mais elle n'est accessible que par bateau plat, pas de chemin, pas de pont, un bout du monde perdu au milieu du marais. On ne voit pas ce qui s'y passe du bateau, il faut descendre sur le terrain pour distinguer quelque chose, c'est un endroit très discret. Si discret que pendant la guerre, des enfants juifs furent cachés ici au nez et à la barbe des Allemands incrédules. C'est une sacrée propriété de quelques hectares, une bonne dizaine je pense. La maison est abandonnée depuis une

bonne vingtaine d'années, Par contre, le terrain, c'est Dédé qui l'entretient.

-C'est qui ce Dédé ?

-Un paysan qui connaît bien le marais. Il fait les foins là-bas, depuis la même époque à peu près, deux fois par an, sans contrat, sans qu'on lui ait demandé, sans rien d'officiel en tout cas.

-Si je résume, la maison est abandonnée depuis plus de vingt années, mais avant que s'y passait-il ?

-Avant, avant…en y réfléchissant bien, au plus loin de ma mémoire, à ce qu'on m'a raconté, c'était un couple qui habitait ici, un couple qui ne venait que l'été avec une gamine. Pendant des années ce fut ainsi. C'était encore comme cela quand j'ai commencé à godiller. Et je ne me souviens pas d'avoir vu d'autres personnes ici, si ce n'est plus tard, bien plus tard quand la gamine fut plus grande, bien plus grande. C'est, je pense, la dernière à être venue ici.

-Cela fait un bail cela Augustin ?

-C'est certain, mais je me souviens bien de cette femme, je l'ai connue gamine, jusqu'à bien la cinquantaine, ou pas loin, presque un demi-siècle, une grande partie de sa vie, je ne sais même pas si elle est toujours vivante. Elle doit avoir dans les soixante-dix, ou quatre-vingt ans, il me semble en tout cas. Mais quand je dis que je l'ai connue, petite, on la voyait assez souvent encore, car elle jouait dehors, mais plus tard, on ne la rencontrait plus que pour la débarquer et pour la livraison des courses.

-Dites Augustin si je peux me permettre de vous interrompre ! Vous connaissiez le nom de cette femme ?

-Oui…mais il faut que cela me revienne…Gi…Gi… Gillet, je crois…non je suis certain c'est Gillet ! Quand je faisais les livraisons, c'était bien à ce nom là, en fait. C'était une belle femme, maintenant je m'en souviens bien, même très bien, une très belle femme !

-Voilà je recherche ce qui se serait passé dans cette maison sur une période bien particulière. Il y a, autour de vingt-cinq ans à deux ou trois ans près, je pense qu'il s'est passé quelque chose ici, pas forcément de bien grave, certainement pas même, mais je pense à quelque chose d'inhabituel, quelque chose qui vous aurait interpellé.

-C'est quand j'ai commencé à traîner dans ton bateau Augustin ! Je devais avoir quinze, peut-être seize ans !

-C'est vrai, il y a eu une époque, à peu près dans cette période-là, la maison a été habitée un bout de temps, pas loin d'une année complète, de mémoire, plusieurs mois c'est certain. Ce qui était étonnant, c'est la durée. Habituellement, elle venait seulement pendant les congés d'été, rarement plus, en tout cas, depuis que la fille avait hérité de la baraque. De plus, sur cette période, il y avait une autre femme avec elle, une vieille rombière pas aimable qui sortait de ne je sais où.

Augustin avait besoin de faire une pause, une petite lampée de café après une touille vigoureuse, à réveiller la petite cuillère. Angélique en profitait pour prendre la parole.

-Oui, c'est bien cette période-là qui m'intéresse ? Et vous ne connaissiez pas cette dame âgée ?

-Non à peine aperçue. Par contre durant cette période, nous n'avions à faire qu'à elle pour la livraison des commandes. Ce n'était pas un plaisir, tellement elle était peu aimable, mais elle était correcte, elle payait à chaque fois, en liquide, sans jamais discuter, sans même vérifier la livraison, il est vrai que nous faisions en sorte de ne pas avoir de problème avec nos clients. Nous vérifions si la commande était bien honorée à l'embarquement et à la livraison. C'est le service client.

-Cela fait partie de votre travail, ces livraisons ?

-Eh bien oui ! La plupart des maisons ici ne sont accessibles que par nos bateaux à fond plats, nous

livrons tout ce qui est nécessaire, matériaux, agglos, ciment, nourriture, et surtout les médicaments en urgence notamment, même la nuit, ou le week-end. C'est notre boulot, et si nous ne voulons pas que chacun utilise son bateau, il faut assurer un service sérieux. Pour l'alimentaire, les clients passent commande au supermarché qui nous prépare les colis, une sorte de drive avant l'heure.

-Mais elle était toute seule cette dame âgée ?

-C'est certain que non ! La petite dame, nous l'avons emmené un jour, au début du séjour de la vieille. Mais, nous ne l'avons jamais revu après, jamais, mais on savait qu'elle était là, de par la nature des courses, qui ressemblaient à celles du passé, et par la quantité. Par contre, quand la vieille a disparu, tout le monde a disparu en même temps, volatilisé, sans doute parti avec un autre bateau, un voisin ou quelqu'un d'autre du marais qui a un bateau, nous n'avons pas le monopole des canaux.

-Et la petite dame âgée a disparu après, jamais revue cette dame, ni l'autre ?

-C'est exact, plus jamais entendu parler d'elles, plus jamais vues surtout.

-C'est vrai Antonin ! Cela a fait jaser quand même. Quand on passe près de la baraque, soit presque chaque jour, on parle encore de cette histoire. Mais toi tu en sais peut-être plus ?

-Tu sais Fred, la discrétion, cela fait partie de notre boulot. Ici tout le monde se connaît et les travers de certain, nous les voyons, alors il faut faire tête basse et se taire. Si on veut vivre de notre métier, il faut garder des distances avec toutes ces choses-là, la vie des autres ne regarde personne, nous avons besoin de nos clients pour vivre.

-C'est bien cela, ça confirme mes doutes. La Marie-Thérèse a eu une vie cachée, et vous n'avez jamais vu son mari ?

-La maison était à elle, et est toujours à elle je le pense, l'héritage de ses parents.

-Augustin ! Tu l'as connu son mari toi ?

-Une ou deux fois, quand ils étaient jeunes mariés ou juste avant peut-être. Un militaire pas très affable du tout, je crois qu'il n'appréciait pas du tout l'endroit. Il faut dire que pour vivre ici, il faut aimer le lieu, la solitude, un peu les moustiques et encore, il y a des plantes qui les font fuir. Il est certain que si on n'est pas né ici, pas facile de s'y acclimater. Heureusement, d'ailleurs, nous ne sommes pas envahis de parisiens sauf pour faire des ballades en barque.

-Et elle venait souvent ?

-En dehors de cette longue période, elle ne venait que pendant les congés. Oui, cette dame devait travailler, il me semble qu'elle ne venait que deux ou trois fois par an, dont le mois d'Août, le mois le plus visité du marais. Elle venait le plus souvent seule, prenait le bateau avec moi, et deux fois la semaine elle venait faire ses courses à la coopérative.

-Elle discutait sur le bateau ?

-Presque pas, juste le nécessaire pour la politesse et pour se faire comprendre. Pour le reste pas beaucoup de confidence, et comme je te l'ai dit Angélique, nous sommes aussi très discrets, par respect des clients.

-Elle était donc toujours seule ?

-Pendant des années, ce fut le cas et puis il y eut une période, où elle venait avec son neveu, plutôt le neveu de son mari à ce qu'elle disait.

-C'était quand cela ?

-Juste avant qu'elle vienne s'installer là pour cette derrière longue période.

-Et ce neveu, il était comment ?

-J'ai dû le voir deux ou trois fois, il me serait difficile de redessiner son visage, cela reste un peu flou, un rouquin il me semble me rappeler, avec des cheveux bouclés, un gars costaud, grand et baraqué.

-Et bien ! Merci Augustin, merci. Vous m'en avez appris bien plus que je ne l'espérais. C'est sympa, merci à toi aussi Fred.

-Attends Angélique ! Tu n'es pas si pressée tout de même, Augustin propose de t'emmener voir cette vieille bâtisse. Elle est abandonnée, tu ne risques rien, la baraque tombe en ruine.

-C'est géant cela ! Eh bien oui ! Je suis partante, tant pis pour le déjeuner.

-Tu avais un rendez-vous ce midi ?

-Non, non, je suis libre !

-Et bien au retour, tu mangeras avec nous ! Une omelette aux champignons. J'ai été cueillir des cèpes de matin. Alors, cela te dit ?

-Oui, oui, bien sûr Frédéric ! Bien sûr ! C'est un programme réjouissant. Des cèpes ! J'en ai l'eau à la bouche. Laurence va encore dire que j'abuse ! Que je préfère être chez les autres qu'à la maison !

-Ne t'inquiète-pas ! Je l'ai appelée et je lui ai demandé si elle voulait partager notre déjeuner, mais elle est occupée au tribunal.

-Et bien c'est bon ! C'est quand vous voulez les garçons !

Elle se retrouva vite installée dans une embarcation à fond plat, une espèce de grande barque, qu'Augustin tenait à piloter lui-même avec une longue perche qu'il enfonçait dans le lit du canal pour pousser dessus et ainsi avancer lentement, silencieusement.

-Y a-t-il des bateaux à moteur, ce serait plus pratique, non ?

-Il faut protéger la faune et la flore, les moteurs sont donc interdits d'utilisation, c'est une très bonne chose pour préserver l'endroit et puis à quoi bon ! N'est-ce pas agréable ainsi ?

-Bien entendu, j'avais déjà entendu parler de cette partie du marais, mais je n'y étais jamais venue. Pourtant, j'ai toujours habité dans le coin…sans doute

que l'occasion ne s'est jamais présentée, à part aujourd'hui. J'en suis bien contente.

-Ma cousine, elle connaît bien ! Combien de conneries on a fait là-dedans ! On jouait des journées entières et on rentrait souvent trempés, complètement niés, avec une grosse engueulade à la clé.

-Et bien, elle ne m'a jamais raconté ça ! Je vais la charrier ce soir. Mais que c'est agréable une ballade comme cela, au milieu d'une nature volubile, les oiseaux chantent, les grnouilles coassent, la végétation frémit dans son ankylosement d'écorce, gaine qui attendra d'éclater quand des températures plus dociles reviendront au printemps. Tout semble survivre dans un murmure indélébile, patientant les cris d'un soleil plus vigoureux, une vie plus forte que celle de l'humain et qui devrait le rendre bien plus humble. Une ballade romantique à souhait pour des couples en quête de sentiments.

-C'est joli ce que tu en dis. Tu verrais le nombre d'amoureux qui viennent au beau temps se promener en barque ainsi, indifférents aux bienfaits de la nature, seulement venus ici pour s'isoler du reste du monde, passant le temps à se bécoter sous nos yeux, sans retenue, avec la fougue des gens qui s'aiment et qui ne veulent le montrer qu'ici, la nature est discrète, très discrète.

-Cela doit être bien agréable quand on veut se cacher des parents et de bien d'autres.

-C'est clair, ça y est, nous allons accoster en douceur sur cette plage d'herbe, tout en douceur. Attention Angélique ! Si tu veux bien me prêter ta main, pour descendre, ce n'est pas très stable malgré tout.

-C'est génial ici, la prairie descend dans l'eau et c'est immense !

-Il y a quelques hectares et les foins ont été coupés, il n'y a pas bien longtemps, sinon, l'accès à la maison est plus difficile. Elle est derrière les arbres, pratiquement

invisible de là, sauf l'hiver quand ces monstres sont nus, si on ne descend pas du bateau.

-C'est vraiment discret, un joyau dissimulé de tous, tu peux en cacher des histoires d'amour sans que personne ne le sache.

-Cela fait-il longtemps que cet endroit appartient à la famille Gillet ?

-De ce que moi j'en sais, depuis presque toujours. Quand j'étais môme, c'était les grands-parents qui étaient les proprios, avant ses parents. Et avant, je ne sais pas. Les grands-parents vivaient ici toute l'année. À leur époque, il y avait des vaches, des chevaux, des poules, des canards, une ferme qui vivait en autarcie.

-C'était déjà des Gillet à l'époque ?

-Oui, oui ! Voilà la maison dans toute sa splendeur… oubliée.

-En effet, cela a dû être une très belle maison ! Peut-on y rentrer ?

-Il faut faire attention que rien ne nous tombe sur la tête ! Je ne suis pas certain que ce soit bien solide.

-Il commence à être difficile d'imaginer qu'il y eut une vie ici !

-C'est exact ! Toi Augustin ! Tu as connu l'endroit bien plus joyeux ?

-C'est un fait. Mais ainsi est la vie. Un jour c'est comme cela et un autre c'est autrement. C'est bien dommage de voir une si belle demeure tomber en ruine. Encore du gâchis des hommes !

-C'est vrai Augustin ! L'homme façonne la vie à sa volonté et c'est rarement bien réussi et c'est aussi lui qui la détruit, on ne peut pas dire qu'il soit fidèle. Mais, c'est bien dommage qu'un endroit comme celui sombre dans l'oubli.

-La porte n'est pas fermée à clé !

-Rien d'étonnant. Ici, personne ne se risque dans le marais sans une barque et toutes les barques nous les

connaissons, il y a bien d'autres débarcadères, mais sur chacun d'eux il y a une maison du marais habitée, habitée par un meneur de barque. Si la capitainerie est ici, il y a deux autres ports. De toute ma vie, je n'ai jamais entendu de vol de quoique ce soit.

-C'est exact ! Mais pour les longues absences, les maisons sont tout de même verrouillées. Cela ne sert pas à grand-chose, si quelqu'un du marais ou bien d'ailleurs arrivait jusqu'ici pour piller cette maison, il ne serait même pas vu, ni entendu. Il aurait tout le temps pour son méfait, démonter porte et fenêtre en toute discrétion s'il le voulait…mais il faut un bateau pour ramener le butin. Alors, rapidement nous saurions qui serait venu.

-C'est une vie particulière tout de même, le marais ! Tout le monde se connaît, c'est un petit village de quatre cents personnes qui vivent sur plus de dix mille hectares sans une route. C'est presque un désert humain, il faut y être né pour l'aimer ce marais.

-C'est le territoire des araignées ici. On dirait une maison de fantômes !

-C'est clair, mais je m'attendais à pire avec la toiture qui fuit la misère. Les volets ne sont même pas fermés.

-Le dernier départ s'est fait dans l'urgence, avant l'hiver, si je m'en souviens.

-Peut-on entrer un peu plus ?

-C'est ouvert !

La maison était bien grande. Tout était resté comme si la vie s'y était arrêtée, d'un seul coup. Des bols n'ayant pas servi, avec des cuillères dedans, étaient encore sur la table. À croire, que ceux qui étaient ici, n'avaient pas eu le temps de prendre leur petit déjeuner.

Dans la cuisine, une casserole vide trônait sur la gazinière, la bouteille de gaz sans doute vide, avec le temps, était en position ouverte. Dans les chambres, du

linge était plié sur les lits, sans doute prêt pour que quelqu'un puisse se changer après une toilette.

-Pensez-vous que je puisse ramener cette écharpe, elle est pleine de poussière ? Je suis presque certaine de savoir à qui elle appartient !

-Nous, on s'en moque ! Et depuis le temps que c'est ici, qui va se rappeler qu'elle est encore là ?

-Je vais quand même appeler Jean Lucide l'inspecteur qui suit un peu cette affaire !

-Ici, tu ne capteras aucun réseau, sauf si tu as un téléphone satellite !

-Ah oui ! Ce n'est pas grave, je l'appellerai plus tard, quand je serai retourné dans le monde des gens pressés.

-Je prends cela comme un message de sympathie. Il est vrai qu'ici, on ne court qu'à la vitesse du temps qui passe. Il ne sert à rien de s'activer plus vite. Ici, nous ne sommes pas dans le superficiel. Les gens civilisés, c'est peut-être nous !

-C'est certain. Mais personnellement, j'aurais beaucoup de mal à vivre comme vous. Peut-être, quand je serai plus vieille !

-Tu sais, c'est normal. Comme je te le disais, si tu n'es pas né ici, il est difficile de comprendre. De plus, quand tu subis un changement radical comme ce serait pour toi, il serait alors bien difficile de comprendre les plaisirs de vivre dans cet endroit, encore bien préservé de l'avidité des hommes.

-J'en parlerai à Laurence ! Il n'est pas impossible qu'on y vienne passer quelques jours au beau temps. Cela rappellera son passé et elle retrouvera une bonne partie de sa famille, je pense que ce serait bien.

-C'est une très bonne idée Angélique, cela ferait plaisir à la famille. Nous ne voyons pas beaucoup nos petits neveux, ce serait l'occasion de mieux les connaître, ils joueraient avec nos enfants, comme nous le faisions dans le passé.

-Bon ! Je prends l'écharpe, je fais une photo avant au cas où ! C'est sympa les gars de m'avoir emmenée ici, cela permet de comprendre plein de choses, de sentir un peu l'ambiance d'une autre époque.

-Tu es ma cousine, c'est normal ! Pour nous aussi, cela fait drôle d'être revenu ici, n'est-ce pas Augustin ? Pour nous aussi, cela soulève des morceaux du passé. Allez retour à la maison ! J'ai vraiment un petit creux, qu'en penses-tu Augustin ?

-Tu sais, à mon âge, on ne mange plus beaucoup, mais aujourd'hui, c'est ta femme qui cuisine pour les bateliers et c'est une sacrée cuisinière, n'est-ce pas ?

-Oui, tout à fait. Et toi Angélique ! Affamée ?

-Ça creuse la balade et il est largement midi passé !

Le trio reprenait le chemin de la maison des bateliers, devisant de choses et d'autres concernant la vie dans le marais. Angélique en apprenait plus en quelques minutes sur la faune et la flore que depuis qu'elle était née. Le temps passait vite, Angélique n'en prenait pas conscience. Elle était déjà autour de la table avec les deux hommes et la femme de Frédéric, la cuisinière, pour siroter un petit apéro spécifique de la région, un alcool à base d'épine noir et de vin de la région. Puis, chatouillant depuis un moment déjà les papilles d'Angélique, un succulent ragoût d'anguille à la tomate et aux oignons, fût servi, un mets exceptionnel, spécialité du marais et uniquement de ce marais, puis l'omelette aux cèpes, un délice Et enfin, accompagnant le fromage mi-chèvre mi-vache concocté dans le coin, un petit vin blanc gouleyant, un plaisir pour clore un repas. Le café, toujours préparé par Augustin, Angélique prenait conscience de l'heure, déjà seize heures !

-Je n'ai pas vu le temps passer. Ce coup-ci, il faut que j'y aille ! J'en connais une qui doit piaffer d'impatience.

-Tu peux appeler d'ici si tu veux ?

-Non, non, je vous remercie, il faut que j'y aille. Je reviendrai bientôt avec Laurence et les enfants !

-Pas de problème Angélique ! Pas de problème, ta visite fut un moment agréable.

-Merci Frédéric, merci aussi à vous Augustin de m'avoir consacré de votre temps.

-Ce fut un plaisir aussi pour moi !

Angélique se revêtait, ramassait son sac, bien pressée comme quelqu'un qui aurait à donner une explication, à se justifier au moins.

-Allez ! Bisous, j'y vais !

-Fais un gros bisou à la cousine et à la tante, bye !

Elle était à peine attachée, la voiture quittant la berge du canal, qu'elle s'activait déjà à pianoter son téléphone, geste interdit, mais Angélique n'en avait que faire. Elle voulait tout faire en même temps.

-Allô Jean ?...oui, oui…as-tu quelques minutes ?...il faut que je te vois…bien, bien, viens prendre l'apéro ce soir ?...tu ne peux pas…tu es déjà invité ?...par maman ! Elle a dû faire une connerie…un excès de vitesse, ce n'est pas bien grave !...alors, à ce soir farceur !

A peine posé, le téléphone s'affolait de nouveau.

-Ah ma Lolo ! Je suis désolée !...Ah oui très intéressant, très intéressant…et bien sympa, un bon moment rare…tu verras, on commence à découvrir la Marie-T. Rien d'extraordinaire, mais nous savons où elle a passé ses mois de congé sans solde…je t'en dirai plus ce soir ma puce…Jean sera là aussi…il restera à manger si on insiste, il fera du gringue aux mamies. Allez bisous, à tout à l'heure !

Elle se retrouvait plonger en ses pensées, seule dans son autre monde, se faisant, se défaisant aux rythmes de ce qu'elle savait ou imaginait, une espèce de puzzle géant sur la vie des gens où elle tentait de mettre en place les pièces qu'elle connaissait déjà, les raccrochait à un bord, à une date, à une histoire, pas facile quand

on n'a pas la globalalité de l'image qu'on doit découvrir. Et là, elle commençait à accumuler quelques éléments importants qui construisaient l'espace-temps. Malgré que ce soit bien insuffisant, elle en tirait différents scénarios tout aussi invraisemblables les uns que les autres. Angélique construisait en écoutant l'improbable, le pas possible, elle disait que c'était son secret pour comprendre la vie. En fait, c'était sa méthode, un peu tordue quelquefois, même très tordue. Elle était déjà au pied du bâtiment qui abritait le journal. Elle accrochait son sac et claquait la portière en ses souffrances dissimulées. La porte du journal était brutalisée de la même sorte.

Quand Angélique était ainsi, rien ne lui résistait, un ouragan destructeur et combien dévastateur, elle avait faim de comprendre, il lui fallait se rassasier, certains allaient souffrir.

-Oh la la Angélique ! Tu es bien pressée.

-Dis Pierre ! Il faut que l'on se parle. J'ai du nouveau sur l'affaire de l'agression de la voisine de maman.

-Viens, viens dans le bureau ! Tu vas prendre un café quand même ?

-Oui, oui, bien entendu !

-Ghislaine ? Peux-tu nous ramener deux cafés, deux grands, je pense qu'Angélique en aura besoin.

-Tu veux autres choses ? Des petits gâteaux secs ?

-Non, non, merci !

-Assied-toi ! Tu es bien agitée. Te connaissant, tu as dû trouver un os à ronger !

-Tu ne peux pas imaginer, tu sais, la vieille voisine de maman qui a porté plainte pour une agression !

-Oui ! Tu m'en as déjà parlé hier. Tu me disais que la plainte n'était pas très justifiée.

-C'est cela même ! En fait, c'est une plainte pour pas grand-chose, pas d'effraction, pas de vol, pas de violence.

-Mais tout de même, une très grosse frayeur qui aurait pu provoquer un arrêt cardiaque et une nuit passée à dormir derrière un lit, mouillée d'urine et de sueur par la peur, c'est ce que tu disais !

-C'est un fait !

-Et pour une vieille dame de quel âge déjà ?

-Soixante-quinze ans, à peu près ça, je crois ! Le plus cocasse, c'est la cause de cette soi-disant agression, t'en avais-je parlé ?

-Oui, peut-être, mais pas dans le détail ! Ah si oui ! L'acte de naissance, c'est cela non ?

-Exact, la petite sauvageonne recherchait des traces de sa naissance, elle se posait beaucoup de questions existentielles et voulait quelque part se rassurer, alors un acte de naissance aurait pu la rassurer, pensait-elle.

-Mais comment était-elle bien certaine d'être enregistrée à Amy sur Rone ?

-Ses parents lui auraient dit qu'elle était bien née ici ! La mairie s'est bien aperçu qu'il manquait une page sur le registre papier, sans doute depuis bien longtemps, étonnant tout de même, il y avait quelques naissances qui devaient manquer et personne n'avait demandé d'extrait depuis bien des lustres, depuis toujours même.

-Sauf si la page a été coupée plus tard !

-Et comme elle avait remarqué le nom de Marie-Thérèse sur des actes du registre, elle en a déduit que celle-ci devait savoir, devait se rappeler de l'officialisation de sa naissance. Voilà pourquoi, elle a débarqué, chez la Marie-Thérèse.

-Bien, bien ! Mais cela reste tout de même une agression, elle est rentrée dans une maison sans y être invitée !

-C'est vrai, on peut le dire ainsi, c'est répréhensible. Mais, figure-toi qu'en consultant les archives de la mairie, je me suis aperçue que la mamie avait pris un

congé sans solde de plus de six mois, comme par hasard juste avant la fameuse feuille manquante.

-Intéressant, cela est bien intéressant ! Ça ne peut pas être une coïncidence !

-Mais attends ! Le meilleur, pendant toute cette période, c'est que la Marie-T a disparu de la vie de ses proches, elle s'était retirée du monde, au milieu du marais avec une chaperonne.

-Elle a bien le droit tout de même ! C'est sa vie privée, je connais un paquet de monde qui aimerait bien se retirer ainsi quelques temps pour réfléchir, pour se reconstruire. C'est bien insuffisant pour faire un article sur cette dame ! Mais reste sur ce que nous sommes convenus, un article sur les personnes âgées isolées et un autre plus soft sur les gens du voyage. Tu te débrouilles pour glisser l'anecdote, des archives amputées. Et cela nous permettra de rebondir dessus dès que tu auras du nouveau, qu'en penses-tu ?

-Je m'y atèle et je t'envoie cela par mail ce soir ! Pour les gens du voyage, je vais seulement écrire un rappel qu'ils existent et comme ils vivent simplement !

-Cela me plaît bien cela ! Et bien tu vas avoir du boulot pour ce soir.

-C'est déjà écrit dans ma tête, je t'envoie cela avant vingt-trois heures !

-C'est tout bien ainsi ma Lili ! Allez, file ! Pour le café, je pense que Ghislaine est restée bloquée au bistrot avec une vieille connaissance. C'est un numéro celle-là ! Heureusement qu'elle a d'autres grandes qualités !

-Allez ! À demain Pierre, à demain !

Comme elle était arrivée, elle repartait, en coup de vent. Il ne fallait pas s'attendre au repos avec elle ! C'était une tornade !

-Allô Miranda ! Peut-on se rencontrer demain matin ?...où tu veux ?...Tu seras en ville pour tes études !...eh bien d'accord…à huit heures, parce que tu

as cours à neuf heures…petit-déjeuner ensemble, cela te dit ?...à la brasserie de l'université…oui, je connais… j'ai fréquenté…à demain Miranda !

« À ces jeunes ! Parce qu'ils découvrent la vie, ils pensent que nous n'avons pas connu la vie qu'ils mènent. L'université, n'a pas été construite pour eux et nombreux sont ceux qui ont fréquenté les amphis avant eux. Ah la vache 19 h 30 ! Je n'y crois pas, je vais encore être la dernière à la maison ! »

Il ne restait pas beaucoup de kilomètres à parcourir, pas question de prendre des risques. Sa Lolo avait payé, il y a quelques années. Elle en portait encore des séquelles physiques. Donc ! Conduite sécuritaire, il le fallait bien car la Lili avait de nouveau la tête ailleurs, occupée à faire plusieurs choses en même temps.

Elle fut de nouveau surprise d'être déjà dans l'allée des gravillons qui gémissent, sans avoir pris conscience du trajet, incorrigible Angélique ! La pauvre bagnole subissait encore les affres de son humeur de femme pressée et préoccupée. La portière claquait, sans aucune délicatesse, après qu'elle ait agrippé, presque à la volée, son petit sac à bordels, nécessaires de femme pour vivre la journée. Une dizaine de pas tout aussi peu singuliers et elle bousculait aussi la grosse porte de bois qui protégeait l'entrée de la maison. Elle prit un peu plus de précaution pour la refermer, évitant ainsi une remarque désobligeante de sa mère, voire de sa Lolo. On n'est plus maître en sa demeure, quand il faut vivre à plusieurs. C'est certain que quand on partage quelque chose qui nous a appartenue, que ce soit une maison ou bien autre chose, cette maison ou cette chose n'est plus tout à fait pour soi seul. Il faut donc bien faire attention à ce que l'on veut bien partager, n'est-ce pas ! Et si on arrive vraiment à tout partager, matériels et sentiments, on ne doit pas être bien loin de la félicité.

-Bonjour tout le monde !

Il régnait ici un brouhaha peu commun. Elle arrivait comme elle le pensait, pas encore à la fumée des cierges,

mais ils étaient bien allumés, bien allumés depuis de nombreuses minutes déjà. Chacun était plus ou moins occupé à une discussion, sans doute presque sans importance, sauf pour le moment qui évite les trous silencieux qui dérangent. Il y avait là, Jean, les deux mamies, Lolo et tonton Philippe, puis deux autres personnes qu'Angélique ne connaissait pas ou ne reconnaissait pas.

-Dis ma Lili ! Ces personnes ne te disent peut-être rien ! Voici la tante Adeline et l'oncle Marcel, ma sœur et mon beau-frère.

-Et bien enchantée ! J'ai bien entendu parler de vous, mais je ne me souviens pas vous avoir vus, je ne m'en souviens plus sans doute.

-Bonjour Angélique! Hélène m'avait dit que sa fille était une belle femme, cela est bien vrai ! Tu es vraiment un beau bout de femme et ta compagne n'a rien à t'envier non plus.

-Il ne faut pas exagérer, maman a toujours l'habitude d'embellir tout ce qui l'entoure. Je vois que vous avez fait connaissance avec Lolo ?

-Ta compagne est charmante, vous faites un beau couple, avec deux charmants petits garçons. Tu sais ! Pour en revenir à la dernière fois que tu nous as rencontrés, tu devais avoir cinq ou six ans. Vous étiez venus nous voir à l'hôtel. Nous n'avons pas beaucoup bougé depuis. Nous sommes toujours ouverts sept jours sur sept et à l'autre bout du pays. Alors, si on ne peut pas venir nous voir, on ne se voit pas.

-Je comprends bien ! Cela fait plaisir de vous voir ainsi ici chez moi et Lolo ! C'est aussi un peu chez maman et chez Irène, bien entendu.

Elle avait trouvé une formule polie pour s'écarter un peu de cette tante et oncle pour se dévêtir. Elle n'aimait pas trop les surprises, mais quand elle regardait le regard de sa mère qui brillait, comme une étoile, d'un plaisir qui ne se partage plus, elle en souriait aussi. Voir

sa mère ainsi était si rare. Alors là ! Revoir une sœur qu'elle n'avait pas vue depuis pas loin de vingt ans, c'était bien, très bien ainsi ! Et puis durant le repas, sa tante serait près d'elle, vieille coutume du papy qu'Angélique se voulait de perpétuer, c'était pourtant bien rétrograde. Mais cela venait du Papy, il savait accueillir ses hôtes, Angélique aussi.

-Bisous ma puce, tu ne t'ennuies pas avec Jean ?

-Ce n'est pas très sympa pour Jean ma Lili ! Mais non, pas du tout ! On s'est déjà vu au tribunal cet après-midi. Jean était cité à témoigner dans une affaire de mœurs à charge d'une de mes clientes.

-Elle ne m'a pas fait de cadeau ton amie, elle m'a épuisé !

-C'est ça Jean ! Tu n'imagines pas comme elle m'épuise tous les jours. Tu peux comprendre mon désarroi !

Un petit clin d'œil à sa Lolo pour mettre l'inspecteur dans une situation encore plus inconfortable. Il se tortillait les doigts, il frôlait le ridicule dans sa gabardine d'un autre âge et tellement froissée.

-Allez Jean ! Donne-moi cette horreur, tu seras plus à l'aise, il fait chaud quand même ici !

-Mais je ne prends qu'un verre et je rentre !

-Non ! Tu restes manger avec nous. Tu es libre ce soir n'est-ce pas ? Toujours célibataire !

-Tu abuses ma Lili ! Tu pourrais être un peu plus aimable avec Jean !

-Ah ! Si tu le prends ainsi Angélique, pourquoi pas ! Je vais rester.

-Dis Jean et ma Lolo aussi ! Pouvez-vous venir de ce côté, dans le petit coin, près de la cheminée, nous parlerons de Marie-T !

-Dis maman ! Peux-tu me servir une bière avant l'apéro, j'ai une soif du diable ! L'enfer sans doute, il parait qu'on y trouve de belles créatures comme ma Lolo.

-Angélique, j'ai du nouveau sur ta voisine !

-Toi aussi ! Et bien vas-y !

-J'ai fait, rapidement, une petite enquête sur les registres militaires. Le mari de Marie-T serait mort, je dis bien serait, parce qu'on ne trouve aucune trace de certificat de décès nulle part à l'armée., mais une note faisant part d'une disparition en mission. Cela demandera un peu plus de temsp pour confirmer cela, il doit bien être répertorié quelque part, cet homme.

-Tu sais, que sur le caveau familial, pas de trace de lui non plus ! Peut-être incinéré !

-Il faudrait voir sur les registres de la mairie, s'il est déclaré décédé.

-J'ai vérifié, ma Lolo, il n'est pas d'ici, il ne s'était pas marié ici non plus avec Marie-Thérèse. Donc pas de trace de lui à la mairie si il est mort ailleurs. Nous avons seulement son nom de famille pour tirer sur la pelote.

-Nous avons accès à un paquet de registre, je vais voir si nous retrouvons trace de notre militaire.

-Merci Jean ! Je vais essayer aussi d'en savoir un peu plus avec la voisine, demain je retourne la voir, si elle ne me jette pas dehors. C'est étrange tout de même, avec ce que j'ai su aujourd'hui, il y a de quoi broder de drôles d'histoires. !

Angélique leur racontait son périple dans le marais, elle était écoutée avec attention et avec surprise aussi.

-Dis Jean ! J'ai ramené une écharpe trouvée dans la vieille maison du marais, j'en ai fait une photo ! Tiens regardes ! Tu crois que je peux lui montrer ?

-Ce n'est pas très réglo tout cela ! Mais laisse-moi la photo au moins et puis on verra après. Alors, si j'ai bien compris ton histoire, la baraque est restée telle qu'elle depuis plus de vingt ans ! Cela doit faire bizarre d'imaginer la vie d'avant ?

-C'est là que se pose plein de questions. Pourquoi ce congé sans solde, dans un endroit si particulier ? Et qu'est-ce qu'elle faisait pendant tout ce temps ? Qui

faisait cuire la marmite pour au moins deux personnes ? Qu'en penses-tu Jean ?

-Je ne pourrais toujours rien faire d'officiel ! Il n'y a toujours rien de répréhensible, c'est comme pour l'agression, rien pour nourrir un cochon, un vieux cochon comme moi !

-Qu'est-ce qu'il faudrait faire donc ?

-La petite a-t-elle portée plainte contre l'administration ?

-Non ! Il faut le faire pour lancer une procédure, car cela va prendre du temps, quand on touche à l'état, tout est lent !

-Par contre, quand c'est pour payer des impôts, cela va bien plus vite. C'est toujours dans le même sens, c'est exaspérant, nous n'avons pas vraiment beaucoup de moyen pour nous défendre, il faudra qu'un jour, cela change !

-Ah ! Angélique revient à ses vieux démons ! Défenseuse du pauvre et de l'opprimé !

-Les filles, n'oubliez pas pour la jeune fille, cela permettra d'ouvrir un dossier. Mais au moins, dès qu'il y aura quelque chose de nouveau, nous pourrons lancer une enquête administrative rapidement.

-Dis Lili ! La petiote rouquine m'a appelée !

-Je n'y crois pas ! Tu as parlé à une romanichelle, une fille pas propre, qui vole pour se nourrir, sans attraper la maladie des voleurs !

-Arrête, arrête ! Je reconnais que je n'ai pas été très intelligente sur ce coup-là. Je n'aime pas trop ce qui n'est pas comme moi, comme ma vie, comme ma normalité. J'ai beaucoup de mal à comprendre que d'autres puissent vivre autrement que dans les principes que maman m'a inculqués.

-Et alors, que voulait ta nouvelle amie Miranda ?

-Que je t'accompagne demain !...et que je l'assiste, après si nécessaire et aussi que je l'aide dans toutes les procédures à engager.

Laurence dégageait un petit sourire dérangé et moqueur, comme quelqu'un qui sort à peine d'une ambiguïté qui la fait parler d'une main quand elle montre l'autre.

-C'est bien cela ! Et à regarder ta bouille, tu as dit que tu allais réfléchir ?

-Non…non…j'ai accepté !

-Et bien ! Lolo chez les romanos ! Un bon titre de polar, n'est-ce pas ?

-Arrête de te moquer de moi Angélique ! Je le mérite bien, c'est certain ! Elle pleurait au téléphone, elle pleurait, ce n'était pas du cinéma, je ne sais pas ce que tu lui as dit auparavant, elle était complètement chamboulée.

-Je ne lui ai rien dit du tout, mais rien du tout. Seulement que je voulais la voir demain matin. J'espère qu'elle ne se fait pas un manège, qu'elle ne va pas s'imaginer quoique ce soit. Quelque part, je ne suis pas étonnée, elle est peut-être en plein doute sur sa raison d'exister avec trop de questions sans réponse.

-Peut-être que c'est le cas de chacun d'entre nous de se poser le pourquoi de sa vie ! A-t-on vraiment été conçu d'amour, d'un accident de la vie, d'un viol ou d'une erreur du temps, par un père, par un amant, par un homme passant, un soir de fête, de beuverie ou un soir d'oubli ?

-Vous êtes compliquées les filles quand même ! Pourquoi aller chercher toutes ces explications, sur les origines, il suffit de vivre sa vie, non !

-Parce que Monsieur Jean ! C'est ainsi, la vie de chacun est différente parce que les circonstances d'une conception sont différentes, entre autres !

-Mais cela est bien les filles ! Mais toi Lolo ! Maintenant, tu ne pourras plus t'approcher de la voisine d'Hélène, tu es parti prenant de la jeune fille. Et pour toi Angélique, c'est presque pareil !

-Je suis journaliste, je suis quand même libre d'aller où je veux ! Rassure-moi Jean !

-Plus tout à fait, Laurence est ta compagne et tu pourrais être jugée comme partiale !

-Je consens, mais tu me laisses quand même une dernière visite. Je voudrais lui montrer ce foulard et ainsi voir comme elle se comporte.

-Non, non, tu lui montres la photo si tu veux, mais seulement la photo et pas de propos partiaux. Et ensuite, tu stoppes toute visite, je compte de toute façon passer la voir, officiellement pour sa plainte, mais surtout pour discuter aussi, j'aime bien comprendre les gens dont je parle, cela lui fera plaisir de voir un flic, après ce qui lui est arrivé. Les personnes âgées ont toujours besoin d'être rassurées.

-Bien ! Le Jean en bon samaritain, je rêve ! Tu as vu ma Lolo, j'ai l'impression qu'il veut qu'on se sépare aussi !

-Arrêtez les filles ! Arrêtez ! Ce que je vous en dis, c'est pour protéger vos engagements ! Il serait bien que personne ne puisse crier au scandale pour vice de forme, pour intérêt personnel. Voilà je vous ai informés, Angélique tu peux faire ce que tu veux, mais gare aux conséquences, je vous rappelle, que pour l'instant, il n'y a pas d'enquête sur cette plainte pour agression, comme il n'y pas eu d'agression non plus, au sens physique du moins.

-Laisse Jean ! Laisse la Lili faire la belle ! Elle adore les situations où l'ambiguïté met les gens mal à l'aise.

-Tu as raison ma puce. Allez tout le monde à table et Jeannot gare à tes grands pinceaux !

-Dis maman, les garçons ont école demain ?

-Mais ils ont mangé ma fille. Ils sont prêts pour aller se coucher.

Angélique rosissait de sa maladresse, une main devant sa bouche.

-Une fois de plus, j'aurais dû me taire. Et bien ! Un autre apéro ! Tiens Jean un petit jaune ! Tu ne vas pas te faire prier quand même ? Pour me faire pardonner de mes maladresses.

-Ça alors ma puce ! Trop forte ! Tu retournes encore la situation à ton avantage et tu gardes la main !

-Je reconnais mes tords ma chérie. Allez ma Lolo, un petit blanc ! Pour trinquer avec tonton et tata ! Philippe, un petit verre ?

Angélique décidait de calmer le propos, pour plus écouter que parler. Et comme par le plus pur des hasards, tout devint plus feutré, dans une ambiance plus calme, plus neutre aussi, quand les propos trop policés rendent anecdotiques les mots que chacun prononce. Le repas devenait révérenciel et respectable pour que chacun profite des plaisirs d'une rencontre rare et d'un menu comme d'habitude succulent à souhait. Hélène était vraiment une très bonne cuisinière. Tout sombrait dans le commun, loin du regard prétentieux d'une plume trop curieuse.

Tout se consumait comme l'âtre consume le cœur du bois pour une satiété satisfaisante, autour d'un café amputé de caféine, pour un sommeil encore réfléchi, quand les migrateurs repartent vers leur nid.

Tout sombre jusqu'aux derniers baisers sérieux, dans un lit pour deux. Une ocre lumière blafarde montrait des formes assagies sous des draps encore bien repassés et des frimousses calmes et quiètes qui patientaient un marchand de sable pas bien pressé de passer. Toutes les deux étaient sur le dos, le regard branché sur un plafond, écran trop blanc qui n'avait plus rien à raconter.

-Dis ma Lili ! Tu crois que j'ai bien fait ?

-Ça ! Je m'en doutais, tu ne vas pas dormir encore cette nuit. Mais oui, tu as bien fait, mais je ne veux plus que tu en parles.

-Je suis contente d'y aller avec toi !

-Lolo, ça suffit ! Dis-moi plutôt comment tu as trouvé ta nouvelle tata et ton nouveau tonton ?

-Tu es garce tout de même ! Toi, tu t'en fous presque ! C'est juste pour m'emmerder ta question !

-Ma Lolo ! Veux-tu bien te tourner ? Je vais me coller contre toi, je veux me mettre tout contre toi, ma peau du ventre toute collée contre ton dos.

-Si tu veux que je te laisse tranquille, dis-le ?

-Tu vas voir ! Regarde où vont se glisser mes doigts! Desserre un peu tes fesses !

-Ma Lili, je t'aime ! Continue, j'adore tes câlins, tu as des doigts de fée.

Le sommeil vient plus vite après des rapports intimes. Les plaisirs extrêmes apaisent les pensées et confient vite l'esprit à Morphée. Puis, tout sombre dans un silence irréprochable où seul le souffle apaisé de deux âmes respectables s'ouïe pour montrer qu'elles existaient encore.

Chapitre 6 : deuxième visite chez Marie-T

Déjà, elles avaient quitté le domicile sans faire de bruit pour ne déranger ni les enfants endormis, ni l'éveil assagi et rassurant des mamies, ni les mots des âmes qui se repaissent ici et sans doute parmi celles-ci, celle du papy à jamais dans les pierres endormies. Elles se dirigeaient vers la cafétéria, quand elles furent rejointes par une toute autre jolie jeune fille.

-Salut Angélique, bonjour Laurence !

-Ah, la vache ! Ça coupe !

-Il faut respecter le monde dans lequel nous vivons ! Ici, je suis ainsi et là-bas, je suis comme les miens. C'est ainsi, je m'adapte, sans avoir besoin de faire aucun effort, je me sens aussi bien sapé ainsi qu'habillée de vieilles frusques délavées.

-Alors, Laurence ! Moins perturbée ?

Laurence n'en revenait pas comme cette jeune fille pouvait paraître ainsi aujourd'hui et si différente, hier, presque comme elle aujourd'hui, décontractée sortie du monde cauchemardesque inconnu de la veille.

-Vous me surprenez ainsi Miranda !

-Un proverbe dit : « Qu'il ne faut pas se fier à l'apparence du berger ; mais à celle de ses brebis ! »

-Il veut bien dire ce qu'il veut dire. Pour répondre à ta question, oui, je suis bien plus rassurée. Je vais aspirer une grande bouffée d'oxygène.

-Allez vite au chaud les gonzesses ! Il me reste encore des expressions de mon autre monde.

Elle explosait de la lumière des personnes qui sont épanouies de leur sort. Cela contrastait sérieux avec les larmes rapportées par Laurence la veille.

-Et bien, tu pètes la forme Miranda !

-Pour une agresseuse de petite vieille, c'est certain.

Elle avait joint aux mots un clin d'œil. Il était difficile d'imaginer que cette jeune fille-là ait pu en

vouloir à une vieille dame respectable à souhait. Mais le monde est ainsi fait, il ne faut jamais se fier à l'habit que porte une personne sans la connaître vraiment.

-Je suis contente d'être avec vous deux. Ici, je n'ai pas beaucoup d'amis, ils ne comprendraient pas mon autre vie.

-Moi aussi, je suis contente…très contente même !

-Tiens voilà la Lolo qui se dévergonde !

-C'est un self les filles ! Il faut se servir, je n'ai pas beaucoup de temps, une grosse demi-heure à tout casser.

-On y va ma Lolo ! Peux-tu passer devant ? Tu avances pour nous trois, c'est le journal qui offre !

-Ah ! Le radin de Pierre offre !

-Il n'est pas radin, tant qu'on n'abuse pas ! Allez ! On peut se mettre dans le coin là-bas Miranda ! C'est au moins discret…qu'en penses-tu ?

-C'est très bien ainsi !

-Tiens un exemplaire de ton extrait de naissance !

-Mais comment l'as-tu obtenu ?

-Aux archives départementales. Tous les documents officiels y sont en double. Elle ôta une feuille d'une enveloppe déjà malmenée, pliée en quatre comme pour mieux cacher ce qu'il y a d'écrit dessus. Elle déplia le papier doucement, le visage se crispait d'incertitude.

-Je n'y avais pas pensé…c'est bien mon père et ma mère dessus.

-Tu as l'air déçue !

-Comme je te l'avais dit, je me pose beaucoup de questions, je m'attendais peut-être à autre chose. Oui, je suis surprise, mais c'est ainsi. Cela va plus me torturer encore ! J'ai quelquefois l'impression que c'est un complot bien ficelé et sans faille, contre moi.

-Je ne sais pas Miranda, je ne sais pas ! Mais ce sont des papiers officiels tout de même ! Et puis de l'autre côté, il y a cette page déchirée, pour cacher quoi ? Peut-

être autre chose que ta naissance ? Peut-être que cela ne te concerne pas et que tu t'es monté un manège.

-C'est clair Angélique, c'est clair !

-Dis Miranda ! Il faut que tu ailles porter plainte pour ce papier qu'ils n'ont pas pu te délivrer à la mairie. C'est seulement pour démarrer une enquête administrative. Nous ferons cela ensemble, dès que tu auras cinq minutes, ce n'est peut-être pas grand-chose, mais cela permet au moins d'expliquer ta présence chez madame Rouxel. Puis d'ailleurs, cela corroborera ta déclaration sur la soi-disant agression.

-Mais maintenant, je l'ai le papier !

-Nous prétexterons, des pertes de temps, des frais, des cours à rattraper, ne t'inquiète pas pour cela, d'ailleurs et surtout l'état d'énervement dans lequel tu étais.

-Bon ! Alors, nous pouvons y aller cet après-midi, je n'ai pas cours.

-Quatorze heures ! Cela te va ?

-Sans problème madame Laurence !

-Arrête de te moquer Miranda ! Ne fais pas comme la Lili !

-Fais attention Miranda ! La miss Laurence est susceptible, quelquefois elle mord même !

-Ça y est la Lili, s'y remet ! Je n'ai pas fini avec vous deux si toi aussi tu t'y mets.

-Laurence a raison, il faut commencer par cela. Moi, je vais continuer mes investigations. En tant que journaliste, j'ai une marge supplémentaire. Dis ! Regarde cet acte de naissance, le lieu indiqué dessus, ce n'est pas la maternité, un simple lieu-dit pas très loin d'ici.

-C'est un endroit où les roulottes restent une bonne partie de l'été pour vendre les produits que nous fabriquons, les paniers, les chaises, enfin tout ce qu'on fait en osier.

-Cela explique pourquoi les témoins ! Regarde bien le nom des deux personnes citées comme témoins, les connais-tu ?

-Fais voir !...Non…cela ne me dit rien du tout, vraiment rien ! Ce ne sont pas des noms de manouches ! Avec des noms pareils, ce sont des sédentaires sans doute !

-Peux-tu en parler à tes parents ? Ce n'est peut-être pas bien le moment, mais il faut essayer d'avancer !

-Oh non ! Je n'oserai pas…non. Cela leur ferait bien trop de mal que je doute de mon passé. Tu sais chez nous, cela ne se fait pas. On ne remue pas le passé. Le passé, il appartient aux anciens et il doit disparaître avec leur mort. Ce serait tabou, indécent, les croyances évangélistes renforcent encore ce respect immuable.

-Bon d'accord ! Je comprends bien. J'imagine qu'on n'a pas envie de faire du mal à ceux qu'on aime. Je vais voir à faire autrement. Dis Miranda ! C'est délicat ce que je vais te dire, mais il faut que je te le dise.

-Dis-le ! Vas-y ! S'il faut que tu me dises quelque chose de désagréable, dis-le vite !

-Voilà ! Il ne faut pas que tu te fasses trop d'illusion sur quoique ce soit. Je ne sais même pas si nous trouverons quelque chose. Et si nous trouvons, cela peut être très dérangeant, on ne sait pas ce qui est enfoui dans les secrets de ta famille. Tu seras peut-être très déçue, peut-être même par ceux que tu aimes le plus profondément. Cela risque de chambouler ta vie pour toujours avec un avant et un après et puis celle d'autres aussi, d'autres que tu aimes.

-Je le sais bien Angélique ! Je le sais bien, j'en suis très consciente…j'en dors mal depuis si longtemps déjà et maintenant je veux savoir, je veux savoir ce qui me turlupine.

-Bon ! Nous allons te laisser, je crois que tu rejoins tes cours, nous aussi, nous avons nos obligations. Dis

Miranda ! Encore un petit truc, je voudrais rencontrer ton parrain, tu crois que ce serait possible ?

-Mais pourquoi ?

-Seulement pour discuter un peu, parler un petit peu famille. Ne t'inquiète pas seulement de la curiosité.

-Il est sur le champ de foire, je l'ai eu au téléphone ce matin. Tu peux le rejoindre là-bas. Je lui envoie un texto pour l'avertir.

-Merci Miranda ! À plus tard !

Les trois jeunes filles se revêtaient et se séparaient après des accolades sincères, à croire qu'elles se connaissaient depuis belle lurette. Laurence, était bien différente de sa première rencontre avec Miranda, rencontre qui ne datait pourtant que de deux jours.

-Dis ma Lolo, tu fais quoi ce matin ?

-Je passe au cabinet, je vais voir avec Philippe, comment préparer le dossier de Miranda. Il y aura bien entendu des suites à la plainte de Marie-Thérèse. Je ne pense pas que cela aille bien loin, pas de vol, pas de violence physique. On va bien voir ce que le juge de proximité retiendra. Dis ma Lili ! Sais-tu quel avocat va la suivre !

-Non ! Mais demande à Philippe ! Il doit pouvoir le savoir. Moi, je vais retourner chez la voisine…avec maman. Puis, je passerai au journal, pour rechercher des informations sur les deux témoins, sur le beau militaire et puis d'autres informations sur la maison du marais. Je te laisse au cabinet et je te reprends ce midi, cela te va comme cela ? Cela fait longtemps que nous n'avons pas déjeuné chez Ginette, qu'en penses-tu ?

-Bonne idée, c'est d'accord ainsi ! Et pour les mamies et les enfants ?

-Tu sais bien qu'ils ne seront pas là de la journée, les mamies ont préparé une surprise aux garçons. Mémère ! Tu perds la mémoire !

-Facile, facile, Angélique !

Laurence saluait sa compagne encore, que la voiture avait déjà disparu de l'horizon depuis un moment déjà. Angélique était plongée en des réflexions plus irrationnelles et profondes que le gouffre abyssal d'une sécurité qui n'avait plus rien de social. Elle était déjà revenue chez elle où Hélène l'attendait.

-Maman, maman ! Je ne sais pas comment faire, je voudrais retourner chez ta voisine pour éclaircir ce problème d'arrêt maladie, cette soi-disant pneumonie. Mais je ne sais pas comment lui demander de me recevoir !

-Bien ma fille ! C'est ton métier tout de même d'aller questionner les gens !

-Je sais maman ! Je sais. Mais franchement la Marie-T, elle me met mal à l'aise. Tu ne peux pas m'aider pour une fois ?

-Ma Lili, comme si je ne t'avais jamais aidée une seule fois. Mais enfin, oui…il faut que je trouve une bonne raison de t'y emmener…cela ne va pas être facile, la mémé est méfiante…tu me mets dans l'embarras ma fille…vraiment pas à l'aise. Tu devrais savoir que je n'aime pas berner les gens.

-Je sais maman, mais c'est pour mon article !

-Tu sais bien abuser de ta mère, ce n'est pas souvent, c'est vrai !

-Que veux-tu savoir de la voisine ?

-Seulement savoir à quoi correspond son faux arrêt maladie, son congé sans solde en fait !

-Ça, c'est source d'emmerde, je le sens bien !

-Tu comprends bien maman, elle nous a menti, c'est certain ! Et j'aimerais savoir la véritable raison de son arrêt, six mois à peu près, ce n'est pas rien maman !

-Oui, mais c'est ma voisine et le veux pas d'embrouille avec les voisins !

-Dis-lui que j'écris un article et que je préfère connaître une vérité qu'inventer une quelconque histoire !

-Pas bête, j'y vais de ce pas ! Reste-là s'il te plaît ! J'essaie que tu puisses venir dans la foulée.

-Bien Maman ! Viens me faire un gros bisou ! Je savais que je pouvais compter sur toi, comme sur ma Lolo d'ailleurs et belle-maman aussi.

Hélène n'attendit pas plus longtemps pour quitter la maison, elle agrippa rapidement un châle et s'échappa par l'huis de l'entrée sans en référer à sa fille.

Angélique, sereine comme à son habitude, vaquait à ses petites occupations, bien contente que maman ait accepté cette mission sans presque broncher. Elle attendait sans attendre vraiment, elle ne pouvait faire autrement.

-Dis Angélique ! La Marie-T, elle ne peut pas te voir en peinture. Je ne sais pas ce que tu lui as fait, mais c'est impressionnant ! Je commence à croire comme toi, qu'elle cache peut-être quelque chose. Elle accepte que tu viennes, mais avec moi et quelques minutes seulement. Mais enfin, ma Lili, garde du respect pour cette dame, elle a de l'âge. Et puis, elle n'est pas bien méchante. Regarde, cela fait des années qu'elle cotoie la maison de tes grands-parents, sans aucun problème.

-Je suis d'accord maman, je ferais bien attention à ce que je dirai. Alors ?

-Eh bien dans dix minutes, le temps que le café se fasse.

-Impeccable, je vais me rafraîchir.

Angélique, après s'être rafraîchi rapidement le visage, accompagnait sa maman, bras dessus bras dessous, comme deux jeunes filles partant au bal du samedi soir. L'allure était sereine et tranquille, presque nonchalante. Le devant du portillon de la mamie était vite atteint, à peine quelques minutes, que déjà Hélène

poussait la porte d'entrée à deux battants de la grand-mère.

-Entrez, entrez ! Il n'y a rien à craindre ici, on respecte les invités !

Angélique prenait la remarque pour elle. Pour autant, elle n'en pipait pas un mot, bien plus curieuse de l'endroit maintenant que dans ses rêves.

-Hélène et toi aussi, asseyez-vous s'il vous plaît ! Là, de l'autre côté de la table.

Elle avait le ton dominateur d'une personne pressée de s'en tirer au meilleur compte. Une fois ses hôtes assises, elle servait déjà le café, sans demander si l'une des deux souhaitait autre chose, c'était café ou rien, une méthode de montrer aux gens qu'on les accepte par obligation et non par plaisir, une méthode aussi de montrer qu'elle était pressée de voir les intrus repartir au plus vite. Le silence parlait aux secondes pour qu'elles taisent leurs outrageux propos. La grand-mère regardait plus souvent l'inquisitrice de Lili, certaine que les mauvais coups viendraient de là. Quelques minutes s'écroulaient en un mauvais calme. Seul, les bruits des touilles dérangeaient l'histoire.

La Lili, elle, curieuse, promenait son regard sur la pièce, scrutant chaque endroit. Elle aimait penser à ces vieilles choses qui restent plantées sur un mur où la peinture s'écaille de trop de vie, sans que personne n'ose proposer de gratter l'enduit et le repeindre pour le rafraîchir. Il faut sans doute laisser aux vieilles personnes, leur ambiance tranquille, ne plus modifier un environnement apaisant, qui se dégrade sans que les sens ne le remarquent vraiment. Il est bien certain que bien des années auparavant, tout fut neuf, même si à ce jour il est difficile de l'imaginer. Tout vieillit, même les peintures des murs, même les photos jaunies.

Angélique remarqua sur le buffet en merisier des vielles photos en noir et blanc, qu'elles n'avaient pas distinguées la dernière fois, bien qu'elles fussent déjà là. Avec attention, elle nota que certaines faisaient état de

la grand-mère et de deux personnes plus âgées, sans doute ses parents. Il n'y en avait pas beaucoup sur le meuble, pas encadrées contrairement à celles sur le mur, seulement entourées par un petit support en carton pour qu'elles restent debout, à peine visibles de tous.

L'une d'entre-elle montrait deux personnes sur une barque sans doute, sur un canal qui devait être dans un marais. En arrière fond, une grande maison, avec un toit de chaume, semblait planter là comme une erreur du temps. Elle semblait isolée du monde, on ne distinguait rien par l'arrière bien entendu, mais rien ne laissait penser un chemin de terre pour y accéder. C'était la maison qu'elle avait visitée, elle en était certaine. Sans doute un bonheur, pour un ermite fuyant la civilisation, sans doute une prison ou presque pour un parisien habitué des périphériques bouchonnés. Malgré qu'elle soit en noir et blanc, la photo semblait montrer une flore luxuriante, normale pour un marais humide. Angélique reconnaissait bien la vie derrière cette photo, son imagination débordante lui permettait de reconstruire le passé pour le faire revivre en couleur, sans que personne n'ait vieilli pour autant.

-Dites Marie-Thérèse ! Est-ce vous sur cette photo ?

Marie-Thérèse réajustait ses lunettes, sur le nez.

-Laquelle ? Celle-là !

-Non, non celle la plus à droite !

-Oui, c'est bien moi !

-Et la personne qui est avec vous, c'est un parent ?

-Oui, oui…c'était il y a longtemps.

Marie-Thérèse ne s'attardait plus sur cette photo, l'ignorant même du regard. C'était il y a si longtemps aussi, Hélène vint à son secours.

-Angélique dis donc ! Tu es bien curieuse, tu n'es pas chez toi, je te rappelle !

-Ah maman, tu as raison, mais tu sais bien comme je suis curieuse et cette photo, je la trouve bien jolie et

particulière. J'imagine très bien la vie où elle a été prise, je connais un peu un endroit semblable !

-Bon Lili laisse Marie-T !

La Marie-Thérèse se faisait petite, pendant la conversation, regagnant sa chaise et triturant une petite cuillère qui ne pouvait crier sa douleur, le regard ailleurs. Angélique, elle, restait sur la photo, feignant regarder autour. Elle était trop loin pour y remarquer plus de détails, elle préparait dans sa tête, une stratégie pour s'en approcher, la photographier même peut-être. Un œil permanent sur l'hôte, l'autre sur ses mains sous la table qui tentait de préparer le téléphone portable, en position photo. Elle reposait l'appareil sur la table, discrètement, en veille. Il suffirait juste d'effleurer une touche pour qu'il soit prêt à être utilisé en toute discrétion et sans bruit. Dans l'attente, Angélique continuait à examiner la pièce où vivait la vieille dame. C'était la troisième fois qu'elle y venait en quelques jours et il lui semblait que cette maison lui dévoilait des atours endormis. Cette pièce n'avait pas été rafraîchie depuis bien longtemps, sans doute depuis aussi longtemps, qu'un homme n'avait pas vécu dedans. La vieille cuisinière en fonte, chauffait cette pièce principale à vivre. Dans le fond à gauche, il y avait un lit d'appoint qui ne devait servir qu'à l'occasion et sans doute par grand froid, cette pièce étant la seule chauffée l'hiver. Toute la vie tournait autour de cette pièce. La porte d'entrée, protégée par un sas avec une autre porte, permettait d'éviter les déperditions de chaleur et peut-être aussi à la grand-mère de lire au soleil couchant, quand dehors, il faisait encore frais. L'évier en grès blanc, datait d'une préhistoire, il avait dû ramasser quelque gnons, l'émail était ébréché à quelques endroits. Le chauffe-eau au gaz qui chauffait l'eau traînait sa veilleuse essoufflée depuis des lustres. L'endroit respirait une certaine sérénité, une sagesse même. Il était bien difficile d'imaginer que ce put être autrement autrefois. Et pourtant, l'épaisseur des murs

permettait de dater la maison d'un siècle dont personne n'a survécu. Il y a tout de même dans ces vieilles bâtisses, un respect à avoir au bâtisseur dont le savoir permettait de garder encore les traces d'un travail laborieux.

-Dites Marie-T ! Cela fait combien de temps que vous habitez ici ? Bien plus longtemps que nous, n'est-ce pas ?

-C'était la maison de mes parents, j'y suis née même. Puis, je l'ai quittée quand je me suis mariée pour suivre mon mari dans une autre qu'il avait achetée de l'autre côté du village. J'y suis revenue au décès de ma mère, l'autre maison était bien trop grande, celle-ci, de plus, est pleine de souvenirs heureux. Cela fait vingt-trois ans que maman est décédée. Cela fait donc vingt-trois ans que j'habite ici.

-Et nous Angélique ?

-Maman ! Il y a à peine six ans que grand-père est mort et nous a laissé la maison.

-C'est vrai, c'est vrai ! Je n'y pensais plus ma foi.

L'ambiance était trompeuse, la conversation alimentait la gêne. La grand-mère n'était pas dans son assiette, la présence et la curiosité d'Angélique la mettait vraiment en difficulté. Elle gesticulait sur son siège, sans doute pressée que ses visiteuses quittent sa maison pour retrouver un calme séculaire, mais de quel droit cette jeune garce pouvait-elle remuer les poussières de son passé !

La Lili continuait son inspection des lieux. Plus le temps passait, plus elle imaginait une autre vie ici, celle d'avant, quand la grand-mère était une gamine, quand les murs entendaient des cris d'enfants, quand un autre monde qu'on ne peut presque plus imaginer, tant tout ce qui paraissait avoir été ainsi depuis bien des années, s'ébattait dans les difficultés d'une autre époque.

Les tasses de café étaient bien vides depuis quelques minutes déjà, le dérangement aurait pu durer bien plus longtemps encore, mais il fallait bien tromper le temps.

-Bon Marie-T ! Angélique souhaiterait un petit renseignement.

-Cela dépend…si je peux…pourquoi pas !

Angélique retrouvait une priorité, la Marie-T rapetissait encore bien plus, presque à disparaître sous la table.

-J'ai une connaissance à la mairie, qui vous a connu, Catherine Lescalier…

-Catherine…Catherine Lescalier, ah oui ! La petite comptable de la mairie.

-C'est cela même !

-C'était une gamine à l'époque...pour moi s'entend.

-Nous parlions de vous comme cela, elle avait entendu parler de l'agression, elle voulait en savoir plus. Puis, de fil en aiguille, nous sommes venus à parler du passé, de l'époque où vous travailliez en même temps à la mairie.

La grand-mère fronçait le sourcil en bataille, qu'est-ce que cette garce de voisine allait encore lui sortir comme vacherie. Elle devenait encore plus méfiante, si cela était possible. Le visage blêmissait à vue d'œil, le regard se durcissait, les lèvres se pinçaient, elle était sur la défensive, craignant le pire, dans l'attente d'une condamnation rapide.

-Elle se souvient bien de ces mois d'arrêts, il y a un peu plus de vingt ans, à peu près. Mais elle pense que c'était pour convenance personnelle, elle se trompe peut-être !

Angélique sortait, de sa poche, l'écharpe qu'elle triturait de ses longs doigts, avec une certaine malice. La grand-mère fixait ses mains et le bout de tissu qui lui parlait sans doute de souvenirs pourtant enfouis bien loin, un bout de tissu si particulier, qu'il ne pouvait être que le sien.

Marie-T prenait mal le coup, elle ne s'attendait pas à ces questions et puis à voir cette écharpe. Retourner dans son passé ne lui plaisait pas du tout. Les lèvres se torturaient pour trouver une réponse, elle gesticulait plus encore sur sa chaise. Quelque part, Angélique était gênée, mettre ainsi si mal à l'aise une vieille personne, était-ce raisonnable ? Mais si cela était, c'est aussi que celle-ci cachait des blessures du temps qu'elle ne voulait pas avouer. Le regard de la vieille dame s'égarait partout dans la pièce, plutôt sur le sol, évitant celui, inquisiteur, de la Lili.

-Elle se trompe…j'étais bien en arrêt maladie. Le médecin m'avait prescrit de longues semaines de convalescence. Je me reposais dans la maison du marais.

La réplique était vive et cinglante, ne laissant aucune autre alternative. Angélique sentait bien que le mensonge tuerait tout autre propos, la grand-mère avait arraché ces quelques mots du fond de ses pensées, mensonges presque avoués, pour que personne ne revienne sur ses dires.

-Sans doute, sans aucun doute…

-C'est tout ce que tu voulais ?

Ce n'est pas croyable comment une personne peut renverser une situation. Deux minutes auparavant, elle était sous le poids écrasant du regard d'Angélique et maintenant, elle lui avait cloué le bec, avec un mensonge avéré, mais qui ne tolérait aucune remarque. Le clou du spectacle était enfoncé d'un seul coup de marteau, chapeau l'artiste ! La petite vieille avait encore du mordant, sans doute plus même. Cette façon de rabrouer la Lili, était une défense presque préparée.

-Oui, je vous remercie...ainsi que pour le café.

Angélique, d'habitude à l'aise dans presque toutes les situations, était coite, elle se sentait acculée, piégée. Puis, rapidement, elle se satisfaisait de la réponse qui,

quelque part, était un aveu, certainement pas une preuve, mais bien un aveu.

La grand-mère retrouvait un peu de couleur, bien contente du tour qu'elle avait joué à la petite branleuse qui était venue torturer son passé. Mais quand même, ce n'est pas une petiote sans expérience de vie qui allait foutre le bordel dans la sienne, depuis bien des années rangée. Les bons moments dans le tiroir du dessus, les plus mauvais, les plus inavouables cachés au plus loin des yeux indiscrets. Marie-Thérèse souhaitait en finir avec cette visite, elle se levait sans rien dire et commençait à débarrasser la table des tasses et des cuillères et du reste aussi. Hélène, par politesse envers la vieille personne, se levait aussi, pour ranger le sucre et la cafetière. Et là, était l'erreur de la Marie T, le dos tourné, Angélique en profitait pour prendre en photo, celle sur le buffet. Ce fut rapide, elle n'était peut-être même pas lisible, Lili l'avait pris à la volée, sans la cadrer. Elle verrait bien, elle lâchait un petit sourire, satisfaite d'une revanche si rapide envers sa voisine. Elle avait bien préparé son coup, le téléphone était prêt sur la table depuis quelques minutes déjà, en position photo. La photo ne gagnera jamais un concours de photographie, cela était bien certain, mais elle était dans la boîte. Elle était bien contente de cette demi-heure passée ici, ma foi. Une certitude, Marie-T avait bien menti, c'était peut-être une piste à suivre, les parents de la grand-mère, le mec sur la photo aussi

-Bon maman, on y va ! Le reste de la journée va être long.

-Oui, oui, ma fille ! Nous y allons. Merci Marie-Thérèse ! Merci encore de ce bien bon café. Excusez encore Angélique ! C'est une fouineuse, une emmerdeuse et si je vous le dis, c'est qu'il faut que je la supporte chaque jour !

-Je vous plains Hélène ! Je vous plains !

La phrase était cinglante, bien jetée, elle concentrait bien toutes les rancœurs de la petite vieille. Le congé

était servi, plus la peine de traîner ici, ni d'y revenir non plus, la méfiance de la grand-mère clouerait tout propos intéressant. Angélique saluait sa voisine d'un sourire mesquin, montrant à la personne une antipathie pas rancunière.

-Au revoir voisine !

-Bon Marie-Thérèse, ! Merci de ne pas lui en vouloir, elle est un peu effrontée malgré son âge !

-Au revoir Hélène, à bientôt !

Hélène refermait la porte derrière elle, avec un certain respect. Puis, après quelques foulées pour retrouver leur tanière.

-Angélique ! Tu exagères ! Tu as gagné, je crois qu'elle ne nous parlera plus jamais ! Plus la peine d'aller la voir !

-Qu'est-ce que tu veux maman ! Maintenant, je suis certaine d'une chose, c'est une belle menteuse, je suis désolée de te le dire ainsi, mais voilà, la preuve est là !

-D'accord, d'accord, Angélique ! Mais elle n'a tué personne, ni fait quoique ce soit de répréhensible.

-Je sais maman ! Ce n'est pas facile d'accepter cela, mais vois-tu, c'est ainsi ! Nous en reparlerons quand tu veux plus tard. Mais là, ma petite maman, il faut que je file au journal !

-Tu as toujours le bon geste pour t'en sortir et gérer une situation qui t'est défavorable !

-À ce soir maman ! Gros bisous !

Elle était déjà installée derrière son clavier, à tatillonner internet, à la recherche de quelques informations sur les différents sujets qu'elle voulait appréhender.

Cela faisait déjà plus d'une heure qu'elle s'évertuait à ne pas s'énerver sur un clavier récalcitrant.

-Bonjour Angélique !

-Bonjour Pierre !

-Tu m'as l'air bien perturbée la Lili, je reconnais ce regard agressif !

-Cela m'énerve, je cherche des traces de ces deux personnes et je ne trouve rien ! Mais rien. Je comprends bien pour l'époque, mais quand même.

-Fais voir un peu s'il te plaît ?

-Alors qu'en penses-tu ?

-Il n'y a rien qui te chagrine ?

-Ce sont des noms à coucher dehors, non !

-On dirait des noms d'origines étrangères, je dirais même des noms inventés.

-Ah, tu as peut-être raison ! Certainement même, c'est pour cela que je ne trouve aucune trace. À croire qu'ils n'auraient jamais eu de descendants, ces gens-là. Même sans les prénoms, même avec une orthographe approchante, je ne trouve rien.

-Parce que même étranger, tu trouverais des traces.

-Tu as raison Pierre. Mais cela voudrait dire que ce document serait un faux.

-Non, non le document n'est pas faux ! Ce sont les informations mentionnées dessus qui seraient fausses. Du grain à moudre pour ton inspecteur favori.

-Tu as raison ! Je lui envoie par mail une copie du document. Et aussi la photo que j'ai prise chez Marie-T.

-Je te laisse Angélique, j'ai du taf pour l'édition de demain, je n'ai pas mis tes articles sur le journal de ce matin, mais pour demain, en deuxième page, celui sur les gens du voyage et en rubrique société, l'article sur les documents qui disparaissent dans les mairies. Je suis certain qu'ensuite nous serons envahis de mail par nos lecteurs qui auront tous une petite histoire à nous raconter sur des documents égarés et les manouches.

-C'est certain, mais tu aimes bien lire tes lecteurs, n'est-ce pas ?

-Midi déjà ! Merde, je suis à la rue !

-Comme chaque jour Pierre ! Moi je vais être en retard chez Ginette, Laurence va encore m'engueuler. Je te laisse Pierre, à bientôt !

-Ah ma Lili ! Tu aimes bien te faire attendre. Mais je te pardonne, tu es ainsi et ma Lili sera toujours ainsi. Et si tu étais autrement, tu ne serais plus ma Lili.

-Eh bien quel accueil ! Quelle amabilité ! Cela cacherait bien quelque chose tout cela !

-Arrête Lili ! Arrête ! Tu es encore en train de retourner la situation en ta faveur. Prends-tu une bière ?

-Bien oui ! Une Keken !

-Assied-toi et raconte-moi un peu si tu as du nouveau !

-Attends un peu, je vais saluer Ginette et Delphine !

Angélique glissait plus loin vers le bar vide de vie, elle scrutait l'entour pour chercher un visage familier et vit sortir de l'arrière cuisine une Ginette bien fatiguée.

-Eh bien Ginette, tu as l'air bien épuisée, cela ne s'arrange pas on dirait !

-Ne m'en parle pas Angélique ! C'est l'âge, c'est l'âge ma petite, mais arrêtons de nous plaindre, comment vas-tu ? Tu es bien resplendissante dis-donc ! L'amour cela vous va bien !

-Bien oui Ginette, nous n'avons surtout pas à nous plaindre.

-Allez ma petite va t'installer ! Tu vas encore me dire que tu es pressée, il y a une belle femme qui t'attend là-bas sur la table du fond !

-Merci Ginette ! Il faudra quand même penser à ralentir ton activité !

-C'est fait, c'est fait, vous verrez d'ici quelques temps, surprise surprise !

-Bon je te laisse Ginette, Lolo doit s'impatienter et c'est vrai, je suis pressée !

-Bon ma Lili ! Alors !

-Eh bien, vois-tu le certificat de naissance ! Il est sans doute faux !

-Ah donc ! Si cela se confirme c'est du lourd, un faux fait par la Marie-T ! Ouah !

-J'ai envoyé une copie à Jean pour qu'il l'analyse. Et toi ma puce ?

-Eh bien, pas grand-chose. Ah si ! L'avocat de la voisine, elle n'en a pas encore.

-Je pense qu'elle n'y a même pas pensé ! Je ne sais pas quoi en dire. Faut-il lui conseiller d'en prendre un ?

-Tu sais ! Pour ces petites affaires, ce n'est pas une obligation, maintenant s'il s'avérait que cela devient plus important, il faudrait qu'Hélène lui en parle.

-Tu as raison, j'en glisserai deux mots à maman. Cela lui permettra de redorer son auréole auprès de sa voisine. Maman est très attachée aux petits détails de la vie. Et pour elle, la visite de ce matin, c'est une cata, elle n'aime pas être mal perçue de ses voisins.

-Et chez Marie-T, quoi de neuf ?

-Les filles, les plats du jour !

-Merci Delphine !

-Oui, merci !

-Pour faire court, elle pissait dans son froc la mémère. Pas à l'aise quand je lui ai parlé du marais. Mais elle s'est super ressaisi, en niant une vérité criante. Comme cela, plus possible d'en discuter.

-Il y a donc bien quelque chose là-dessous ! Le passé de la grand-mère n'est pas si clean qu'il y parait.

-Tu sais ma Lolo, c'est sans doute la même chose pour tout le monde. La vie est assez longue pour chacun et il s'y passe toujours des événements qui la marquent, plus ou moins importants d'ailleurs.

-Ce n'est pas une raison pour cacher son passé !

-On ne le cache pas forcément, on le tait simplement, on déménage et cela s'efface peu à peu de la mémoire !

-Bon, le temps passe ma puce, tu as vu l'heure !

-Oui, tu as raison, bon appétit ma puce !

-Bon appétit ma chérie !

Les deux filles prenaient plaisir à déguster un plat du jour toujours succulent. Un silence quasi religieux traînait sur les assiettes. Il fallait bien recharger les batteries avant un après-midi consistant. Laurence avec Miranda et Angélique avec Alexis.

Angélique avait trouvé une place tout près du champ de foire, implanté un peu à l'écart de la ville, mais facilement accessible en voiture, voire en bus. Il faut dire qu'à cette heure, le champ de foire était encore assoupi, à peine en un éveil patientant des heures plus propices à l'amusement. Les manèges réveillaient leurs lumières chamarrées et leurs musiques bigarrées. Quelques personnes prévoyantes traînaient déjà autour des attractions, notamment près des manèges plus traditionnels, comme les voitures tampons qui se faufilaient entre plein d'autres, bien rangées sur le côté, attendant une clientèle plus nombreuse. Les grandes attractions patienteraient encore, qu'il y ait bien plus de monde à flâner dans les allées. D'autres promenaient des regards ébahis, traînaient les pieds dans les allées gravillonnées et poussiéreuses. Certaines baraques levaient leur auvent, dévoilant des lots plus colorés les uns que les autres et des peluches, tout cela venu de Chine pour l'illusion d'être un gagnant. La lumière du jour est encore trop généreuse pour donner à l'endroit l'irréel monde des rêves des enfants et des moins jeunes aussi. Les fumées des braises naissantes des rôtissoires brûlent les graisses essuyées d'une veille enthousiaste et irritent le regard. Les cris de quelques saucisses à peine suintantes sont tus par le discours discordants des musiques naissantes des différentes attractions

La grande roue clignote pour se montrer de loin, attirer le chaland vers le marché aux illusions. Là, où le rêve est artificiel, formaté par les forains nonchalants, pour des êtres qui fuient les vérités trop blessantes. Les lumières dissemblables clignent aux rythmes des rêves amputés, pour quelques pèlerins égarés du chemin de Compostelle. Il faut bien des premiers, avant des seconds, avant la meute qui se marchera sur les pieds, bien contente de venir ici dépenser une part des allocations qu'ils n'ont pourtant pas gagnées. La sueur est sur cette peluche aux yeux bridés ou sur bien d'autres objets chinois qui de toute façon, tôt ou tard finiront à la poubelle ou à un vide grenier.

Angélique, malgré tout, aimait bien cet endroit pervers qui vend du rêve qui n'existe pas à des gens qui viennent et qui n'y croient pas. Ils viennent ici s'amuser dans un monde irréel, qui montre comme l'autre, le vrai, est bien pourri à souhait. Heureusement qu'il n'y a pas que des endroits ainsi, pour nous donner l'impression d'exister, on n'existerait pas, mais enfin, c'est une autre discussion. Ce monde semblait s'éveiller, Angélique souriait, son côté petite fille chaloupait sa démarche, elle revenait à des vieux souvenirs de son enfance remontant en sa mémoire. Il n'est pas besoin de beaucoup d'effort pour ressentir ces bons moments passés. L'endroit à lui seul suffisait, pour revivre des instants encore plus merveilleux, vécus avec son papy et sa mamie, en ce même endroit. Les odeurs sucrées de la barbe à papa, mêlées à celles des côtes d'agneau, des churros, des crêpes, des chouquettes chatouillaient un appétit sans faim. Le bruit hétéroclite des musiques s'échappaient des manèges, dont celui, qu'elle préférait gamine. Au plafond de celui-ci se balançait un triste mickey dont il fallait attraper la queue, pour gagner une prolongation au-dessus d'un trafic de voitures sans moteur qui tournait en rond presque indéfiniment, partant de nulle part pour arriver au même endroit. Elle ne pressait pas trop le pas, pas mécontente de

vagabonder là, pour raviver encore de si belles images de son enfance. Ici, elle oubliait ce père violent qui n'était plus là depuis longtemps. Ici, les marques des coups s'oubliaient plus facilement. Elle connaissait par cœur l'endroit, il n'avait pas changé beaucoup depuis ce temps malgré tout. Cette foire était millénaire, pas tout à fait sous cette forme bien entendu. Les souvenirs se déforment aussi à la lumière, certains que ces machines-là, qui poussent des jetons pour les faire tomber, n'existaient pas il y a vingt ans, bien heureusement.

Elle se dirigeait vers la grande roue où déjà quelques pékins patientaient pour acheter des tickets à la cabine du manège.

-Bonjour ! S'il vous plaît ! Monsieur Grimaldi ?

-Oui, mais lequel ?

-Alexis ! Alexis Grimaldi !

-Il est au grand manège là-bas ! Vous voyez l'espèce de pieuvre ?

-Oui, oui, merci !

Si Angélique avait eu plus de temps, elle se serait bien acheté un jeton, histoire de remonter dans cette grande roue, après tant d'années, pour tourner lentement dans un sens et puis dans l'autre, presque à la vitesse d'un escargot, à plus de trente mètres de haut et raviver encore, en la mémoire, les images et les bruits. Et puis, quand la roue aurait atteint son faîte, elle toiserait toute la foire et bien plus loin encore, elle regarderait alors, s'activer les fourmis d'en bas, donnant de la grandeur, l'illusion d'une grandeur, une impression de supériorité. Mais surtout pour regarder, comme ce bas-monde est futile, quand l'être n'est plus qu'un minuscule animal qui s'agite, et ne sait pas pourquoi. La raison a vraiment fui l'endroit, quelques instants seulement.

-Bonjour ! Je cherche monsieur Grimaldi ! Alexis Grimaldi !

-C'est moi ! C'est pourquoi mademoiselle ?

-Je suis Angélique Lelièvre, du journal 'La vérité'

-Ah Oui ! Miranda, m'a informé de votre venue ! Pouvez-vous attendre quelques minutes ? Nous devons finir de réparer cette pièce pour faire tourner la machine.

-Pas de problème, prenez votre temps !

Angélique reculait de quelques mètres pour paraître moins pressante, plus respectueuse des préoccupations des autres.

Le bonhomme devait avoir entre quarante et cinquante années, le teint halé des personnes qui vivent presque toujours dehors. Une barbe pas rasée de quelques jours, une moustache bien épaisse et blanchissante, anarchique comme les cheveux grisonnants et assez longs, lui donnaient un air bourru. Le bonhomme était puissant, une taille et une corpulence imposante, surtout dans cette tenue de travail d'ouvrier qui mérite le respect, une grande salopette verte avec des fermetures éclair blanches. Il ne faisait pas mine, la tête plongée dans le plancher du manège, il semblait trifouiller bruyamment un mécanisme sans doute bien rebelle. La curiosité d'Angélique trouvait à goinfrer son regard, elle s'approchait quand même un peu pour mieux voir. La machine, partiellement dénudée, devait entraîner le manège, dans tous les sens. Sans que l'on sache comment, le mystère des illusions dévoilait là ses secrets, un peu de magie des soirées illuminées perdait de ses effets. Là donc, la bête gisait, les entrailles bien déployées, pour une opération qui semblait bien délicate, mais réelle, vu la taille des outils et des clés pour réparer. La machine semblait agonisante, il y avait un peu de tristesse autour de la bête. Aucune âme, aucune lumière ne scintillait ici.

Puis, le bonhomme se releva et demanda que le courant soit rebranché rapidement. Chacun recula au cas où, à un bon mètre, le regard encore inquiet, mais surtout attentif au moindre soubresaut. Après quelques

vibrations. La bête se mut de nouveau, doucement, au ralenti, maintenant avec une plus grande vélocité. Puis, il ordonna de mettre plus de puissance encore.

-Bon, c'est bon ! On referme !

Il restait à recoudre la plaie bien trop béante de l'engin, pour que l'illusion redevienne une illusion, pour tous les jeunes qui arriveront rapidement ce soir.

-Bon les garçons, je vous laisse finir et vérifiez bien toutes les sécurités ! Verrouillez bien le plancher ! Et faite venir le commissaire de la foire pour qu'il nous donne l'accord de remettre le manège en marche au plus vite. S'il y a besoin, je serai chez René !

Il se retournait vers Angélique, essuyant le cambouis, dans un chiffon tout neuf. Il remontait les manches pour nettoyer au mieux les avant-bras beurrés du noir d'une graisse bien chargée en graphite

-Bon je quitte mon bleu de travail, plutôt mon vert de travail et je suis à vous !

Il faisait glisser les fermetures sur le devant et sur les deux jambes et déjà il n'y avait plus que les deux manches à retirer. La tenue du dessous était bien plus propre et décontractée, un jean et une chemisette bien longue, portée par-dessus le pantalon.

-Bon ! Je ne vous serre pas encore la main, je vais me laver les mains chez René, j'ai la flemme de retourner à la caravane. C'est derrière là, vous le connaissez peut-être, il y a des années qu'il fait cette foire ! C'est le boss de la Strada, une grande toile qui fait restaurant, un mec bien.

-Non, le nom ne me dit rien ! Mais peut-être que j'ai croisé la personne sans savoir qu'il travaillait ici !

-Salut René ! Comment ça va ce matin ?

-J'attends ma livraison de bibines, toujours en retard, si cela continue, il va me foute dans le jus ! Et toi ?

-La vielle machine qui fait encore des siennes ! J'ai beau la rafistoler, un jour, elle va lâcher grave. Il ne

faut pas se fier à la carrosserie, elle a été repeinte à neuf, le reste ce sera pour cet hiver, il faut bien s'occuper.

-Que prenez-vous ? Tu veux peut-être te laver les mains Alexis ?

-Oui, si c'est possible !

-Va derrière, j'ai une grande bassine qui sert à la vaisselle, je dois la vider, cela devrait te suffire et il y a un torchon juste à côté !

-Impeccable ! Je te confie la demoiselle !

-Eh bien dîtes donc ! Alexis a de bien une sympathique et bien belle fréquentation ?

-Non, non, seulement une journaliste !

-Vous faites un article sur Alexis ?

-Non pas particulièrement !

-C'est un personnage ce bonhomme ! Un homme vraiment bien et courageux avec ça. Il est à la tête de la famille Grimaldi, et ça c'est un signe qui ne trompe pas. Pour être un Grimaldi, il faut être quelqu'un. Il y a de quoi broder !

-J'en parlerai peut-être ! Mais l'article portera plus sur une foire endormie, loin des flonflons, loin des illusions, près de votre vie, la vôtre et celle des gens de l'ombre.

-Pour moi, c'est un peu différent, je ne suis pas du milieu des forains, j'exerce seulement pendant mes congés.

-Eh René ! Arrête de pipoter ! C'est une amie de Miranda et les amies de ma filleule, sont plus que mes amies.

-C'est ce que je vous disais mademoiselle, vous êtes entre de bonnes mains ! Bon Alexis, tu prends quoi ?

-Dis René ! La jeunette d'abord ! Alors que veut-elle boire ?

-Un grand café noir s'il vous plaît !

-Pour moi, une bière. Dis ! J'ai un petit creux ! Peux-tu me faire un sandwich ?

-Oui, le pain est arrivé !

-C'est très bien ! Qu'est-ce que tu as ?

-Rosette et gruyère, cela te va ?

-Oui bien entendu René ! Dites ! On va s'installer à cette table du fond, près de la bâche, nous serons plus tranquilles.

-Je vais vous servir, pas de problème Alexis !

-Alors donc, charmante demoiselle, vous êtes journaliste ?

-C'est cela même à « La vérité ».

-Et que me voulez-vous ?

-Miranda ! Je voudrais vous parler de votre filleule.

-Mais qu'est-ce qui lui arrive ?

-Rien de grave, rien de grave ! Je ne sais pas trop comment aborder le sujet ! C'est…comment dire…bien délicat.

-Pas la peine de prendre des gants avec moi, je suis vacciné depuis longtemps.

-Vous devez le savoir, Miranda se pose beaucoup de questions sur son existence. Elle recherche ses racines vous comprenez !

-Oui, oui ! Comme vous le dites, c'est délicat, très délicat même. Et qu'attendez-vous de moi ?

-Ma première question est : « Pourquoi se pose-telle tant de questions ? »

Un profond silence clouait les lèvres du colosse, elles se tordaient sans qu'un mot ne soit prononcé.

-Voilà le sandwich et vos consommations !

-Eh bien ça, ce n'est pas du sandwich de la SNCF ! Merci René.

-C'est un homme charmant le René, il n'est pas des nôtres, mais nous le respectons, il a une bonne moralité. Et voir ainsi, un mec qui n'est qu'un simple ouvrier,

travailler sur les foires pendant ses congés, cela est respectable. Je suis vraiment content de le rencontrer trois ou quatre fois dans l'année. De plus, il fait des tripes qui valent le déplacement.

Angélique le laissait parler, le regard du forain n'osait croiser le sien. Il partait chercher des excuses pour ne pas répondre tout de suite, bien plus loin que dans le regard de la belle. C'était de même que le propos, faits de mots anodins sur un personnage certes intéressant, mais bien loin du propos. La question gênait…beaucoup même, trop sans doute.

Et puis, la raison recouvre la vérité du temps et les obligations à se découvrir.

-Elle m'en a parlé plusieurs fois. Je suis conscient de sa situation et je connais bien sa motivation. Maintenant quelle est la vérité qu'elle recherche ? Sous une chape de plomb de plus de vingt ans. Peut-être qu'il y a du vrai, peut-être pas !

-Ce n'est pas la réponse que j'attendais, je pensais que vous en diriez plus !

-Parce que vous croyez, que si j'en disais plus, je le dirais après vingt ans de silence , voire plus et en plus à une jeune femme inconnue et en plus à une journaliste qui publierait mes propos, les déformant en vérités nauséabondes

-Des vérités nauséabondes ! Ce n'est pas les habitudes de notre journal de publier n'importe quoi. Pour l'instant je n'ai encore rien écrit sur Miranda, malgré l'enquête des gendarmes sur sa présence un peu rustre chez une grand-mère. J'ai privilégié la vérité et c'est ce que je suis venue chercher ici.

Le colosse devait avoir des pieds d'argile, sous la réponse de la Lili, il reculait sur son siège. Les filles de son milieu ne se seraient pas permis de le rembarrer ainsi, excepté sa filleule, sans aucun doute.

-Désolé, désolé, cela m'énerve ! J'ai bien du mal à comprendre ce que vous cherchez là-dedans, vous, une journaliste !

-Mais je n'y ai aucun intérêt personnel. Je ne sais pas si Miranda vous a informé du comment nous nous sommes connus ?

-Oui, enfin à peu près ! Je n'ai pas trop compris. J'ai cru comprendre, qu'elle avait fait une connerie chez une vieille folle et qu'elle avait les flics au cul. Puis, que vous l'avez rencontré après, c'est à peu près tout.

-Cela n'a pas l'air de vous émouvoir plus que cela !

-Oh la la mademoiselle ! Je ne vous permets pas non plus de juger mon comportement et encore moins mes sentiments, apparents sentiments ! Vous savez, pour vous, voir les flics c'est pas courant, mais pour la famille de Miranda c'est du pain quotidien. Les manouches ne sont pas bien vus dans cette société. Pour autant, je ne m'inquiète pas pour ma filleule, je suis certain que ce n'est pas trop grave, elle est bien dans sa tête, bien intelligente, elle s'en sortira. Et puis, vous le savez sans doute aussi, moi je suis forain, mais j'ai du sang des gens du voyage dans les veines. Malgré tout, on ne mélange pas les genres et depuis que maman s'est mariée à un Grimaldi, je suis un forain, ma mère a alors quitté le monde de la combine pour celui des foires.

-Mais vous, maintenant, vous êtes le responsable de cette grande famille, n'est-ce pas ?

-Comme mon père…Alexis aussi. Pour autant, je n'oublie pas mes autres racines. Je garde le contact avec mon oncle, le père de Miranda. Mon père disait : « Il faut toujours se rappeler d'où on vient avant de décider où on veut aller »

-C'est bien vrai, mais vous avez fui la réponse que j'attendais. Ce n'est pas grave ! J'ai encore une question, peut-être trop personnelle : « Êtes-vous marié, avez-vous des enfants ? »

-Non, non ! Je n'ai sans doute jamais trouvé la femme qui me convenait. Je ne suis peut-être pas fait pour cela.

-Et puis, vous avez votre filleule Miranda ! Vous vous en occupez bien, presque comme si c'était votre fille ?

Angélique s'arrêta net, elle regrettait déjà cette maladresse. C'était bien elle, elle méritait bien quelquefois des claques. Elle pouvait foute la merde là où il n'y en avait pas. Mais à voir ainsi le Grimaldi aussi gêné qu'elle, elle n'osait plus bouger. Elle restait à regarder ce grand bonhomme pour visiter sa réaction. C'était comme si elle avait mis une grande baffe dans la gueule de quelqu'un et qu'elle attendait une réaction. Il était gêné le gars, il ne s'attendait sans doute pas à une question aussi gênante, il ne connaissait pas la Lili avant. Le moment devait lui paraître interminable, il devait sentir sur lui les rougeurs de la confusion. Il tentait enfin de réagir.

-Miranda ! C'est ma filleule, la fille de mon oncle, la petite fille de ma grand-mère des gens du voyage. On ne laisse jamais un de ses membres ainsi dans l'embarras.

-Mais pourquoi elle ? Et pas une de ses sœurs ou un de ses frères, ou un cousin ou une cousine, votre famille est grande tout de même.

Il était retombé dans l'embarras de ses mots et de ses maux, quand tout se précipite, quand on n'a pas envie de répondre pour ne pas paraître touché, quand tout se brouille dans la tête, quand le cœur s'accélère, quand le sang bouillonne et quand tout se tait dans un silence trop bruyant. Le regard du forain se brouillait. Il se passait nonchalamment la main sur une barbe fraîche de quelques jours, puis un sourire malicieux se dessinait.

-C'est l'aînée de la génération suivante. Ce sera elle, plus tard, la responsable de la famille ! Si elle accepte bien entendu. Il faut qu'elle soit armée !

-Mais il n'y a pas besoin de suivre des études pour vivre dans une roulotte ?

-Non ! Bien entendu. Je lui donne cette opportunité, ensuite elle fera ce qu'elle veut. Je voudrais bien manger ce casse-dalle, mademoiselle la fouineuse !

-Je vais vous laisser…je vais vous laisser. Mais juste avant, je voudrais vous montrer cette photo.

Elle fouillait son cabas à bordel pour en retirer son téléphone et y afficha la photo prise chez Marie-Thérèse, sans trop savoir pourquoi elle le faisait, mais il lui semblait qu'il fallait le faire.

-Vous reconnaissez ces personnes demanda-t-elle ? D'un air arrogant et presque certain.

Il se repassait la main dans la barbe, se tordant la bouche.

-Non, non, cela ne me dit rien !

Angélique rosissait de plaisir, la réponse n'était pas franche. Il semblait encore dérangé par le comportement de la belle.

-Bon, je vous laisse ! Je vous rassure, je n'écrirais rien sur notre entrevue qui nuirait à Miranda, bien au contraire. Je suis persuadée qu'elle a raison ! Il y a bien trop d'indicateurs pour confirmer ses pensées. Elle a choisi une amie comme avocate, quelqu'un de sérieux. Nous nous reverrons, je crois…si vous le voulez bien.

Angélique était déjà debout, ramassant ses affaires. Lui aussi se levait, pour ne pas être en reste dans le geste de politesse. Il appuyait, malgré tout, une poignée de main sincère et vigoureuse, confirmant celle-ci par un tapotement de l'autre main.

-Merci mademoiselle ! Merci de tout ce que vous faites pour elle ! Je paierai votre amie l'avocate. Mais attention mademoiselle, attention de ne pas créer de profondes blessures où il n'y en a pas besoin !

Angélique quittait la table en enjambant le banc, un sourire narquois planqué au coin des lèvres, satisfaite d'avoir dérangé ce colosse fragile.

-Combien je vous dois monsieur ?

-Rien, non rien mademoiselle ! Alexis est un ami.

-Bon merci et au revoir ! C'est sympa chez vous, surtout dans ces circonstances, quand il n'y a encore personne !

Elle quittait l'endroit, soulagée, soulagée d'être encore entière face à cet impressionnant bonhomme, non qu'elle risquât une baffe, mais des propos désagréables et la demoiselle détestait les mots désagréables.

-Allô Jean ! C'est Angélique !...oui j'en reviens…as-tu du nouveau sur Marie T et ce parrain si généreux ?...ah ! Alexis a fait de la prison dans sa jeunesse !... ce n'est pas bien grave quand même… douze mois pour ça !... je comprends…pour la grand-mère rien de plus ! Bon merci Jean…à plus !

-Dis ma Lolo, à quelle heure tu rentres ?...dans une demi-heure…j'ai quelques informations intéressantes… à tout à l'heure.

-Allô maman ! Oui…oui, j'ai besoin de toi…non je n'abuse pas quand même, je ne demande jamais rien !...non ce n'est pas rigolo !...dis ! J'arrive dans une demi-heure…non une demi-heure…bon peux-tu appeler ton ami Joseph ?…oui le directeur de prison ! …pour un rendez-vous aux archives…merci maman…à tout de suite.

Angélique retrouvait sa voiture et replongeait dans ses pensées qui bouillaient d'une effervescence fertile, d'une imagination florifère, oubliant comme à l'habitude l'attention à la conduite. La voiture avançait doucement heureusement et se faisait bousculer par d'autres aux avertisseurs bruyants d'impatience, bien pressés d'arriver nulle part ailleurs. Elle se doutait bien qu'il faudrait fouiller dans le passé des proches de Miranda. Certes, ce forain avait fait un peu de tôle, douze mois tout de même, pour une bagarre qui s'était mal terminée. Pour un jeune au sang gitan, ce n'était

certainement pas bien grave, c'était tout de même une piste à creuser, à creuser plus encore. C'est dans les petits détails que l'on trouve les vérités. Plus l'histoire se dévoilerait, plus la vérité de Miranda se dessinerait dans les silences, dans les non-dits.

Elle claquait la portière de la voiture, toujours aussi délicate la Lili, pressée de retrouver sa petite famille, réconfort de la vie, réconfort des soucis. Ce plaisir d'être ensemble, au milieu de gens qui s'aiment, lui était nécessaire, là où il n'est pas besoin de forcer son comportement pour exister ! Pour être un tant soit peu heureuse, il lui suffisait seulement d'être là et de se laisser aller pour que des regards s'illuminent. C'est peut-être tout simplement cela le bonheur, loin des racontars d'église, loin des propos d'un psy dépravé ou d'un philosophe déjanté, vivre sans se forcer à vivre.

-Bonsoir tout le monde ! Bonsoir !

-Angélique ! La porte !

Trop tard ! Comme à son accoutumée, la porte de la maison, aussi, claquait sur l'huis ses souffrances habituelles

-Trop tard, trop tard ! Je sais maman, je sais ! Tiens demain j'appelle le menuisier pour installer un vérin ou un truc comme cela.

-Bonne idée ma Lili ! Alors, raconte ?

-Attends que je me désape tout de même ! Et puis les bisous d'abord.

Elle prit le temps, garce à faire languir un enfant devant un paquet cadeau qu'il n'a pas le droit d'ouvrir. Elle prit le temps d'un bisou à chacun et d'une léchouille à sa Lolo.

-Qu'est-ce qu'il y a à manger maman, j'ai la dalle ?

-Rôti de cheval avec des pommes de terre à ma façon.

-C'est bien bon. Ah ma Lolo ! Ce fut un plaisir d'aller balader ma curiosité sur une fête foraine. J'aime fréquenter ces endroits. Même, si comme là, les bêtes

étaient à peine éveillées, cela me rend gaie. Dis maman ! Je n'ai pas un peu de sang manouche dans les veines par hasard ?

-Du côté de ma famille, cela ne risque pas chez les cathos de Bretagne. Du côté de ton père, pour ces parents non, mais plus loin dans l'arbre généalogique je n'en sais rien. Je n'ai pas beaucoup fréquenté cette famille de snobinard, mais enfin je ne crois pas.

-C'est une façon de dire maman !

-Dis Lili ! Tu as fait du manège ?

-Et oui les garçons ! Plein de manèges !

-Le bol ! On y va jamais nous.

-Zé vrai, Ze veux faire du manèze moi !

-Si maman est d'accord, nous irons samedi après-midi ! Es-tu d'accord Lolo ?

-Bonne idée ma puce ! Excellente idée même.

-Za fait combien de dodos ?

-Deux mon Juju, deux !

-Zouette, zouette, zu content maman !

-Et nous les mamies, nous n'avons pas le droit de nous amuser un peu ?

-Bien sûr que si Hélène, nous irons tous les six.

-Bien moi, je vous invite à manger une frite saucisse, samedi midi ou samedi soir.

-C'est géant mamie !

-Pourquoi nous offrir le repas Irène ?

-J'ai reçu une petite somme en rappel de ma retraite. Puis, je suis tellement heureuse de vivre avec vous ici. Jamais je n'aurais pu imaginer quand je galérais avec ma Lolo, qu'un jour la vie, ça pouvait être cela.

-On peut dire merci à mon papy. Tout ici est de lui et de ses sueurs.

-Et bien nous trinquerons à sa mémoire samedi à la foire. Je disais donc que j'adorais ces endroits futiles et éphémères pourtant, belles illusions de la vie, ce n'est

pourtant pas dans ma façon de penser pour les pièges à frics. Mais cette ambiance de musiques, d'odeurs, de bruits et d'images c'est un peu féerique.

-Et Alexis ma Lili ?

-Un ogre ! Un colosse impressionnant, presque un homme sauvage, un bel homme sympathique. Il est à la tête du clan, du sang manouche chez les forains, il a su s'imposer. Cela ne dut pas être facile, quand on n'est pas complètement du milieu. Normalement les hors famille n'ont pas le droit à la parole, seulement le droit de vivre et de se taire. Son père était le chef du clan, cela a dû aider quand même.

-Qu'a-t-il dit ?

-Il ne m'a rien dit de vraiment intéressant, vraiment pas grand-chose, mais c'est cela qui m'intéresse. Lui aussi, s'est retrouvé à la rupture, certains mots étaient gênants à entendre. Par contre, j'ai eu Jean et il m'a informé qu'Alexis avait fait de la prison quand il était jeune, des conneries de jeunesse, une bagarre qui aurait mal tourné.

-Cela n'a rien à voir ma Lili ?

-Cela a toujours à voir ma Lolo ! Dans une histoire de vie, tout peut être important, comme ne pas l'être. Chaque détail peut expliquer ou être insignifiant. Tu te souviens de ce que papy disait : « chaque événement, chaque chose que tu fais, a une influence sur la vie des autres, de beaucoup d'autres». On ne se rend pas compte, mais ma Lolo, rappelle-toi d'un soir où il a neigé ! À cause ou plutôt grâce à cela, nous serons samedi six à manger sur une fête foraine. Sans cette neige, je serais resté là, avec maman, devant un mauvais film à la télé.

-C'est vrai, c'est vrai, tu as bien raison !

-Mais dis maman ! As-tu eu Joseph ?…Joseph je ne sais plus comment.

-Joseph Mathon, Lili ! Oui, j'ai eu ce monsieur. Tu ne peux pas accéder aux archives sans un flic avec toi.

Et les archives de la prison sont au sous-sol de la préfecture.

-Génial, c'est à deux pas, j'appelle Jean ! Mais au fait ! Il ne devait pas être là, invité par les mamies ?

-Une urgence ma fille, ce sera pour une autre fois !

-Jean ! C'est encore Angélique…pour les archives de la prison…ah d'accord, Bob y sera demain matin…bien entendu… je te remercie.

-Alors, Lili ?

-Pas de problème, Robert y allait de toute façon demain matin. Jean veut en savoir plus aussi.

-Tu n'es pas obligée d'y aller alors ?

-C'est mal connaître Angélique maman ! Elle n'a confiance en personne et fouine comme elle est, elle est capable de trouver quelque chose que Robert ne verra pas.

-C'est vrai ma Lolo ! Bon, j'ai faim !

C'était un soir normal, d'une famille presque normale, une famille où il ne se passait pas grand-chose. Ah si quand même ! Ici, les enfants ne sont pas battus, les grands-mères pas dans les maisons de la honte, ici on respecte l'être humain, même si c'est une personne que l'on ne connaît pas.

Chapitre 7 : Les archives de la prison.

-Bonjour Robert !

-Salut Angélique ! Sais-tu ce qu'il faut chercher ici ?

-Jean ne t'a rien dit ?

-Il m'a dit : « Tu vois ça avec la grande !»

-Toujours délicat le gars Jean ! Mais ne t'inquiète pas, c'est au sujet d'Alexis Grimaldi !

-On fait la totale ou on cible uniquement les Grimaldi ?

-La totale !

-Et bien on n'a pas fini ! Allez hop ! Je n'aime pas ces endroits qui sentent la poussière, la poussière et les toiles d'araignées sur des cartons qui enferment des bouts de vie de personnes. Ces personnes ne savent même pas que l'on fouille dans leur passé, qu'on déterre leurs secrets, des morceaux inavoués de vie , qu'eux voulaient taire à jamais.

-Bien oui Robert, c'est ainsi ! Mais il faut comprendre certaines choses du passé, pour comprendre des choses de la vie. Ainsi, une petite grand-mère se serait fait agresser…pour une histoire vieille de plus de vingt ans, elle a le droit de savoir.

-Ah Angélique ! Que fais-tu là ?

-Eh bien dis donc Christine ! C'est plutôt une surprise ! Tu bosses là ?

-Depuis deux mois déjà !

-Ta cousine est au courant ?

-Je ne le sais pas ! Je ne vous ai pas revues depuis la dernière fois.

-Ah c'est bien ! Pas trop lugubre, l'endroit ! C'est bien calme en tout cas !

-Là, ça va, on voit la lumière et on voit un peu de monde. Mais en bas, c'est triste à mourir. Il doit y en avoir qui ne sont jamais remontés, enfermés dans des cartons, peut-être encore vivants.

-Toujours de l'humour Christine ! Dis ! Nous sommes là pour consulter les archives de la prison.

-D'accord ! C'est bien moi qui vais m'occuper de vous. Vos papiers s'il vous plaît que je vous enregistre ?

-Dis Robert ! Ta carte de police !

-Oui, oui, je suis dans la lune ! Je n'aime pas, je n'aime pas ces endroits. Il y fait plus froid que dans un frigo !

-Ce n'est qu'une impression !

-Angélique, ta carte de presse s'il te plaît ! Quelles sont les années que vous recherchez ?

-On va commencer par quatre-vingt-quatre… quatre-vingt-cinq et puis quatre-vingt-six. Pour commencer, ce sera déjà pas mal.

-Vous pouvez me suivre ! On va descendre au cimetière des papiers !

-Christine ! Cela représente beaucoup de dossiers ?

-Non ! Un petit carton par année. Et dedans, il y a un registre des entrées sorties, un registre des visites et le journalier qui récapitule la vie quotidienne de la prison, les prises de service avec le matricule, les sorties aussi, ainsi que chaque événement normal ou pas, l'infirmerie et j'en oublie bien d'autres.

-Dis Bob ! À mon avis, cela ne va pas dépasser la matinée.

-C'est déjà de trop ! Mais bon, puisqu'il le faut, on se méritera un petit resto après. N'est-ce pas Angélique ? Au frais de ton canard !

-Si cela peut te faire plaisir ! Pas de problème, chez Ginette alors ! Jean et Lolo nous rejoindront, tu es d'accord ?

-Bien entendu ! Elle est toujours en place la petite mère Ginette ?

-Tu sais bien, elle mourra derrière son bar ! Mais enfin, elle en fait de moins en moins. C'est Delphine qui assume, Ginette l'a associée dans l'affaire, elle a la

moitié des parts, la petite. Et puis, cela doit encore changer, Ginette nous a sous entendu qu'il y aurait du changement bientôt.

-C'est bien ainsi ! Tant que l'endroit garde son charme, l'ambiance et le cadre y sont sympa.

-Vous vous installez là ! Je reviens tout de suite avec les dossiers.

-Pas de problème Christine ! Dis bob ! Tu préfères quoi ? Le registre des visites, les entrées ou le journalier !

-Je vais commencer par le journalier.

-Moi, je vais commencer par les visites. Mais d'abord, je vais m'installer, il y a au moins de la place ici. C'est bien plus confortable qu'aux archives de la ville.

-C'est clair. Eh bien, il t'en faut de la place !

-Dis, j'ai bien le droit de me mettre à l'aise pour travailler quand même !

-Ne le prends pas mal la miss !

-Voilà les boîtes, Angélique !

-Ah oui ! En fait ce n'est pas bien épais !

-Tu sais, c'est une petite prison. A y réfléchir Angélique, je n'ai pas choisi le bon registre. Il n'y a que des petites peines et le journalier doit être bien dense.

-Arrête de pleurer Bob, si tu veux on change ou alors au boulot !

-Je vous laisse, à tout à l'heure !

Ces deux-la étaient déjà à fouiner du regard, les dossiers ouverts. Angélique promenait son doigt dans les colonnes des noms des visiteurs, assidue et rapide. Les pages défilaient assez rapidement depuis à peine un quart d'heure, elle levait la tête en se grattant les cheveux et pour recadrer des lunettes indisciplinées.

-Tiens, tiens !

-Qu'y a-t-il ?

-La Marie Thérèse sur le registre…étonnant n'est-ce pas !

-En visiteuse ?

-Oui, oui !

-C'était quand cela ?

-En 1984 !

-Et qui est-elle venue visiter ?

-Un certain Pascale Giovanni...je prends note.

Elle replongeait dans les archives aussi sérieusement qu'une minute avant, comme si rien ne s'était passé. Et puis très rapidement.

-Encore Marie Thérèse ! Pour un Wilfried Canetti !

-Ah ça ne trompe pas ma chère Angélique ! C'est une visiteuse de prison. J'en mettrai ma main à couper.

-C'est une belle occupation ! N'est-ce pas Robert ?

-Tu sais, les mecs qui sont là l'ont mérité. Alors, des visiteuses, elles n'ont pas grand-chose à changer chez ces personnes. Il y a, dehors, des personnes qui ont bien plus besoin d'être aidées, les visiteuses feraient mieux de regarder de ce côté de la porte. Maintenant cela existe !

-Je te trouve dur sur ce coup-ci Bob, mais qu'importe ! Ce n'est pas le sujet. Il y a des chances tout de même qu'elle ait rencontré notre ami Alexis. Bob, Bob, arrête ! Nous allons nous concentrer sur les visites, seulement dans un premier temps.

-Tu as raison, je vais ouvrir le carton de l'année 1985

-C'est une très bonne idée !

Puis de nouveau, ils replongeaient dans les registres et rapidement bingo.

-Bon Angélique ! Pas de doute ! Ce monsieur Grimaldi connaissait très bien la madame Gillet, C'est à son nom de jeune fille, maligne la petite dame. Regarde-moi cela ! Une fois par semaine, ce début d'année-là en tout cas et regarde-bien chaque mois, elle est toujours là ! Et a priori, elle ne visitait plus que lui.

-Bon ! On va regarder cela de plus près et essayer de déterminer la période complète, au moins depuis quand et si cela a perduré jusqu'à sa libération.

-Jusqu'à sa libération en mai !

-Je vais essayer de remonter le temps par sondage. Mais attends ! Sais-tu quand il a été emprisonné ?

-En 1985, début 1985 il me semble que je l'ai lu quelque part….

-Impeccable, je vais redémarrer par là.

Un silence, trompé seulement par le bruit des feuilles qui sont tournées, par le souffle mesuré des lecteurs et de la climatisation, replongeait la pièce dans une quiétude respectueuse.

-Et bien voilà !...presque que quand il est arrivé… le mois suivant. Eh bien belle surprise ! Bon Bob, on note toutes les visites et on rentre. À peine une heure et l'affaire est bouclée ! Mais quelle surprise encore ! La petite grand-mère avait des élans de bonté. Quitte à te contredire joli flic, il faut être courageux pour s'engager là-dedans.

En deux temps trois mouvements, tout était noté et chacun avait un peu de temps à occuper avant le déjeuner chez Ginette. Robert était reparti au poste pour rédiger son rapport et Angélique traînait sur le bitume pour aller où elle ne savait pas encore.

Elle était toute excitée, elle était à pied pour une marche d'au moins vingt bonnes minutes. Elle était tellement agitée par cette découverte qu'elle avait même oublié de rallumer son smart-phone, plongée déjà dans des réflexions qui construisent des histoires sans queue ni tête. Elle imaginait bien que la Marie-Thérèse put revoir le bel Alexis dès qu'il fut libéré. Elle n'osait penser plus quand même, il y avait bien plus de vingt années d'écart entre eux deux, si ce n'est plus, non ce n'était pas possible !

Mais il y avait bien quelque chose de bizarre et que venait faire Miranda au milieu de ça !

-Allô ! Angélique Lelièvre ! C'est toi Jeannot ! Tu as une drôle de voix… tu manges un gâteau…oh oui Bob t'a raconté…quelle bizarrerie ! On ne pourra pas en parler ce midi…vous ne pouvez pas venir…obligation professionnelle…dommage, je vais commencer à penser que tu ne veux plus nous voir Jeannot !…ah non !…bon alors que vas-tu faire ?...rien…avec ce que nous avons découvert ce matin, tu ne peux rien faire !... il n'y a rien qui interdit d'être visiteuse de prison…il faut que moi, je trouve une combine pour faire bouger l'un des deux… tu n'es pas culotté Jean !...sympa, sympa, bon je vais voir cela avec Lolo ! Merci d'avoir appelé beau gosse !

« Il me casse le moral, je passe au journal, Pierre a certainement une idée. »

Elle retrouvait sa guimbarde avec une démarche de dinosaure. Elle gara la voiture devant le journal à la parisienne, puis, bousculait les portes du sas sans aucun ménagement et après un salut expéditif, elle était dans le bureau du boss.

-Ce que tu me dis là est étonnant Angélique ! Mais il est bien vrai que cela ne nécessite pas une visite policière, il ne ferait que cela, nos bons flics. Il faut en savoir plus. Lequel des deux serait le plus accessible ?

-Alexis, c'est certain ! Mais il faut que je trouve un bon motif pour qu'il accepte de me rencontrer de nouveau !

-Attends un peu !...tu peux toujours lui dire que tu veux faire un article sur les visiteuses de prison, il devrait réagir…et puis, s'il ne bouge pas, tu lui dis que l'article serait plus précisément sur la grand-mère.

-Je vois, je vois, malin le Pierre, malin ! Merci j'y vais.

-Dis angélique ! J'attends un article sur les foires foraines quand il n'y a personne, la face cachée...tu vois, tu peux me faire cela pour demain ? Les deux autres paraissent demain matin.

-Je sais, je sais, je m'occupe de rencontrer le colosse pour avancer un peu plus vers une certaine vérité pour la belle Miranda. Après, tout ce que tu veux, d'accord !

-Je te connais. Tu peux tout faire en même temps. Fais comme tu veux, A plus tard Angélique !

-Bon ! J'y retourne, je te tiens informer Pierre.

Elle repartit de plus belle, frustrée de n'entendre une parole qui ferait bouger le système policier. Elle voulait en parler à Laurence avant, elle aurait sans doute aussi un avis sur le sujet.

-Allô ! Angélique Lelièvre…C'est toi Miranda ! Je me disais aussi, je ne reconnais pas ce numéro, en fait je regarde rarement qui m'appelle. Pour Lolo, c'est différent ce n'est pas la même sonnerie. Je papote, je papote, bon alors que veux-tu Miranda ? Si j'ai des nouvelles…heu, comment te dire !...oui j'ai des nouvelles, mais je ne peux pas trop t'en parler encore. Il faut que j'aie des informations plus précises…tu comprends…c'est bien. J'entends bien que ce ne soit pas facile pour toi Miranda…Alexis t'a appelé, il veut te voir rapidement…je te rappelle cet après-midi, en attendant…sois la plus discrète possible…tu es où là ?... passe prendre un café chez Ginette, tu vois où c'est ?… tu as un cours juste après...pas grave je te rappelle tantôt.

-Bonjour Ginette ! Bonjour Sylvette ! Lolo est déjà là. Bisous, bisous, je vais m'installer à tout à l'heure.

-Alors, ma Lolo, si tu savais !

-Je sais ma Lili, je viens de croiser Bob au commissariat, il m'a raconté.

-Ah bien ça c'est sympa ! Je n'ai plus rien à te dire maintenant.

-Ah ça j'en doute, te connaissant !

-Tu as commandé à boire ?

-Deux bières comme d'habitude !

-Qu'en penses-tu au moins ?

-Une histoire d'amour…malgré une telle différence d'âge… et puis, pour faire bouger tes amis de la police. Dis-leur qu'on ne trouve pas de trace du mari de la grand-mère !

-Mais cela, ils le savent bien !

-Mais si tu leur dis que tu vas écrire un article sur ce sujet !

-Oui, je le pourrais, mais je ne veux pas mettre Jean dans l'embarras. Je vais tenter de bouger Alexis, tu viens avec moi ?

-En quel honneur ?

-Je te présenterais comme l'avocate de Miranda !

-Et tu crois que cela aidera ?

-Je ne sais pas trop, mais il va comprendre qu'on veut lui mettre la pression !

-C'est d'accord ! Mais j'ai faim. On fait une pause Lili ?

-Attends une minute j'informe notre forain de notre visite cet après-midi !

-Allô Mr Grimaldi !…oui, je comprends, mais je voudrais vous voir cet après-midi…nous avons découvert des choses intéressantes sur les registres de la prison…pas sur le champ de foire…je comprends bien…aucun problème, quinze heures au bistrot du tribunal…à tout à l'heure ! Je vous remercie de nous rencontrer de nouveau.

-Et bien ma Lili toujours expéditive ! Pas le temps de souffler.

-Je ne veux pas qu'il ait le temps de cogiter notre colosse. Bon que prends-tu ?

-Le plat du jour me convient bien une galette complète maison avec des frites.

-Pareil pour moi ! Je vais commander à Ginette, je suis pressée d'être à quinze heures.

-C'est sympa pour manger, madame est pressée !

-Mais c’est une expression ma Lolo ! On a le temps de manger tranquillement quand même.

Les deux filles papotaient de choses et d'autres en mangeant, mais surtout de l'affaire, Angélique n'arrivait pas à décrocher. Elle pouvait promettre, elle était ainsi, elle ne pouvait pas déconnecter aussi facilement. La vie professionnelle faisait aussi partie de sa vie privée, question de motivation sans doute.

Après un repas tout de même tranquille, elles étaient déjà dans l'auto pour rejoindre Alexis. Et sans problème, Angélique trouvait une place pour l'auto, tout près du bistrot.

-Il est déjà là ! Regarde derrière la vitrine à gauche le grand gaillard ! C'est lui, il regarde déjà sa montre.

-Bah cela va ! Nous ne sommes pas en retard.

-Non ! Mais tu sais, les hommes n'ont pas confiance dans l'exactitude des femmes.

-Rebonjour Mr Grimaldi, Laurence l'avocate de Miranda.

Le bonhomme était gêné, ils se frottaient les mains, comme s'il ne savait quoi en faire. Il n'était vraiment pas à l'aise, un gros nounours dans un jeu de quilles. Il devait se douter que la baraque lui tomberait sur la tête. On ne joue pas avec la vie impunément sans qu'un jour, un secret du passé qu'on aurait voulu étouffer, resurgit contre toute attente, sans savoir pourquoi.

Les chaussures se piétinaient dessus, l'homme était bien impatient d'entendre ce qu'il aurait voulu enfoui, pour tout le temps.

-Mr Grimaldi, vous êtes ponctuel !

-Pourquoi je ne le serais pas ! Nous, les forains, nous pouvons respecter les sédentaires aussi !

- Lolo ! Mr Grimaldi, l'oncle de Miranda !

-Bonjour monsieur !

-Bon, s'il vous plaît, allez au fait ! Je n'ai pas que cela à faire !

-Permettez tout de même, que nous nous assoyons et commandions un café !

-Bien entendu, bien entendu !

Les filles s'allégeaient de leur manteau sans abuser du temps et s'assoyaient côte à côte, Angélique face au forain. Il semblait bien moins impressionnant ainsi, l'air beaucoup moins serein que quelques heures plus tôt, sur la défensive, loin de son comportement habituel, prêt à être achevé comme une bête blessée, résigné même.

-Mesdames !

-Deux cafés s'il vous plaît ! Laurence pressait le temps pour qu'il crache son venin plus vite. Quand la guillotine est prête, il ne faut pas faire attendre la tête à trancher.

-Donc, Mesdames ! Quelle est cette urgence ?

-Quelque part vous devez vous en douter un peu sinon vous ne seriez pas là ! Nous allons dire visiteuse de prison, cela vous dit quelque chose ?

-Bon je vois, vous avez fouillé mon passé ! Et alors, rien n'interdit les visites en prison !

-Non, cela est certain ! Mais être visité en prison par la même personne que Miranda a été rencontrée, plus de vingt ans après, cela est cocasse, n'est-ce pas ?

-Quoi dire, quoi faire sans trahir d'autres personnes ! Je suis passé chez Marie T, il y a une heure. Je me doutais bien que vous me questionneriez sur elle. Elle ne veut pas en parler, elle ne veut rien entendre, elle ne veut pas que les choses changent. Elle veut que tout revienne comme c'était la semaine dernière avant cette visite de la « manouche » comme elle dit.

-Sait-elle que c'est votre nièce ?

-Maintenant oui…

-Et puis ?

-Et puis quoi ?

-Votre relation avec madame Rouxel, ce n'était pas que des visites, vous êtes en photo sur son vieux buffet, plus

jeune bien sûr, il y a vingt-cinq ans à peu près, je vous ai montré la photo tout à l'heure.

-Je ne suis pas obligé de vous en parler ?

-Non, non c'est entendu ! Mais tôt ou tard, vous serez questionné sur la disparition du mari de Madame Rouxel, par la police, ils attendent le bon motif pour vous rencontrer.

-C'est quoi cette histoire encore ! Il s'est suicidé en Afrique, en mission. À ce que m'a dit Marie-Thérèse !

-Tiens, tiens, un peu plus intime Mr Grimaldi. Bon moi je vais jouer franco avec vous. Il y a ce que j'écrirai dans le journal avec votre accord et ce que je garderai pour protéger Miranda. Hors de question de salir la gamine. Ce que je veux, c'est répondre à ses questions, point barre. Et il me semble que cela doit tourner autour de vous. Je ne serais pas surprise non plus que sa mère soit votre compagne de l'époque et non celle mentionnée sur l'extrait de naissance.

-Comme vous y allez, vous ! C'est direct au moins. Mais tout n'est pas bon à dire et encore moins à écrire. Notre passé est notre vérité et il doit le rester.

-Miranda, vous faites quoi de Miranda là-dedans ?

-C'est un grand sujet, vous pouvez deviner que nous avons déjà longuement discuté de ce passé entre nous pour une moins mauvaise solution.

-Mais sans elle. Miranda découvrira bientôt la vérité et je vous promets qu'elle n'aura pas besoin de nous, ni de vous, c'est une jeune fille futée ! Elle trouvera et elle sera bien plus blessée encore.

Il respirait comme un accordéon au soufflet déchiré, pas résigné pour autant, embourbé dans un inextricable passé pas bien odorant. Il se tordait le regard pour éviter celui des filles, il se triturait les doigts jusqu'à se faire mal, peut-être pour se prouver qu'il vivait bien ce cauchemar. Il était acculé comme un gibier contre un mur infranchissable et ne sachant pas comment se sauver, cherchant une solution ou plutôt un bout de

temps pour reculer encore l'instant de la douleur. Laurence ne pipait pas un mot, elle suivait sa compagne du regard, ravie de constater comme sa Lili savait acculer les gens, même un gros nounours comme Alexis. Elle était fière de vivre ce moment.

-Je ne sais quoi penser ni quoi faire, promettez-moi au moins de ne rien dire dans votre journal avant que je parle à Miranda !

-Ce n'est pas un problème, vous savez que nous la protégeons, alors un article dans le canard, cela peut attendre et je vous en reparlerai d'ici là, ce n'est pas pressé.

-Bon, je vous remercie d'être venues ainsi. C'est à moi de parler à ma nièce de mon passé… et du sien aussi. Elle va me cracher dessus, c'est certain…je le mérite certainement bien.

-Miranda est intelligente, elle saura se comporter...après. Vous comptez lui en parler quand ?

-Cet après-midi, nous devons nous voir. Vingt-cinq ans, une vieille histoire à déterrer. Il y en a plus d'une qui va chialer. Je pense que Miranda vous en dira plus que je ne peux vous en dire maintenant. Veuillez m'excuser, mais je dois m'absenter.

-Ce n'est pas un problème Mr Grimaldi. Les deux filles soulevaient leurs fesses des sièges pour le saluer. Il partait penaud, beaucoup moins grand qu'en d'autres temps, rabougris, les épaules basses, la démarche saccadée, un homme blessé qui perdait de sa splendeur.

Les deux filles attendaient qu'il soit suffisamment éloigné, pour discuter, discrètes, le visage fermé, pas trop fières de voir cet homme partir avec son passé sous le bras, pas trop fières d'avoir blessé quelqu'un jusqu'au pas possible, jusqu'à ne presque plus exister.

Les deux cafés arrivaient enfin, cela permettait d'occuper les mains, les deux filles remuaient le café sans sucre avec une cuillère pas faite pour cela.

-Ma Lili, tu as été convaincante…le pauvre homme !

-Tu crois que j'y ai été trop fort ?

-Non, il n'y a pas le choix, certain que cela fait mal, mais au moins la vérité sortira du fond du puits.

-C'est vrai, mais vois-tu ! Je ne suis jamais bien fière de mettre quelqu'un si bas, de le blesser ainsi.

-Tu as sans doute raison, mais Miranda, elle, au moins, se rapprochera de sa vérité.

-Je suis persuadée, que la vérité est même là, mais nous verrons bien. Mais l'as-tu vu quand je lui ai dit que je pensais que Marie-T. était la mère ! Il n'a rien dit...un grand silence.

-Non, je n'avais pas entendu cela ! Toi tu penses, que ta voisine est la mère de Miranda ? Tu ne m'en as jamais parlé. Tu déconnes, non ?

-Je n'aime pas trop parler de cela, tant que je ne suis pas certaine de mes pensées, mais là c'est sorti naturellement…ma botte de Nevers. Comment veux-tu que ce soit autrement ? Marie-T. et Alexis ont une relation à l'époque où la petite est née. Et pas une relation platonique, j'en doute fortement ! Maintenant il faut attendre demain pour connaître la suite de l'histoire.

-Je suis d'accord, mais qu'est-ce qui t'a pris de parler du mari de la grand-mère ?

-C'est sorti comme cela. Et puis, tu sais bien que nous n'avons pas retrouvé trace de lui, que ce soit à l'armée, ou dans le civil. Et de plus j'ai eu une information tout à l'heure que je n'avais pas par Jean.

-Tu es une maligne ma Lili, bourrée de malice. Bon qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

-On rentre ma puce, on rentre, pas d'article ce soir, on attend demain. Tiens maman qui s'affole ! Oui, maman !...Marie-T. a fait une tentative de suicide !... Nous arrivons maman, nous arrivons !

-C'est quoi ma Lili ?

-La grand-mère a avalé tous ses médicaments, elle est en train de vomir son foie, elle est dans le coma.

-Bon on y va ! Hélène doit être dans tous ses états.

-Tu as raison ! Maman est en panique. Allez en voiture !

Les deux filles s'étaient rapidement installées dans l'auto et le trajet était assez court à peine une dizaine de kilomètres. À cette heure-ci, à peine un quart d'heure.

-Maman, maman !

-Oui, ma Lili, je suis là dans le salon !

-Et bien maman, dans quel état es-tu encore ? Dis ma Lolo, peux-tu servir un remontant à maman ?

-Bien entendu ma chérie ! Et pour toi aussi ?

-Oui, on va s'asseoir sur le canapé, maman a besoin de se remettre.

-Alors, ma maman raconte ! Mais calmement, prends ton temps.

Hélène était assise sur le canapé, tout bien contre le coin, Angélique était à ses pieds, ses mains enserraient celle de sa mère, pour les réchauffer, le regard planté dans les yeux d'Hélène.

-Ça va mieux maman ?

-Quelle histoire ! La pauvre Marie-Thérèse, ma voisine, elle est partie en ambulance dans le coma. J'espère que tu n'y es pour rien ma fille ?

-Mais maman…c'est son passé qui y est pour quelque chose, à force de cacher et de taire les erreurs d'un temps, elles ressurgissent. Mais je t'en parlerai demain.

-Pourquoi demain ?

-Parce que ce soir se rejoue une vieille histoire et demain Miranda nous dira ce qu'il en est. Mais remets-toi maman ! Dis-nous pour Marie Thérèse, ce qui s'est passé ?

-Tenez Hélène, un petit verre de cognac !

-Merci Laurence, tu es gentille...et bien Marie-T, cela s'est vite passé. Il y a un bonhomme qui est venu en fin de matinée, je buvais un café avec elle. Je les ai laissés ensuite. Je ne sais pas qui est ce monsieur, mais imposant le bonhomme.

-C'est Alexis Grimaldi le forain, je t'en avais parlé, maman !

-Je ne me souviens pas et puis, j'ai mangé avec les petits et Irène. Et puis, dans l'après-midi, il y a quelqu'un qui m'a appelé, parce que cela ne répondait pas chez la voisine.

-Prend ton temps maman ! Prends ton temps ! tiens prends un petit coup. Dis ma Lolo ! Il est où mon verre ?

-Derrière-toi la miss ! Je t'ai servi un porto, cela t'ira je suppose ?

-Bien bien ma puce, très bien même ! Alors, maman, tu as été chez Marie Thérèse ?

-Oui, oui ! Le portail n'était pas fermé à clé, la porte d'entrée non plus. Alors, je suis rentrée, pas signe de vie dans la salle. Je l'ai trouvée dans la chambre, allongée par terre dans son vomi.

-Et bien ! Quelle triste réaction !

-Tu as raison ma Lolo ! Et puis, maman ?

Hélène s'abreuvait d'un coup sec du cognac qui ne devait plus avoir de goût, seulement un coup de fouet qui fait réagir l'organisme.

-Et bien ! J'ai appelé les pompiers. Je n'osais pas y toucher, je ne savais pas si elle était morte ou encore vivante. Il y avait plein de boîtes de médicaments par terre. J'ai eu peur, le temps me semblait si long ! Et les pompiers l'ont emmenée à l'hôpital. C'est eux qui m'ont dit qu'elle était dans le coma.

-Ma pauvre maman ! Toujours dans les mauvais coups ! Mais pourquoi ne nous as-tu pas appelé aussitôt ?

-Je l'ai fait, mais tu ne répondais pas !

-Je l'avais coupé quand on était avec le forain, c'est vrai. Et alors ! As-tu eu des nouvelles, depuis ?

-Non, rien de rien ! J'ai appelé l'hôpital, ils n'ont rien voulu me dire, je ne suis pas de la famille. Et puis, de toutes les façons ils ne disent rien par téléphone.

-Quelque part c'est normal ! Alors, Lili ! Qu'est-ce qu'on fait ?

-Je ne sais pas trop, tout se précipite bien vite. Dis Lolo ! Ce n'est pas ton téléphone qui sonne ?

-Si si, sans doute ! Mais qu'est-ce que j'ai foutu de mon sac ?

-Derrière-toi, mémère !

-Ah oui !...c'était Miranda ! Je la rappelle.

-Allô, Miranda ! C'est Laurence !...tu veux nous voir… quand ?…tout de suite !...ce n'est pas un problème !… nous arrivons !

-Miranda veut nous rencontrer au plus vite Angélique !

-Quand tu m'appelles Angélique, c'est que cela ne va pas !

-Elle pleure ! Lili, elle pleure ! Comme ce n'est pas possible ! Cela me fait mal aux tripes Lili ! J'ai mal pour elle !

-C'est où qu'on rejoint la petiote ?

-Aux roulottes ! Fais vite Lili ! Fais vite !

-Et maman ! Nous ne pouvons pas la laisser ainsi !

-Irène revient dans quelques minutes, allez-y les filles allez-y !

Les deux filles retrouvaient encore l'auto, Angélique au volant, avec sa délicatesse habituelle. Nul besoin de prendre une carte, le chemin des roulottes étaient gravées à vie, dans sa mémoire. De loin, déjà, il semblait régner une ambiance confuse. Cela s'agitait grave, il leur semblait même entendre des cris de douleurs. Elles sautaient de la voiture pour rejoindre la table où elles avaient été accueillies par Miranda.

Miranda était là…silencieuse, la tête entre les mains, les yeux brouillés par les larmes, les joues humides. Une cohorte de personnes s'affairait autour d'elle, plus

bruyantes les unes que les autres. Une ambiance de deuil régnait ici, les gens du voyage sont très volubiles dans leurs souffrances et quand l'un d'eux souffre, tous souffrent aussi. La scène était affligeante.

Elles ne savaient pas comment aborder Miranda, elle était si bien entourée.

-Bonjour ! Vous êtes les deux amies de Mimi ? Venez, venez-vous asseoir avec nous !

Elles étaient accompagnées, tirées gentiment par le bras vers une table encombrée.

-Merci Laurence, merci Angélique d'être là ! Je vais demander à la famille de nous laisser un peu d'intimité. Allez ! Laissez-moi un peu tranquille un moment ! Maman reste là, s'il te plaît, avec moi !

Une femme d'une quarantaine d'années passée, ou ce qui en semblait, dépitée, le visage aussi embrumé que celui de Miranda, s'approchait de la table pour s'asseoir tout contre la sauvageonne éplorée.

-Tenez, vous pouvez vous asseoir là ! … les filles… en face. Elle reniflait un bout de chagrin égaré, esquissant un sourire de courtoisie dans un masque des malheurs du jour.

-C'est Maria, ma maman…celle qui m'a nourrie, celle qui m'a aimée, celle qui, avec presque rien m'a emmenée jusqu'ici. Maman ! Ce sont Laurence et Angélique... les filles dont je t'ai parlées. Tu m'avais prévenue Angélique, tu m'avais informée que cela pourrait faire mal et bien cela fait mal, très mal… Quand on pense que son passé n'est pas forcément celui dont on veut bien vous parler…Quand des nuits durant, on se pose tant de questions…quand on s'imagine un autre monde…on ne pense pas que ce sera ce qu'on voit aujourd'hui, des douleurs chez ceux qu'on aime et chez d'autres qu'on ne connaît même pas.

Miranda soufflait, puis s'essuyer le regard, plus que les yeux, inspirant longuement un air trop dur à renifler.

-Tu as vu Alexis ?

-Oui, il m'a tout expliqué, tout…dans le détail…dans les tristes détails et je comprends mieux plein de choses… pleins de situations anachroniques.

Elle replongeait dans ses mains pour tenter de retenir des pleurs généreuses. Il était où le bonheur espéré ? Il était où ce temps des rêves qui ne prennent pas en compte la douleur du cœur des humains ?

-Miranda ! si nous pouvons faire quelque chose pour toi ou pour ta famille !

-Il me faudra aller voir celle qui est ma mère biologique, tôt ou tard. J'ai beaucoup de mal à comprendre comment elle a pu m'abandonner ainsi. J'ai la haine, mais cela passera !

-Tu n'es pas au courant pour elle ?

-Quoi ! Au courant de quoi ?

-De son hospitalisation !

-Non, non ! Que lui est-il arrivé ?

-Nous t'en parlerons plus tard !

-C'est grave !

-A priori, oui ! Nous n'avons pas de nouvelle. Et nous ne pourrons pas en avoir. Seule, la famille, a le droit.

-Alexis est au courant ?

-Je ne sais pas, nous ne l'avons pas appelé ! Tu veux que nous l'appelions ?

-Non, non, il ne va pas tarder ! Voilà ce qui arrive quand on est têtu comme moi, à se poser tant de questions pour faire du mal à tant d'autres. Regardez ma mère ! Elle va rester comme cela un bon bout de temps, à souffrir sans rien dire, à même tenter un sourire pour que je ne remarque pas sa peine. C'est pareil pour mon père, il est avec Alexis, parti faire un tour, sans doute pour discuter du comment se comporter avec moi.

-Dis Miranda ! Tu oublies tout de même un détail, un gros détail ! Désolé pour ta mère ! Mais tout le monde savait, tout le monde se taisait. Tant que personne n'en

parlait, c'était bien. Faire le mort sur un sujet tabou et le temps jouait pour eux, à espérer que rien ne bouge, que tout reste dans le secret de la famille. Il ne faut pas que tu oublies cela, personne ne s'est préoccupé de ce que tu pouvais penser, personne ! Personne ne cherchait à vraiment te comprendre. Il est évident qu'un secret comme celui-ci, tôt ou tard, ressort du placard. Maintenant tout le monde souffre, c'est vrai, mais la plus à plaindre dans l'affaire, c'est toi et rien que toi. Toi, tu n'as rien demandé, toi tu n'as fait aucune faute, pas encore en tout cas. Toi tu n'as pas eu une relation adultère, tu n'as pas accouché clandestinement à cause d'une putain de religion qui empêche d'avorter. Toi, tu es blanche comme une colombe et pourtant c'est toi qui a mal, encore mal.

-Merci Angélique ! Merci, mais tu ne m'empêcheras pas de culpabiliser, de penser à ma maman Maria qui m'a aimé, sans rien dire, je suis certaine aussi qu'elle a souffert de cette situation, ce sont les hommes qui décident chez nous ! Elle n'a jamais eu le droit de s'exprimer sur ce sujet, j'en suis certaine. Regarde comme elle souffre en son silence ! Son regard est devenu vide de sens.

-Angélique a raison Miranda ! C'est à toi qu'iront nos pensées, la claque dans la gueule, c'est toi qui l'as prise. Maintenant, nous sommes avec toi. Que peut-on faire pour toi ?

-Je suis désolée d'avoir été si pressante pour que vous veniez si vite. Cela aurait pu attendre, je crois !

-Ne t'inquiète pas pour cela ! Ce n'est pas un problème, sœur Angélique aime bien ces situations !

-J'aimerais prendre du temps pour réfléchir, sortir d'ici, m'isoler un peu, me couper de cette compagnie généreuse, mais encombrante.

-Si tu veux, nous pouvons t'accompagner ce soir dans un endroit plus calme.

-Nous en reparlerons ! Alexis revient avec mon père.

-Rebonjour ! Voilà, c'est la merde ! De toutes les façons, cela devait arriver un jour !... Et puis quelque part, cela devenait difficile de croiser Miranda, sans pouvoir lui dire « ma fille ! ma fille je t'aime ! » Vous ne pouvez pas savoir comme c'était frustrant et le mot est bien peu, de garder des distances alors qu'on ne souhaite que de la serrer dans les bras.

Miranda s'essuyait encore les yeux, une petite lueur tentait d'exprimer un sentiment différent. Les lèvres, encore fébriles, se ressaisissaient pour donner une esquisse de sourire, quelque chose de plus rassurant, de moins douloureux, qui tait les mots un instant, pour qu'ils prennent la couleur d'une humeur moins contraignante.

-J'ai deux pères maintenant, quelque part c'est comme avant, Alexis se comportait presque ainsi matériellement, au moins. Il faut bien des bons côtés !

-Arrête ma Mimi ! Arrête cet humour de bas étage, tu vas encore faire pleurer ta mère. Je comprends, du moins je crois, je n'en suis pas certain.

-Dis Alexis ! Ta Marie-Thérèse est hospitalisée !

-Comment cela !

-Nous ne pouvons demander de nouvelles, seule sa famille peut demander.

-Sa famille ! Ils lui ont tous craché dans la gueule quand le militaire s'est mis une balle dans la tête. C'était à cause d'elle, de moi aussi indirectement, même s'ils ne me connaissaient pas. Je ne suis même pas certain qu'elle sache qui est encore en vie ou mort ! Trop facile, trop facile. Je vais essayer d'avoir des nouvelles.

-Je peux vous aider, si vous le voulez !

-Merci !...qui déjà ?

-Laurence Métayer, je suis l'avocate de Miranda.

-Je sais, je sais… Je ne sais pas quoi foutre, là ! L'hôpital ou toi Miranda !

-Va voir ma mère, puisque c'est ainsi ! J'ai encore mes parents ici et les filles !

-Si tu veux Miranda, nous passerons la soirée ensemble. Tu peux même venir dormir dans mon ancien logement, c'est une toute petite maison tranquille, près de la nôtre.

-Cela me convient bien… je suis désolée maman et papa, je suis désolée, mais j'ai besoin de ce moment pour me ressaisir…vous comprenez !

A peine un hochement de tête et le couple de manouche taisait leur souffrance. Rien, il ne dirait rien, il ne ferait rien qui puisse déranger Miranda. Tous deux, ils s'enfermeront dans un monde de repent où les remords grignotent les regrets. Les chrétiens évangélistes pratiquants se réfugieront en des prières qui ne refont pas la vie et donne du confort qu'à ceux qui prient et non pour ceux qui ont souffert.

-Ils ne veulent pas me répondre, prétextant que je ne suis pas de la famille ! Merde, merde !

-Voulez-vous que j'appelle !

-Oui, allez-y !

Angélique restait muette, spectatrice silencieuse d'un spectacle désolant. Elle regardait chacun, scrutant les dégâts sur les visages causés, par ce passé incestueux. Pourtant, c'était prévisible ces douleurs, c'était prévisible. Ah oui, si Miranda s'était tue ! Ah oui, avec des si, avec des si ! Le résultat était là ! Les blessures à fleur de peau, les ressentiments violents déforment les visages et les souffrances du passé ressurgissent plus violentes encore.

-Bon, c'est bon Mr Grimaldi ! À la seule condition que je vous accompagne et en attendant une autorisation en bonne et due forme, que je pourrais vous faire obtenir.

-Bien on y va alors !

-Dis Miranda ! Je vais y aller aussi, avec Alexis et Laurence. Nous passerons te reprendre en revenant, cela te va ainsi ?

-Allez-y, allez-y ! Oui, oui c'est d'accord !

Les deux filles étaient installées dans le véhicule d'Alexis, un énorme 4x4 américain et déjà en partance pour l'hôpital.

-Dites ! Excusez ma curiosité malsaine ! Mais j'aimerais connaître un peu votre histoire avec Marie-Thérèse, si vous voulez bien m'en parler.

-Pas question que cela déborde dans votre journal !

-En fait, il n'y aura rien de cette histoire dans le journal ! Seulement, un article sur la vie des forains quand, dans les fêtes foraines, les festivités ne sont pas commencées, votre vie de forain en fait.

-D'accord, d'accord !... Elle n'est pas ce qu'elle laisse paraître Marie-T !... C'est une fille d'une famille à la con, catho comme ce n'est pas possible, pas comme nous en tout cas. Elle a passé sa jeunesse dans une pension de jeunes filles avec les bonnes sœurs. Éducation stricte et religieuse. Et quand elle en est sortie, ses parents l'ont mariée, un mariage arrangé avec ce militaire de carrière, un ami de la famille.

-Cela existait encore à l'époque !

-Dans cette famille, c'est certain, cela n'excuse en rien son histoire, mais cela peut, au moins, permettre de la comprendre. C'était une famille bourgeoise, dans le commerce du tissu et Marie-T était la fille unique. Une gamine née d'une nuit sans amour, élevée, sans amour non plus, comme un animal et encore, certains animaux sont mieux respectés que cela, mais enfin. Puis, il y eut ce beau militaire, un mariage de raison, pour des conventions entre familles bourgeoises. Un mariage, sans sentiment, un mari pas très fidèle au début au moins, puisque assez rapidement, il choppa une maladie dite honteuse, sans doute dans un bordel au nord de l'Afrique. Les conséquences furent importantes, il est devenu inopérant. Alors, pour Marie, ce fut une triste vie. Presque toute l'année seule et quand il revenait il s'arsouillait la gueule, pour oublier ses faiblesses. Et puis, il y eut notre rencontre, à la prison, un coup de foudre.

-Il y avait quand même une bonne différence d'âge entre vous ?

-Elle était belle encore, malgré sa cinquantaine !

-C'est vrai que c'était une personne avec du charme, je vous ai vu sur une photo, c'est vrai que la différence était bien atténuée.

-Vous connaissez la suite maintenant !

-Mais pourquoi a-t-elle abandonnée Miranda ?

-Elle était encore mariée à l'époque ! Et sa famille ne lui aurait jamais pardonnée !

-C'est une décision qui ne dut pas être facile à prendre !

-Non, je peux vous l'affirmer, une déchirure, vous rendez vous compte, elle a accouché, elle avait presque cinquante ans ! C'est pour cela que Miranda est née dans le marais, sans que personne ne sache quoique ce soit, sauf ma mère, restée avec elle et qui a aidé l'accouchement. Certain que ce n'est pas la meilleure façon d'entrer dans la vie et le plus difficile était encore à venir. Nous en avions discuté depuis quelques temps déjà, avec Maria et Fernando. Ils reconnaîtraient la naissance de Miranda et Marie renonçait en conséquence à tout droit sur la gamine.

-Vous avez raison, cela explique, mais pour moi cela ne justifie pas !

-Dis Lili ! Il n'y a plus rien à dire. Qu'importe les explications ! Qu'importe si c'est excusable ou pas ! Il y a des personnes en détresse et c'est d'elles qu'il faut s'occuper. Même la grand-mère, quoiqu'on en pense, mérite quelques attentions !

-C'est vrai ma Lolo ! Tu as raison, il est trop tard maintenant, trop tard. Le mal fut fait il y a à peu près vingt-six ans, quand, dans la douceur tiède d'une nuit de plaisir, un homme a oublié de se maîtriser.

-Ah ! Ça c'est facile. Cela va me retomber sur la gueule ! C'est bon, c'est bon mademoiselle Angélique !

-Excusez-moi ! Ce fut dit, c'est ce que je pense de toute façon.

-Nous sommes arrivés, vous venez avec moi Laurence ?

-Oui bien entendu ! Et toi Lili ?

-Je vous attendrai à la cafétéria… je vais commencer mon article…sur les fêtes foraines endormies…

Épilogue :

C’est ainsi que démarre une nouvelle vie, plus lourde à porter que celle d’un hier, pour chacune des personnes concernées, sans oublier les blessures qui resteront béantes jusqu’à bien trop longtemps. Surtout pour Miranda, pauvre gamine, jouet du destin des autres, fruit d’une partie de fesse, où le plaisir suppléa la responsabilité. Pauvre gamine, elle cherchait pourquoi elle était, elle a trouvé pourquoi elle n’était pas. Elle a compris comme son destin fut le jouet d’adultes presque irresponsables, et maintenant, ce serait à elle de comprendre, de comprendre quoi ! Il n’y a rien à comprendre, la partie s’est jouée il y a bien longtemps quand elle n’existait pas, encore.

Conclusion.

La vie s'écrit chaque jour, que l'on veuille ou pas. L'énorme et inexorable machine du temps arrache des demains avant presque que soit fini le jour espéré, pour que déjà on oublie. On entasse, on entasse du temps, des images qu'on a eues à peine le temps de regarder et qu'on voudrait nous faire oublier.

La vie s'écrit chaque jour, d'un mot, d'une phrase, d'une page, bien plus quelquefois, avec des ratures, des pages déchirées et surtout celles qu'on aurait dû déchirer. Souvent, on voudrait gommer ces mots, brûler ces feuilles, pour tenter d'oublier. Il y a vraiment des moments dont on n'est pas fier, pas fier d'avoir existé, mais il y a toujours un endroit où tout est imprimé, c'est dans la mémoire de la vie. On peut faire ce que l'on veut, cela ne se brûle pas, ne s'efface plus. Puis un jour et souvent quand il n'y a pas de vent, du gouffre des abysses, remontent de l'oubli, les jours que l'on a fuis. Pourtant, tu pensais avoir oublié, les vivants ne savaient pas et les presque morts se taisaient déjà, depuis si longtemps.

La vie s'écrit chaque jour avec des larmes de joie qui s'évapore du papier, mais aussi des larmes de sang, tombées de l'encrier, par un dieu maladroit, qui fait souffrir des âmes une première fois et tâche le papier pour que l'on n'oublie pas, jamais. Pour que plus tard, sans crier gare, il nous rappelle ce passé, pour qu'il brûle encore les yeux qui lisent ces blessures et montrent comme sont viles ces personnes si bien habillées.

Tu peux faire ce que tu veux, ignorer, sourire comme un niais, une niaise, je sais que dans chaque vie, il y a des bouts de passé qui forgent le caractère et donne du repli. C'est ce qui s'appellerait la sagesse, celle des anciens, mais moi je dirais plutôt que ce sont les souffrances de vos demains.

Pourquoi donc boire, de nouveau, cette boisson si aigre qui brûle l'estomac et bien plus que ça, le vin fut si bon autrefois, qu'il ne se mérite plus ! Autre fois le vin tachait le vexin et ce jour il perce le papier.

La vie s'écrit chaque jour. Des coups durs, on s'est habillé de discrétion, presque de carence, seulement d'une brise, une brise si légère qui ne dérange pas la vie d'autrui et devait passer inaperçue. Mais le temps n'oublie pas, ce vent du nord qui est si froid, ni les outrages qui y furent négligés. Si les morts ne se rebellent pas encore au fond des cimetières qui ne sont plus visités, les vivants atrophiés crient pour connaître la vérité, même si elle mord.

Et il y a toujours ce putain de bout de papier où l'encre se désespère d'être effacée, qui ne veut pas brûler.

Peut-être qu'il faut réfléchir avant de mélanger son corps ! On ne fait pas des enfants dans le noir, sans le savoir, surtout pour les faire naître au nom d'un dieu indifférent et leur offrir une vie qu'ils n'ont pas demandée.

Personnages:

Angélique	**Lelièvre**	**: Journaliste à « La Vérité ».**
Laurence	**Métayer**	**: Avocate, l'amie d'Angélique.**
Hélène	**Lelièvre**	**: La mère d'Angélique.**
Irène		**: La mère de Laurence.**
Julien, Aurélien		**: Les enfants de Laurence.**
Marie-Thérèse	**Rouxel**	**: Le nom de jeune fille.**
Marie Thérèse	**Gillet**	**: Le nom du mari.**
Jean	**Lucide**	**: L'inspecteur de police.**
Bob, Robert		**: Le flic.**
Pierre		**: Le patron du journal.**
Lisette		**: Archive de la mairie.**
Nathalie		**: Archive de la mairie.**
Paulette	**Beguivin**	**: Employée de mairie**
Catherine	**Lescalier**	**: DRH de mairie.**
Jean Paul		**: Le maire.**
Miranda	**Rebellin**	**: La romanichelle.**
Fernando	**Rebellin**	**: Le père de Miranda.**
Maria Vinescu		**: La mère de Miranda.**
Angellina		**: La sœur de Miranda.**
Alexis Grimaldi		**: L'oncle de Miranda.**
Ginette		**: La patronne du bistrot.**
Delphine		**: La serveuse du bistrot.**
Le père	**Lemasson**	**: Le paysan du bout.**
Frédéric	**Métayer**	**: Batelier cousin de Laurence.**
Le père	**Augustin**	**: Le vieux batelier.**
Dédé		**: Le paysan du marais.**
Ghislaine		**: La secrétaire du journal.**
Joseph	**Mathon**	**: Directeur de prison.**
Christine		**: Archive de la prison.**

Historiogramme :

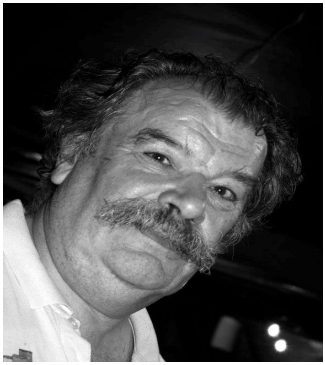
Préface :	**page**	**7**
Chapitre 1 : Marie-Thérèse Rouxel.	**page**	**9**
Chapitre 2 : Miranda Rebellin.	**page**	**50**
Chapitre 3 : Visite chez Marie-Thérèse.	**page**	**93**
Chapitre 4 : Visite à la mairie.	**page**	**119**
Chapitre 5 : Visite au marais.	**page**	**127**
Chapitre 6 : Visite chez Marie-T.	**page**	**153**
Chapitre 7 : les archives de la prison.	**page**	**187**
Epilogue :	**page**	**213**
Conclusion :	**page**	**215**
Personnages :	**page**	**217**
Historiogramme :	**page**	**219**
Chronologie de la vie des personnages :	**page**	**221**
Chronologie de l'histoire :	**page**	**223**

Chronologie de la vie des personnages :

1935 :	**Naissance de Marie Thérèse**
1955 :	**Naissance d'Alexis**
1985 :	**Alexis est en prison**
1985 :	**Marie Thérèse rencontre Alexis**
Mai 1986 :	**Alexis sort de prison**
Juillet 1986 :	**Début d'arrêt maladie de MT**
Février 1987:	**Naissance de Miranda**
1987 :	**Marie T habite la maison voisine**
1995 :	**Retraite de Marie Thérèse**
2004 :	**Déménagement dans la maison du papy**
2010 :	**Miranda visite Marie Thérèse**

Chronologie de l'histoire :

Novembre 2010:	**Début du livre.**
Un lundi soir :	**L'agression.**
Le mardi matin :	**L'alerte.**
Le mardi matin :	**Archives de la mairie.**
Le mardi matin :	**Archives départementales.**
Le mardi midi :	**Chez Ginette.**
Le mardi après-midi :	**Chez les roulottes.**
Le mercredi matin :	**Chez Marie Thérèse.**
Le mercredi vers 11 heures, jusqu'au soir :	**Archive de la sécu.**
Jeudi matin :	**Visite à la mairie.**
Jeudi fin de matin après-midi :	**Le marais**
Vendredi matin :	**Petit déjeuner avec Miranda**
Vendredi matin :	**La fête foraine**
Vendredi midi :	**Déjeuner chez Ginette**
Vendredi après-midi :	**Alexis, la deuxième visite.**



Le masque à deux visages.

Une respectable mamie, vivant tranquillement, seule, dans sa maison, est agressée par une manouche sale et délurée.
Dans quelle société vit-on ? Nul n'est à l'abri d'une agression !

Mais la vérité est-elle aussi simple que ce qu'on veut bien regarder ?
Il ne faut pas se fier aux apparences, bien trop souvent, trompeuses. En d'autres moments, souvent cachés, l'être peut–être différent… très différent…